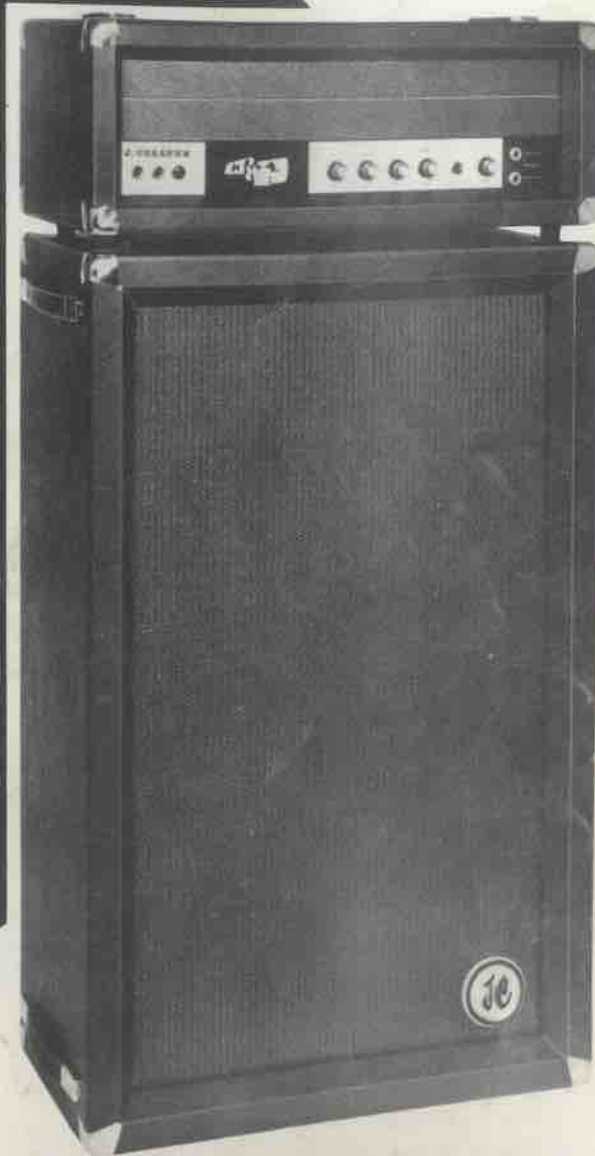


# J. COLLYNS

**SUPER PUISSANT  
SUPER SON  
SUPER CLASSE**

**Crazy  
TONE**

**100 W REEL  
3600 F T.T.C.**



Ampli pour professionnel • D'un encombrement raisonnable • Son super puissant • Présentation fantastique • Gainage et tissus acoustique bleu nuit • 6 H.P. • Une chambre de compression.

#### DÉJA EN VENTE :

##### en PROVINCE

37 Tours - Éts BELLEGUIC, 11, rue d'Entraigues  
67 Sélestat - MUSIQUE BOESCH, 4, rue des Prêcheurs  
76 Rouen - BOUTIQUE DES JEUNES, 44, rue Bourg-l'Abbé  
68 Mulhouse - MUSIQUE DARMOISE, 19, passage du Théâtre  
69 Lyon (2<sup>e</sup>) - Maison FONTANA, 45, passage de l'Argue  
57 Merlebach - MUSIQUE FRANÇOIS, 7, rue Eugène-Kloster  
22 Hillion - OUEST MUSIQUE GOUAULT  
59 Lille - Maison MESSEAN, 45, rue de la Monnaie  
54 Jœuf - Éts PARACHINI, 135, rue Frachepré  
63 Clermont-Ferrand - Maison REY, 7, rue Chapelle-de-Jaude  
86 Poitiers - Éts THEVENET, 55, rue Carnot  
02 Saint-Quentin - Éts CHARBONNEAU, 54, rue Raspail  
31 Toulouse - Maison BARON, 25, rue Rémusat  
81 Albi - Maison LOUPIAF, 64, avenue Gambetta  
34 Montpellier - Maison AZEMA, 19, rue de l'Université  
90 Belfort - AU DIAPASON, 9, boulevard Carnot

##### à PARIS

Ets Victor FLORE - 11 bis, rue Pigalle - PARIS 9<sup>e</sup>  
Ets Paul BEUSCHER - 25-27, bd Beaumarchais - PARIS 4<sup>e</sup>  
LUTHERIE MODERNE - 14, rue de Douai - PARIS 9<sup>e</sup>

Documentation et liste des revendeurs sur demande



AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE - 66 à 70, rue Regnault - Paris 13<sup>e</sup> - Tél. : 336-47-61 - 589-36-11

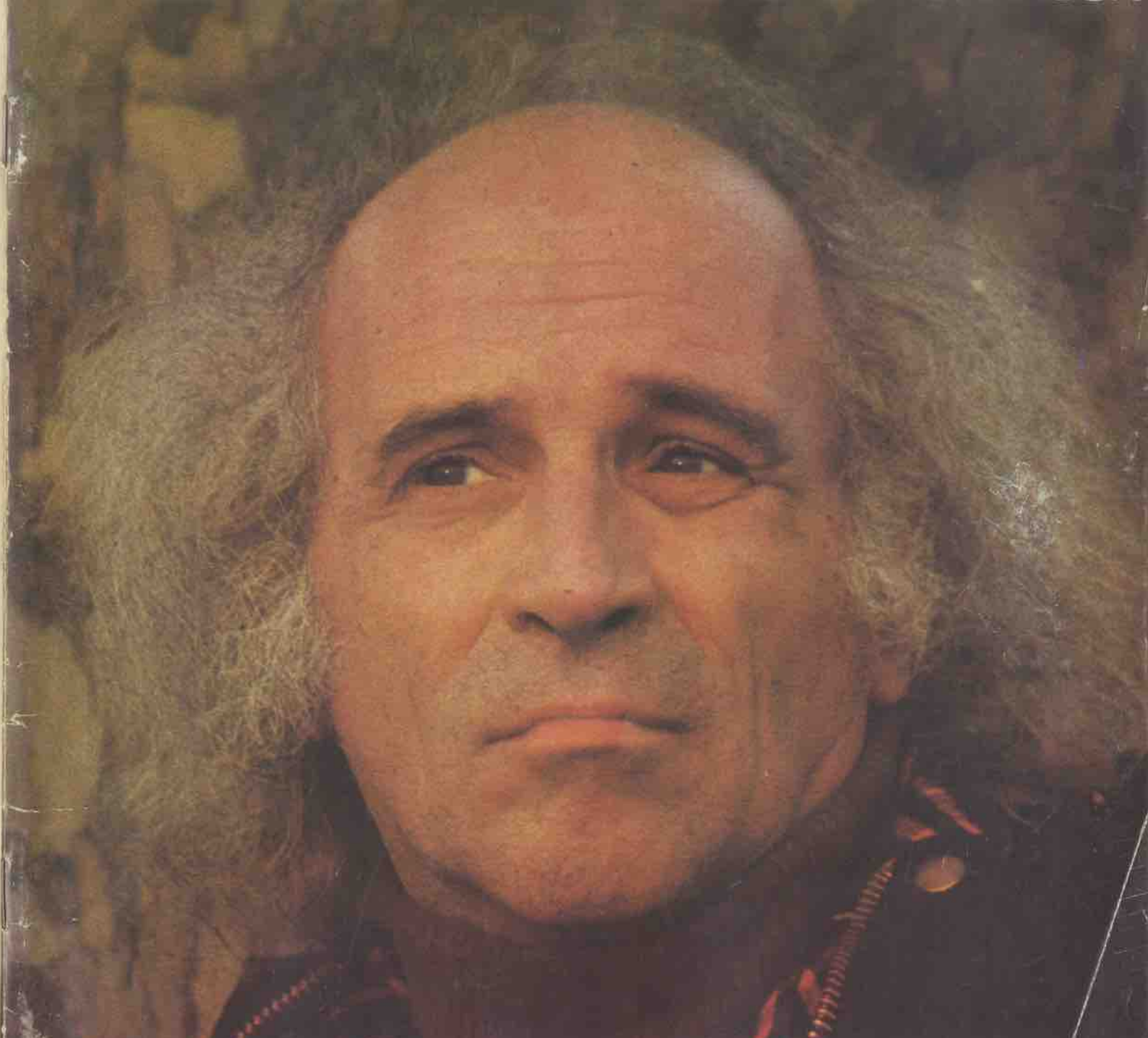
N° 48 JANVIER 71 3F SUISSE 3 F

BELGIQUE 35 F

MENSUEL

# rock & folk

POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON



# LA POP EN FRANCE





Elles aiment la musique... toutes les musiques... toutes celles que vous enregistrerez sur votre magnétophone à cassettes.

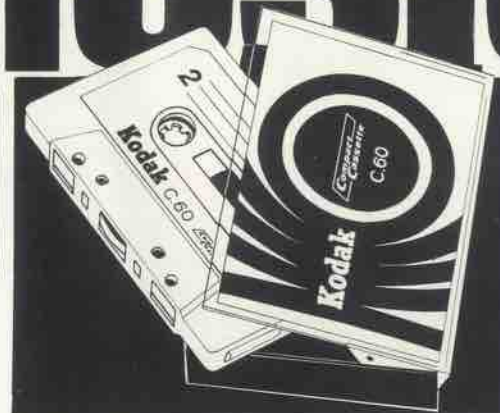
Les Compact Cassettes Kodak aiment également votre propre musique; elles vous aideront à développer vos talents de musicien ou de chanteur.

Les Compact Cassettes Kodak aiment tout ce que vous aimez; elles vous le prouveront tous les jours.

3 durées d'enregistrement: 60, 90 et 120 minutes.

# FOU DE MUSIQUE

Kodak



**COMPACT  
CASSETTES  
KODAK**

## fantastique! le nouvel album de **CAT STEVENS**



Where do the children play? - Hard-headed woman - Wild world - Sad Lisa - Miles from nowhere - But I might die tonight - Longer boats - Into white - On the road to find out - Father and son - Tea for the Tillerman -

33 T 30 cm (album code UJ 6405 008 - musicassette stéréo 7148 014

nous vous rappelons :

"Lady d'Arbanville" : Lady d'Arbanville - Maybe you're right - Pop star - I think I see light - Trouble - Mona bone Jakon - I wish I wish Katmandu - Time - Fill my eyes - Lilywhite.

30 cm (code T) 6339 005 - musicassette stéréo 7148 012

"Lady d'Arbanville" : Lady d'Arbanville - I wish, I wish. ISLAND 45 T (code LJ 6014 014



island records ltd

distribution société phonographique philips





assez plaisanté !...  
**ampeg**

EST LA SEULE MARQUE SUR LE MARCHÉ  
 MONDIAL UTILISÉE PAR LES PLUS GRANDS



Avez-vous vu les ROLLING STONES.....

Importateur exclusif

BEFRA ELECTRONIC

11 et 13, rue St-Éloi, MARSEILLE-10<sup>e</sup> - Tél.: 48.58.80  
 3, boulevard de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. TRU 36.41

ROCK & FOLK ACTUALITES



## L'APOCALYPSE SELON APHRODITE

666 est le chiffre de « la bête » dans l'Apocalypse de Jean. C'est aussi, par voie de conséquence, le titre du nouveau disque des Aphrodite's Child, basé sur le texte de l'exilévionnaire de Patmos. Un pareil disque peut surprendre, dans la production habituelle des Aphrodite's Child. Pour en parler, se trouvent réunis : V, Vangelis Papathanassiou (compositeur des Aphrodite's et organiste), C, Costas Ferris (auteur des textes de « 666 »), Y, Yannis Tsarouchis (peintre et philosophe, un des maîtres à penser de la Grèce contemporaine), et L, Lucien Nicolas, de Rock & Folk. Ont participé à l'enregistrement mais non à la discussion : Démis, chanteur, Gipsy Silver, guitariste solo, et Lucas, batteur.

L - Comment expliquer ce disque qui est si différent de ce que vous avez fait jusqu'à présent ?

V - Nous sommes arrivés en France par accident, et c'est par accident que nous avons réussi un tube, « Rain and

Tears ». C'est à ce moment-là que nous avons changé, pas maintenant. Après « Rain and Tears », il y a eu « It's five o'clock », etc. Nous sommes devenus des machines à tubes. Nous sommes tombés dans le piège du système industriel pendant deux ans et demi. A présent, nous en avons marre. Nous ne voulons plus nous occuper du tube de l'été, du tube de l'hiver, du tube des sports d'hiver. Le hit parade ne nous intéresse pas. Ce qui nous intéresse, c'est ce que nous avons à dire. Nous sommes donc retournés aux sources d'une musique plus vraie, plus intérieure en nous, plus originale. Une musique byzantine, une musique grecque : ce qui ne veut pas dire qu'elle n'est pas pop.

L - Mais elle est grecque ou byzantine, cette musique ?

Y - La musique grecque a toujours été importée de l'Orient. La musique est la seule chose que la terre grecque n'ait pas produite. D'ailleurs Orphée était oriental, de Thrace,

et s'habillait à l'orientale. La musique grecque a été profondément influencée par les modes lybiens, phrygiens, etc. L - Et pourquoi l'Apocalypse ? V - Parce que c'est un bouquin formidable. Et puis parce que nous sommes en pleine Apocalypse. Elle est partout, dans la rue, au café. Celui qui rentre chez lui le soir et regarde la télévision en pantoufles, il voit l'Apocalypse. Elle est en chacun de nous. Rien ne se passe par hasard ni en dehors d'elle. Mai 68, ce n'était pas un truc politique (sauf après récupération), c'était une petite partie de l'Apocalypse. Le génial de l'Apocalypse, c'est que chacun peut y trouver ce qu'il veut, quelle que soit l'époque à laquelle il vit. St Jean était un malin. Il pensait déjà à la télévision quand il parlait de l'image et du son. Il a tout vu, tout compris. Mais le difficile de ce bouquin c'est qu'on ne puisse pas l'expliquer une fois pour toutes. Chacun le comprend à sa façon. Dans « 666 », c'est notre façon de voir l'Apo-





THE KINKS

APEMAN  
RATS

45 tours - PV. 15350  
(Pye)



FACES

REAL GOOD TIME  
REAR WHEEL SKID

45 tours - WV. 5151  
(Warner Bros)



TOMMY JAMES

CHURCH STREET SOUL  
REVIVAL  
DRAGGIN' THE LINE

45 tours - VR. 195070  
(Roulette)

TU CONNAIS LA DIFFÉRENCE  
ENTRE 1970 ET 1971?

NON!

Y'EN A PAS!

LES DISQUES POP SONT  
TOUJOURS AUSSI BONS,  
SURTOUT CHEZ Vogue!



BROWNSVILLE  
STATION

33t 30cm - WS. 1888  
(Warner Bros)



THE KINKS

Powerman Lola versus and  
the Moneyground

33t 30cm SLDPY 775  
(Pye)



NORMAN  
GREENBAUM

"Back Home Again"

33t 30cm - RS 6422  
(Reprise)



NEIL YOUNG

"After the Gold Rush"

33t 30cm - RS 6383  
(Reprise)

## ET TOUJOURS LES N°1

THE VOICES OF EAST HARLEM - No, no, no  
STATUS QUO - In my chair - Gerdundula  
LITTLE RICHARD - Greenwood Mississippi -  
MUNGO JERRY - Maggie - Mother "I"! "I"! boogie

- 1) - FAMILY ANYWAY...
- 2) - FRANK ZAPPA - "Chunga's revenge"
- 3) - THE DOORS - Absolutely live! (Album 2 disques)
- 4) - STATUS QUO - Ma Kelly's greasy spoon
- 5) - THE STOOGES - "Fun House"

- 45 tours INT. 80254
- 45 tours PV. 15348
- 45 tours RV. 20253
- 45 tours PV. 15342

- 33t 30cm SRV. 6120
- 33t 30cm MS. 2030
- 33t 30cm EKS. 9002
- 33t 30cm SLDPY 758
- 33t 30cm EKS 74071

calypse, dans le monde où nous sommes, que nous avons essayé de traduire.

L - Toi, Costas, tu as rencontré des problèmes d'auteur, en écrivant ton Apocalypse?

C - Je me suis trouvé dans une position telle que, chaque fois que j'affirmais quelque chose, je me retrouvais au vers suivant en train de la dénier. C'est désespérant cette impossibilité d'affirmer quoi que ce soit. Cela vient du fait, je crois, que nous sommes dans une époque de silence. Les bruits qui nous entourent sont des bruits de silence. Même la musique, aujourd'hui, est une saturation de silence, une négation de la mélodie qui est aliénante. Si l'on traverse cette période d'angoisse, d'anxiété et de silence, c'est qu'on ne trouve rien à proposer après avoir nié ce qui existait depuis 2000 ans. C'est aussi une période de doute profond. On ne peut plus rien affirmer, de nos jours. Toute information est douteuse. C'est pour cette raison que chaque phrase que j'écrivais me semblait dénier la précédente. Mais le sujet lui-même de l'Apocalypse n'est pas douteux. Ce n'est qu'un problème de langage. Nous sommes à la fin d'une ère, et le langage a perdu sa signification, son vrai sens, il est usé. Le problème était pour moi de trouver un langage non signifiant, des symboles non signifiants, mais qui, par leur non signification, permettraient justement à l'auditeur de

se retrouver lui-même dans notre œuvre avec ses propres significations. J'ai l'impression d'avoir été aussi fidèle à St Jean, qui se trouvait lui-même dans une époque de mutation, donc une époque semblable à la nôtre, et qui n'a pas cherché à décrire des choses ou des événements précis. S'il l'avait fait, on aurait à présent trouvé les clés. Or, depuis 2000 ans, il y a eu des centaines de tentatives d'explications de l'Apocalypse, toutes différentes, ce qui prouve que la signification est symbolique et que chacun peut en tirer ce qu'il veut.

L - Il semble que la télévision soit l'Apocalypse de Vangelis... V - Oui, quoi, les Forsythe à la télé, c'est pas l'Apocalypse?

C - Cela prouve que Vangelis a trouvé sa propre interprétation de l'Apocalypse, qui n'est pas forcément celle de Jean ou de qui que ce soit d'autre, cela prouve aussi que le texte de St Jean est un des moins aliénants qui soit dans la littérature internationale. Pour Vangelis, c'est la télévision. Bien. En effet la télévision est envoûtante, plutonienne, elle pompe, elle aspire, elle ne permet pas le face à face... L - Et ton Apocalypse à toi, Costas?

C - Ce sont les rares moments où j'arrive à une situation telle que je rencontre le silence.

V - Sur un plan plus général, la civilisation occidentale s'est montrée incapable de donner

une explication au monde d'aujourd'hui. C'est pourquoi les gens recourent aux civilisations et aux philosophies orientales, qui sont plus sages, plus ouvertes, plus compréhensives. Dans la musique c'est pareil. La musique de 666 est byzantine d'inspiration parce que je suis grec. La musique byzantine est une musique cosmique. C'est la richesse d'une ligne droite...

Y - Vangelis veut se référer aux dessins linéaires, qui sont en effet souvent plus éloquentes que des dessins très décorés ou très détaillés. Ce qu'il faut dire, c'est que l'Orient a toujours été plus réaliste dans le sens de l'expressionnisme, tandis que l'Europe était plus abstraite dans le sens mathématique. Au Moyen Age, on appelait réalisme le platonisme. Et Platon s'est révolté contre la description mathématique qu'était le naturalisme, au nom d'une vision plus profonde, plus réaliste, plus essentielle des choses. C'est pour cela qu'il flirtait avec l'Égypte. J'ai été un peu déçu par les conquêtes du génie grec qui interprétait tout par le rythme et les mathématiques. L'Égypte est réaliste. Ur est réaliste. La Bible est vue de près, elle est réaliste. Elle ne permet pas les abstractions.

V - Les Européens ne comprennent pas très bien cela. Quand Ravi Shankar passe à Pleyel, il y a bien 80 % des gens qui n'y comprennent rien

et qui disent: « On a plané ». Ça ne veut rien dire. Lui n'a pas plané, il était en plein réalisme. C'est sa civilisation qui est comme ça. Pas besoin de haschisch.

L - Votre disque, alors, on peut dire que c'est une morale du réalisme?

C - C'est l'essentiel même de la morale, le miroir. « Regarde-toi toi-même, retrouve ton âme, libère-toi des vampires qui t'encerclent pour te trouver mieux dans le silence que tu traverses actuellement. Libère-toi de l'angoisse pour être disponible à ce qui viendra après ». Ce n'est d'ailleurs pas une proposition mystico-religieuse, c'est une proposition « politique » dans le vrai sens du terme.

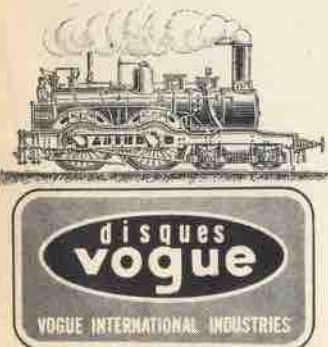
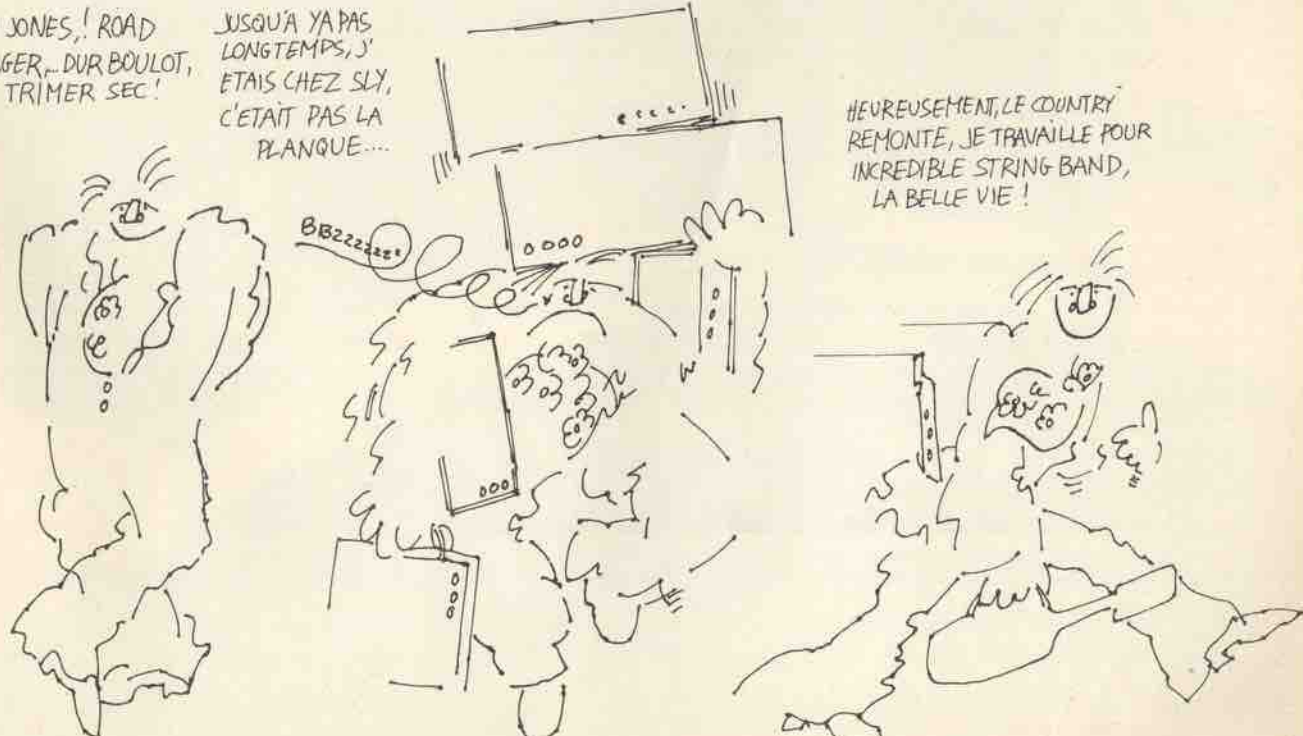
L - Parle-moi un peu plus de ce silence...

C - Prenons un exemple dans la musique pop d'aujourd'hui. On peut dire, très en gros, qu'il y a deux écoles, celle des Beatles et celle des Stones. Elles se situent toutes deux dans le contexte du silence. Dans une civilisation, dans un art qui sont devenus unidimensionnels parce qu'ils touchent à leur mort, d'un côté les Stones poussent inconsciemment leur musique à saturation pour refuser l'unidimensionnalité, la faire éclater et libérer l'inconnu, et d'un autre côté les Beatles font l'inverse, se réfèrent à tous les genres musicaux pour échapper à cette même unidimen-

SLAM JONES, ROAD  
MANAGER, DUR BOULOT,  
FAUT TRIMER SEC!

JUSQU'A YA PAS  
LONGTEMPS, J'  
ETAIS CHEZ SLY,  
C'ETAIT PAS LA  
PLANQUE...

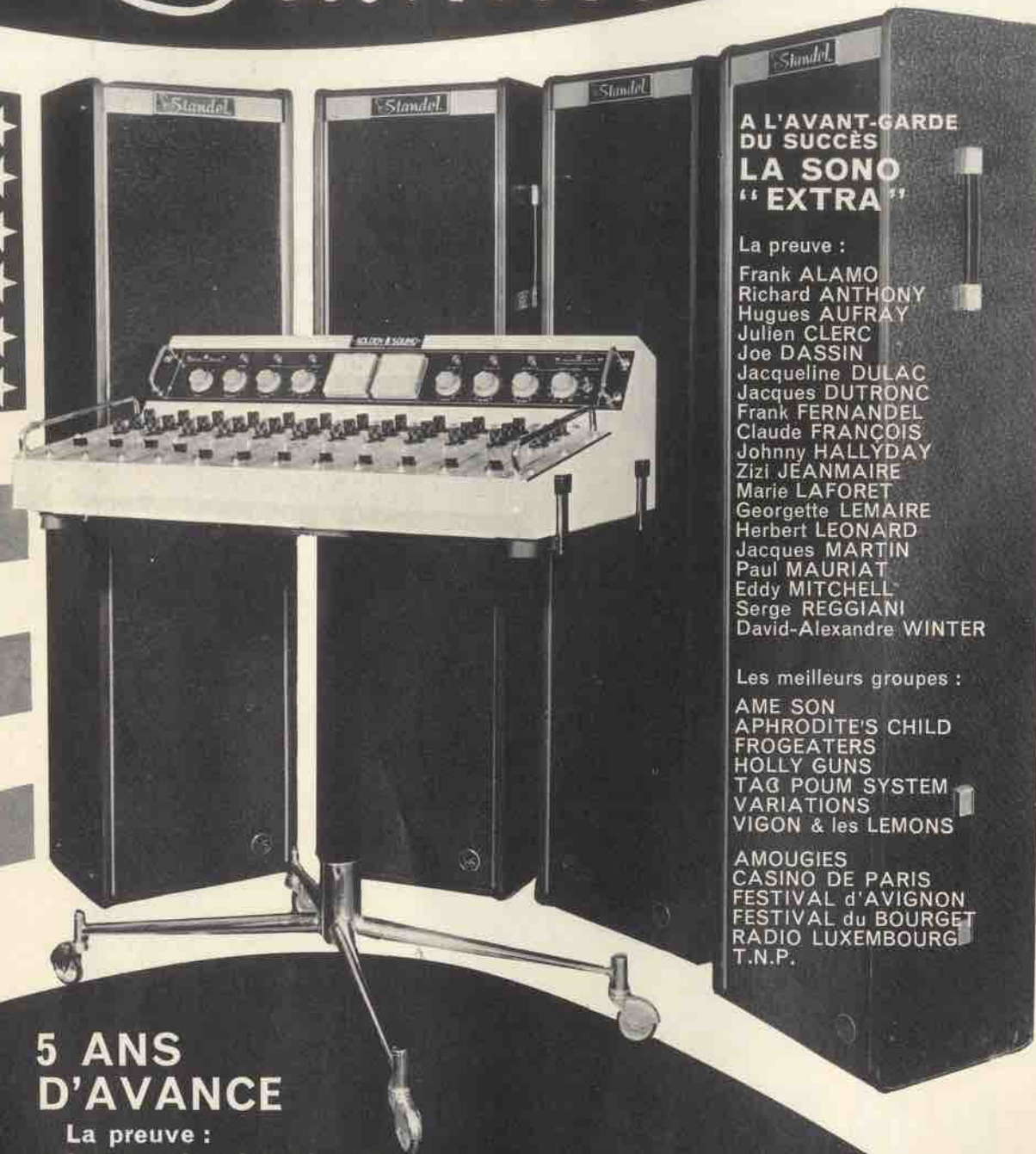
HEUREUSEMENT, LE COUNTRY  
REMONTE, JE TRAVAILLE POUR  
INCREDIBLE STRING BAND,  
LA BELLE VIE!





# GOLDEN SOUND

## Standel



### A L'AVANT-GARDE DU SUCCÈS LA SONO "EXTRA"

La preuve :

Frank ALAMO  
Richard ANTHONY  
Hugues AUFRAY  
Julien CLERC  
Joe DASSIN  
Jacqueline DULAC  
Jacques DUTRONC  
Frank FERNANDEL  
Claude FRANÇOIS  
Johnny HALLYDAY  
Zizi JEANMAIRE  
Marie LAFORET  
Georgette LEMAIRE  
Herbert LEONARD  
Jacques MARTIN  
Paul MAURIAT  
Eddy MITCHELL  
Serge REGGIANI  
David-Alexandre WINTER

Les meilleurs groupes :

AME SON  
APHRODITE'S CHILD  
FROGEATERS  
HOLLY GUNS  
TAG POUM SYSTEM  
VARIATIONS  
VIGON & les LEMONS

AMOUGIES  
CASINO DE PARIS  
FESTIVAL d'AVIGNON  
FESTIVAL du BOURGET  
RADIO LUXEMBOURG  
T.N.P.

## 5 ANS D'AVANCE

La preuve :

- Les premiers à avoir conçu et réalisé le pupitre de mixage de scène
- Tous transistors silicium
- Modules intégrés enfichables
- Très imité, il reste inégalé

Nouvelle adresse :

**BEFRA ELECTRONIC**

11 et 13, rue St-Éloi, MARSEILLE-10<sup>e</sup> - Tél.: 48.58.80  
3, boulevard de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél.: TRU 36.41



APHRODITE'S CHILD  
Nous en avons marre des tubes.

sionnalité par une pluridimensionnalité, même factice. Les deux tendances sont caractérisées par le même principe du silence.

L - Comment les Aphrodite's Child ont-ils échappé à cette unidimensionnalité ?

C - Nous n'y avons pas échappé du tout. Seulement nous avons conscience de cette angoisse du vide, et nous la regardons en face.

V - Ce n'est d'ailleurs pas vraiment un vide. Ça devient un vide à cause des habitudes de civilisation ou de religion. Le vide d'un colonel, c'est qu'il ne fasse pas la guerre. Le vide d'un prêtre serait de ne plus dire la messe. Il vaut mieux ne pas avoir d'habitudes telles que le vide puisse se produire. Il n'y a pas de vide pour l'homme libre.

L - Votre Apocalypse, c'est donc une porte ouverte au bout de l'unidimensionnalité ?

C - Oui, c'est d'abord un refus des propositions habituelles, et puis la proposition de se retrouver soi-même à travers un langage à l'état pur, c'est-à-dire un langage non signifiant.

L - Est-ce que tu as eu du mal à trouver un tel langage en adaptant St Jean ?

C - Pas du tout, bien que le problème d'un langage non

signifiant soit d'une très grande importance. Prenons par exemple la politique, et plus précisément le marxisme. Que peut-on affirmer en ce domaine ? Rien. Le marxisme vu par l'URSS, qu'est-il devenu après la révolution d'octobre ? Est-ce lui qui a conduit à la Hongrie de 56 ? A Prague ? Et le marxisme encore inconnu de la Chine, comment se traduit-il en fait ? Par un totalitarisme fasciste en ce pays ? Par le gauchisme désespéré des pays d'Europe, ou par celui, plus poussé encore, plus violent, plus vrai, des États-Unis, qui l'un comme l'autre tournent en rond ? Que dire aussi des dissensions à l'intérieur des partis ? Et quel marxiste peut affirmer que tel autre fait de l'anti-communisme ? On ne peut rien affirmer. Ce qui est si évident pour la gauche est vrai aussi pour la droite, pour l'état, pour l'église, pour n'importe quoi. Il n'y a plus guère que la science qui aille honnêtement de l'avant et qui puisse se servir d'un langage signifiant, parce qu'elle est allée moins vite que la pensée pure et qu'elle n'est pas encore au bout de son rouleau. C'est pourquoi nous avons voulu absolument trouver un langage non signifiant

en adaptant St Jean qui, lui-même, dans sa sagesse, avait utilisé aussi un langage non signifiant. Il me semble que l'héroïsme de l'humanité actuelle devrait consister pour elle à continuer son chemin sans rien affirmer mais en essayant de déterminer ce qui viendra après. N'ayons pas peur du vide. Le fait de sentir ce vide est caractéristique de toutes les époques de mutation. L - C'est pour faire comprendre

tout ça que vous avez fait ce disque ?  
C - Oui. Depuis longtemps je ne m'intéresse plus qu'à étudier notre époque, qui est une époque de vide et de silence. Ce disque est venu s'insérer tout naturellement dans notre réflexion. Vangelis et moi en avons eu l'idée en même temps, ou à peu près, et nous l'avons mis au point pendant plusieurs mois. — Propos recueillis par LUCIEN NICOLAS.

## FONTAINE EN FAC

A Assas, ce samedi soir, la droite habituellement maîtresse des lieux se cachait : la pop était là. Cela nous valut notre contingent de pseudo-gauchistes (tendance F.L.I.P., je suppose) uniquement intéressés par la zizanie à tout prix, surtout quand les gens vus sur la scène (Brigitte Fontaine en l'occurrence) se distinguent par un comportement réellement révolutionnaire auquel ils sont, bien entendu, incapables d'adhérer. Nous allons y revenir.

La soirée commençait par le passage d'un groupe français trop méconnu et qui nous a une fois de plus très favorablement impressionné : Moving Gelatine Plate. Rappelons que ce groupe est composé de Gérard Bertram (gt. chant), Maurice Helmlinger (sax ténor et soprano, alto, flûte, trompette et orgue), Gérard Pons (percussions), Didier Thibaud (bs). Leur musique en général assez free, bruyante peut-être (la sono était réglée trop fort pour eux) mais brillante, aux improvisations échevelées, n'est pas sans ressembler parfois à Soft Machine et au Piblokto de Pete Brown. Ils n'hésitent pas à jouer des morceaux de dix minutes, au cours desquels Helmlinger change constamment d'instrument et revient à la charge, sans jamais lasser.

Il est vrai que Moving Gelatine Plate, comme cela allait être le cas pour Brigitte Fontaine, fut grandement aidé par la participation toujours aussi... éblouissante des projections de l'Open Light, dont les trouvailles et le délire surréalisant n'ont pas fini de nous étonner. Ainsi, les quelques instants de moindre force musicale que l'on eût déplorés

en temps normal furent-ils pardonnés, oubliés, grâce à ces images saisissantes.

Et puis arriva Brigitte Fontaine, à quatre pattes, affichant d'entrée de jeu un parti pris délibéré de provocation scénique. Cette tendance se retrouve dans ses textes à demi improvisés, faisant souvent appel à un humour caustique. Par exemple, lorsqu'elle imagine une interview : « Est-ce que vous êtes une chanteuse pop ?

— Oui. — Est-ce que vous préférez le jazz ou la pop music ? — Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat. — Il est en prison ! »... etc. « A poil ! », lui lance en manière de défi un rigolo du fond de la salle. Réponse de Brigitte Fontaine, visiblement amusée : « Ah, on attendait ça depuis le début ! Y en a un qu'a crié « à poil ! ». Enfin, on est entre nous, on est entre Français ! ». Sur quoi, elle invite les manifestants anonymes à s'approcher de la scène et à s'exprimer à travers le micro qu'elle laisse par terre, à leur disposition. Tous se défilent, et personne ne bronche : ont-ils eu la trouille ? Auto-censure ? Et c'est avec ça qu'on prétend faire la révolution ? En restant calé dans son siège de bourgeois, comme au spectacle ? Non, à ce régime, la « grande fête » attendue n'est pas pour demain.

Un mot, à présent, sur l'orchestre qui accompagne en ce moment Brigitte Fontaine : l'A.A.C.M. parti, Higelin et Areski absents, on n'eut droit qu'à un simulacre de free-jazz. Le guitariste répétait inlassablement le même accord, sans que l'on puisse invoquer pour lui l'excuse d'une quelconque incantation. Une exception, néanmoins, à ce



*Polydor*  
*Vous souhaite*  
*Happy New-Year*  
*71*



**THE BEE GEES**  
**«2 YEARS ON»**  
 le retour des Bee Gees  
 2310069  
 musicassette 3100 053

**DEREK**  
**& THE DOMINOS**  
 album 2 disques  
**ERIC CLAPTON**  
 et son nouveau groupe  
 2612 014  
 musicassette 3500 102

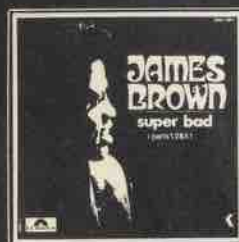


**POP SOUNDS 71**  
 vol. 1  
 les grands succès  
 actuels de la  
 Pop-Music  
 2484 011  
 musicassette 3194 017

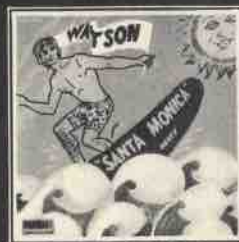


**BEST OF**  
**RICHIE HAVENS**  
 le meilleur de Richie  
 2317 001  
 musicassette 3113 014

et...



**JAMES BROWN**  
**«Super Bad»**  
 2001 097



**WATSON**  
**«Santa Monica»**  
 2056 056



**BEE GEES**  
**Foudroyant succès**  
**de «Lonely Days»**  
 2001 104



**THE FOXES**  
**«He, Hi-He, Ho»**  
 2056 055

tableau plutôt sombre: « Le Roi Renaud », pendant lequel les cuivres surent fournir à Brigitte une couleur sonore extraordinairement suggestive, renouvelant de façon décisive cette vieille ballade pourtant archi-connue. Pour le restant du répertoire (« Comme à la radio », « J'ai vingt-six ans »), mieux valait avoir déjà entendu

les disques pour ne pas se sentir perdu. Le grand amphi de la Fac de Droit me paraît techniquement un lieu des plus appropriés pour ce genre de manifestations... pour le jour où le public acceptera enfin de faire sauter la barrière qui le sépare de « l'Artiste ». — JACQUES VASSAL.

## MONSIEUR ET MADAME BRAMLETT

Lorsqu'une vedette de la pop music comme Eric Clapton devient l'attaché de presse bénévole et non rémunéré d'un groupe américain, c'est sûrement que ce groupe présente des qualités rares. Or Clapton a longtemps dit et répété que Delaney and Bonnie and Friends était « le meilleur orchestre du monde ». Les Anglais et les Américains ont fini par le croire. Les Français n'en sont pas encore convaincus. Il se passe en effet des choses bien curieuses autour de Monsieur et Madame Bramlett. Leur musique, qui renoue joyeusement avec le bon vieux rock'n'roll d'antan, leur vaut l'admiration et les encouragements d'une pléiade de musiciens pop. De Little Richard à George Harrison en passant par Jimi Hendrix, Buddy Miles et Steve Stills. Sans doute D & B & F cristallisent-ils le désir croissant de certains musiciens, même « progressistes », d'un retour aux sources revigorant et original.

Qui sont donc ces deux cocos que George Harrison aurait bien voulu enregistrer sur Apple et dont Clapton apprécie tant le travail? Deux « beautiful people » du Sud des États-Unis, deux méridionaux pleins d'entrain et de bonne humeur, toujours prêts à faire un bœuf à la moindre occasion. La famille Bramlett est en effet aussi grande que changeante. Les « Friends » sont libres d'aller et venir, ce dont ils ne se privent pas, de même que les invités — toujours très nombreux — sont accueillis à bras ouverts aussi bien sur scène que dans les studios d'enregistrement. La mention « Special thanks to Mystery » au dos de la pochette du 30 cm « On tour » cache en fait la participation à la

séance de George Harrison en personne.

C'est d'ailleurs au Beatle que l'on doit la découverte de Delaney and Bonnie. Les ayant entendus à Los Angeles, il revint en Angleterre avec une bande et la fit écouter à Clapton. Ce dernier câbla aussitôt à D & B un engagement pour la première partie de la tournée de Blind Faith aux États-Unis, en juin-juillet 69. Ne s'étant jamais rencontrés auparavant, Delaney et Eric ne mirent pourtant que quarante-huit heures pour s'apercevoir qu'ils partageaient une commune admiration pour Robert Johnson (matérialisée dans le disque « On tour ») et que leurs discothèques respectives se ressemblaient étrangement. Au troisième jour de la tournée, Clapton apparaissait au cours de la première partie derrière les micros de D & B! Cette affinité réciproque sera plus tard à l'origine d'un concert houleux en Allemagne au cours duquel le public reprochera à Delaney et Bonnie d'être responsables de la séparation de Blind Faith et surtout de ne pas servir de faire-valoir à Clapton.

En fait, loin d'être à l'origine de la séparation d'un ou de plusieurs groupes, Delaney and Bonnie ont contribué eux-mêmes — ou par l'intermédiaire des « Friends » — à la création — entre autres — du nouvel orchestre de Clapton, des Mad Dogs and Englishmen de Joe Cocker et du Plastic Ono Band de John et Yoko. Carl Radle, Jim Price, Bobby Keys, Jim Gordon, Rita Coolidge, Bobby Whitlock sont des noms que l'on retrouve à la fois sur les 30 cm de Clapton (ainsi que ceux de Delaney and Bonnie) et sur celui de Joe Cocker. Les Bramlett, en jouant avec Clapton et Joe

Cocker ont ainsi laissé partir quelques-uns des meilleurs éléments du groupe, notamment le trio Léon Russell (piano), Carl Radle (basse) et Jim Gordon (drums) qui formaient l'une des plus parfaites rythmiques pop. Au milieu de l'année dernière, tandis que Bobby Whitlock restait à l'orgue, l'orchestre voyait revenir Jerry McGee, qui fut son premier guitariste, et arriver quelques-uns des meilleurs musiciens de séances de la côte Ouest: Ron Tutt à la batterie et Jerry Scheff à la basse (qui accompagnèrent Presley l'année dernière à Las Vegas), Darrell Leonard à la trompette et Frank Mayes au saxo. Quant au Plastic Ono Band, on sait qu'il ne fut pas autre chose qu'une gigantesque jam-session qui réunit, notamment pour « Cold Turkey », une belle brochette de musiciens. Clapton et D & B & F, qui venaient de terminer fin 69 leur première tournée anglaise, étaient là, ainsi que John, Yoko, Harrison, deux des Rascals, Keith Moon des Who, le drummer du Bonzo Dog Band et Alan White.

Quand on saura que King Curtis, Little Richard, Dave Mason (ex-Traffic), Billy Preston, Buddy Miles, Jimi Hendrix et Steve Stills ont eux aussi joué ou enregistré avec Delaney and Bonnie, on mesurera toute l'importance que

tient ce couple dans la pop music. En particulier dans cette évolution assez récente qui conduira tôt ou tard à la disparition des groupes permanents et inamovibles. Il y a gros à parier que si les Beatles enregistraient à nouveau ensemble — pure hypothèse — Delaney and Bonnie et quelques-uns de leurs « Friends » seraient à la séance! Si nos deux Sudistes plaisent tant, cela tient sûrement à l'efficacité totale et sincère de leur musique. Sans fioritures, simple, directe, expressive au maximum, cette musique revient à une sorte de simplicité naturelle qui ne dédaigne pas « Tutti frutti », ni les longs « Little Richard medleys ». C'est du rock, du soul, du gospel, du country, du blues savamment dosés, du « country-gospel » ou du « rock'n' soul », qui ne se contente pas de se souvenir. Avec des motifs musicaux simples et efficaces, Delaney and Bonnie ne régressent pas. Simplement, ils disent en une phrase ce que d'autres disent en cent. A leurs tout débuts, dans le Sud, un type — blanc — a craché par terre sur leur passage, histoire de leur faire comprendre qu'ils avaient tort de jouer de la « nigger music ». C'est pourtant ce qui a permis à ces deux méridionaux d'être les premiers interprètes blancs

**DELANEY ET BONNIE**  
 Ike et Tina Turner version blanche.







*Si vous êtes masochiste. . . . . venez vous faire piétiner*  
*Si vous êtes sadique . . . . . venez piétiner*  
*Si vous êtes voyeur . . . . . venez voir piétiner*  
*Si vous êtes masochistes, sadiques*  
*et voyeurs . . . . . he bien bravo!*  
*Si vous êtes douille et habiles. venez essayer de ne pas vous*  
*faire piétiner*  
*Si vous êtes curieux . . . . . continuez à lire*  
*Si ils nous avaient pas détraqué*  
*le temps avec leur bombe ato-*  
*mique.... . il f'rait beau*  
*Si vous aviez des sous . . . . . vous feriez des affaires*  
*Si vous n'en voulez pas . . . . . on les remet dans nos casiers*  
*Si tous les clients du monde voulaient . . . . . ?*  
*Ah! si papa savait ça . . . . . tralalalala*  
*Singing in the rain*  
*Si vous êtes solde ce soir avec vos rêves . . . . .*  
*Si vous commencez à en avoir marre de lire . . .*  
*. . . . . On vous dit tout:*

**soldes**  
**western house** du 7 au 17 Janvier 1971  
 13, avenue de la Grande-Armée, PARIS-16<sup>e</sup> - 23, rue des Canettes, PARIS-6<sup>e</sup>  
 4, rue de l'Ancien-Courrier, 34-MONTPELLIER

à enregistrer chez Stax. Leur premier disque « Just plain beautiful » était tout ce qu'il y a de plus « noir »: de la soul-music à l'état pur. Delaney avait travaillé très jeune avec un vieux chanteur de blues et Bonnie avait chanté dans les chœurs de l'église de sa ville natale. Chacun de son côté, ils avaient monté de petits groupes folk ou gospel. Bonnie fut même pendant quelques mois l'une des Ikettes de Ike et Tina Turner.

La leçon leur est restée puisqu'on les compare souvent aux Turner, la couleur de peau en moins. Ils sont mariés, ont trois gosses, et leurs prestations de scène sont presque aussi torrides que celles d'Ike et Tina Turner. D'ailleurs, Janis Joplin disparue, il semble que Bonnie Bramlett soit la seule chanteuse qui puisse prétendre lui succéder. Passés de Stax chez Elektra, Delaney and Bonnie ont eu quelques problèmes avec leur premier 30 cm: « The Original Delaney and Bonnie — Accept no

substitut ». Le public noir était conquis, mais les Blancs n'accrochaient pas. D'où leur passage, l'an dernier, chez Atlantic et l'enregistrement du disque « On tour » avec Eric Clapton. Et le premier hit: « Comin' home ». Suivi très vite d'un second, « Free the people », qui figure sur leur dernier 30 cm, également sorti chez Atlantic. Cette fois, les invités de Delaney and Bonnie ne sont autres que King Curtis et Little Richard qu'on n'aura aucun mal à reconnaître au piano dans « Miss Ann ».

On aimerait pouvoir espérer les voir un jour sur une scène française entourés de leurs « Friends » les plus prestigieux... En attendant, puisqu'ils tournent un film à Hollywood en tant qu'acteurs, il nous restera toujours la ressource d'aller voir leurs bobines au cinoche. Et d'écouter la musique du film, qu'ils auront signée. Mince compensation. — FRANÇOIS-RENÉ CRISTIANI.

## LE POÈTE MAUDIT



ALBERT AYLER  
L'enfance extasiée.

Ce n'est pas une rubrique nécrologique: ces mots que l'on aligne pour faire naître l'émotion, les « regrets ». Il ne s'agit pas non plus de pleurer, de hurler à la face du destin, mais de prendre un peu plus conscience du drame quotidien d'être noir dans une société aux mains des blancs. Ainsi Albert Ayler, poète d'un blues moderniste est mort comme l'on meurt dans les romans de Chester Himes.

Il disparaît, on retrouve son corps dans l'East River, à New York, on l'enterre discrètement. Rien d'aussi sinistrement lugubre, un corps au fil de l'eau, comme un rat crevé. Pour nous, Albert Ayler, c'était un son rugueux, rauque, qui traçait les méandres, à perdre haleine, d'une complainte nègre, un monde de l'imaginaire peuplé des figures familières de l'innocence. Une façon de transcender un réel trop pesant

pour reconstruire un monde de l'enfance extasiée. Mais c'était aussi un témoin à la prodigieuse mémoire: celui qui savait raconter l'histoire d'un peuple, qui puisait dans la nuit profonde d'une race et qui portait les accents flamboyants de la musique noire, loin devant, dans les explosions, les incendies qu'il allumait. L'art brut d'un poète naïf, mélancolique ou clamant la joie d'une révolution libératoire faite du désir d'une beauté supérieure, extrême, et que l'on arrache à la fange des

jours sans gloire. Son chant profond était peuplé de fantômes, d'« esprits malins » qu'il faisait danser, détruisant les frontières entre le fantastique et le réel. Il savait assassiner la joliesse des thèmes, rencontrer, errante, la beauté vraie. Un génie serein et trop évident, bien que les charognards qui maintenant sauront dépecer son cadavre l'aient toujours rejeté. Cette histoire cruelle des poètes « maudits », surtout s'ils sont noirs, nous ne la connaissons que trop. — PAUL ALESSANDRINI.

## MISSISSIPPI A ROUEN

Pour une fois la Saint-Romain à Rouen n'a pas donné lieu à l'habituelle floraison de fanfares, cliques et orphéons. Pour une fois, on n'a pas entendu « Sambre et Meuse », « les Allobroges », « Pan Pan l'Arbi » et autres merveilles de la musique orphéonique. Tout cela parce que quelqu'un (au journal Normandie-Matin ?) a eu le courage d'affirmer que cela ne soulevait plus les foules comme jadis, ce qui est indéniable. Mais pour transformer cette manifestation en une immense après-midi Nouvelle-Orléans, il a certainement fallu bien des discussions et surmonter bien des préjugés. Que l'inconnu qui s'est dévoué à cette cause soit mille fois remercié car peu de manifestations de plein air ont été aussi réussies, agréables, sympathiques et détendues. La bonne humeur est devenue chose fort rare et le rire, jadis propre de

l'Homme, est trop souvent considéré comme une incongruité. Je serais bien en peine de donner une description valable de ce défilé qui dura plus de deux heures: il y avait des orchestres dans les camions découverts (notamment la Fanfare des Beaux-Arts dont tous les musiciens avaient revêtu des costumes d'ecclésiastiques, ce qui les faisait passer aux yeux des non initiés pour des séminaristes en rupture de ban). Il y avait d'autres formations qui paradaient dans la plus pure tradition Nouvelle-Orléans. Le Casimir's Paragon Brass Band était venu spécialement de Londres pour cela et il donna à tous une grande leçon d'authenticité: c'est à la source que l'eau est la plus fraîche... Ce fut l'une des rares fois où, en France, le jazz traditionnel est sorti dans la rue pour se mélanger à la foule qui reste

DÉFILÉ A ROUEN  
Le jazz retrouve la rue.





# AYNSLEY DUNBAR LE PLUS GRAND SUCCÈS AU CONCERT DE FRANK ZAPPA

AYNSLEY DUNBAR BLUE WALE



pour lui son élément originel. Il est symptomatique de constater qu'après un moment de stupeur bien compréhensible, le public se mit de la fête. Ce fut une immense kermesse qui rassembla, dit-on, près de 50.000 personnes. Jamais la Nouvelle Orléans ne fut à pareille fête en France ! Les seules victimes furent les troupes de majorettes qui ne purent trouver une seule cadence de marche sur ces rythmes encore inconnus d'elles.

Peut-être pourraient-elles chercher dans ce domaine car il serait dommage de les évincer : elles apportent beaucoup de couleurs et de charme, ce qui n'est jamais à dédaigner... Il est à souhaiter que cette initiative ne reste pas isolée. Le succès rencontré à Rouen ne devrait pas laisser insensibles d'autres organisateurs à la recherche d'idées nouvelles. Mais il faut avoir le courage d'oser. — GÉRARD CONTE.

## TRIANGLE AU CARRÉ

L'avenir est à eux. Personne ne les comprend. Moins on les comprend, plus ils s'arrangent pour être rébarbatifs. Dès qu'on leur dit quelque chose, ils prétendent que l'on n'y connaît rien, que leur musique est bien trop compliquée pour nos petites cervelles. Et après, ils viennent se plaindre dans notre dos : « Pourquoi ne parlent-ils pas de nous, pourquoi nous ignorent-ils, pourquoi consacrent-ils des pages à des groupes anglais alors qu'on est en France et que les groupes français existent, même que certains valent bien les meilleurs de là-bas ». Ils sont très sûrs d'eux. Leur musique est vraiment formidable. Cette fois, ça y est. On a trouvé les musiciens, des mecs fantastiques, le guitariste joue aussi bien que Clapton, on a encore des problèmes, surtout pour le matériel, on n'est pas aidés, c'est cher, les maisons de disques ne nous aident pas, moi, si j'avais deux Marshall couplés au lieu de mon Orange qui fait seulement 200 watts, tu peux être sûr que je jouerais bien mieux. On n'a pas encore le son, coco ; si dans un mois on n'y est pas arrivé, on dissout le groupe, parce qu'on ne va pas perdre notre temps, tu comprends. Machin et Truc ont déjà fait des disques, y'a pas de raison que nous on n'en fasse pas autant, surtout qu'on est bien meilleurs qu'eux. Si tu voyais cette version pourrie de « Whole lotta love » qu'ils se permettent, les gars ! Ça craint, hein ! Ça craint un max, parole. Ouais, Soft Machine, c'est moins bon avec les cuivres, j'aime pas ça, les cuivres c'est pas pop, ça ne te prend pas aux tripes comme

un bon solo de Page, tu vois. Ça, c'est de la pop. Chanter en français ? oh non, le français ça va pas sur cette musique, ça choque. Evidemment, on n'a pas l'accent, c'est pour ça, je pars à Londres bientôt pour trouver un chanteur. Pas de problème, tu vois. Avec un chanteur anglais, tu passes dans n'importe quelle boîte, c'est le pied. Quatre cents sacs par gala, maintenant. C'est normal, mon vieux ! Les Anglais, ils s'en foutent plein les poches. Et puis, ça ne nous intéresse pas de travailler tous les jours, il faut qu'on compose, qu'on répète, qu'on cherche. Ah, c'est dur, hein. On n'est pas aidés... Tu prends un type comme Jimmy Page, un beau jour, il dit « Je veux faire un groupe qui s'appellera Led Zeppelin », crac, on lui allonge trois briques pour son matériel, aussitôt, il a ce qu'il faut, le son, et tout et tout, quoi. En France pas moyen, faut que tu te débrouilles. Ça serait normal qu'on nous aide, qu'on nous prête deux ou trois briques. Ça se voit tout de suite quand un type a du talent, quand un groupe va marcher. La pop, ça doit prendre, en France. Y'a pas de raison... Mille fois entendu, j'en passe et j'en oublie. A croire que les musiciens pop en France sont des martyrs victimes d'un vaste complot, parce qu'ils ne vendent pas d'un coup un million de disques. Ce n'est pas du tout le genre de propos que tiennent les musiciens de Triangle. Eux, ça fait dix ans qu'ils sont dans le métier, ils savent depuis longtemps que ça ne leur tombera pas tout cuit, qu'il leur faut travailler, et que ce n'est pas une raison

suffisante, qu'ils soient actuellement parmi les meilleurs, pour considérer que « ça y est ». Aussi, ils cherchent, dans tous les domaines qui concernent leur musique. A la Maison de la Culture de Colombes, ils donnaient récemment un concert, un show plus précisément. Il n'y avait point de danseuses, mais des musiciens, eux, des jeux de lumière, et surtout, de la musique, la leur. Ils avaient soigneusement préparé leur truc, ils l'avaient réglé dans les moindres détails, en vrais professionnels qu'ils sont. C'est un point sur lequel on n'insistera jamais assez, le professionnalisme. Cette musique ne peut être ni créée ni jouée sérieusement par des musiciens du dimanche. Ça n'empêche pas que la musique puisse être faite par n'importe qui — mais dans le privé, ou, au contraire dans les mouvements de foule dans lesquels le spectateur devient musicien sans se poser en tant que tel. La notion de concert n'existerait alors plus telle qu'elle se conçoit aujourd'hui... nous n'en sommes pas encore là, et Triangle a donné un concert. Un bon, qui plus est. Plein de qualités et plein de défauts.

Très Triangle, justement. Ce qu'ils font n'est jamais simple, ce qu'ils ont envie de faire pose d'inquiétants problèmes, qui se résument en un seul : les relations public-musicien. Les trois éléments inhérents à cette relation sont les suivants, qu'il faut s'efforcer de réaliser le mieux possible : la musique en elle-même, la présence scénique, la présentation des morceaux, les accessoires, lumineux ou autres. Triangle fit deux passages d'environ trente-cinq minutes, terminant la première partie par « Peut-être demain », et la seconde par « Elégie à Gabrielle ». C'est très très courageux de leur part de n'avoir pas cédé à la tentation de commencer par un morceau « rentre-dedans », qui aurait mis instantanément chacun sur pieds. Ils en sont très capables, on les connaît. Ils veulent une progression, ils calculent leurs effets, dans l'absolu, en préjugant des réactions du public, mais ils ne semblent pas modifier le programme établi en fonction de l'accueil qu'ils reçoivent. Leur musique ne les aide pas. Quiconque connaît Triangle a souvent été saisi par son aspect glacé où le délire se fait bien rare. Musique de

TRIANGLE  
Est-ce parce que c'est casse-gueule ?





POUR LA 1<sup>ère</sup> FOIS EN FRANCE

LE PIANO ELECTRIQUE

FENDER



Chick Corea (Miles Davis)  
Herbie Hancock  
Le Magma  
Sergio Mendès  
etc...

François Cahen (Magma).

Importateur Grossiste

MAJOR CONN

3, rue Duperré, PARIS-9<sup>e</sup>

Documentation sur demande

frustrés qui frustrer le public. Chaque morceau est trop riche en thèmes divers, chaque arrangement est trop statique, même s'ils ont l'intelligence de le remettre perpétuellement en question. Ils semblent vouloir jouer obstinément ce qui a été écrit, décidé, tant pis si l'un ou l'autre aimerait tout à coup s'aventurer dans quelque chose de pas prévu. Est-ce parce que c'est casse-gueule? Parce que suivre l'impromptu soliste casserait la belle ordonnance du morceau? Pourquoi cette trop grande pudeur dans l'interprétation de leurs propres compositions? Ils ont peur qu'on les accuse d'être « faciles » en enthousiasmant les gens par un riff bien simple qui se développerait suffisamment longtemps pour que sa répétition excite les publics. Je le sais, ils me l'ont dit. Ces compositions trop riches les emprisonnent; il faut que Triangle pense davantage à JOUER sa musique, et pense moins à la REPRODUIRE. Disparaîtra alors cet aspect figé et glacé qui existe au départ, car ce que raconte Triangle n'est pas spécialement drôle ou optimiste. Disparaîtra alors cette gêne en voyant que le show ne démarre pas facilement, puisque les morceaux sont ordonnés pour amener le public à quelque chose, et non pas pour le « convaincre » d'une façon aussi foudroyante que démagogique. Et la partie visuelle en bénéficiera du fait que l'on se trouvera en présence de musiciens libérés de la rigueur aliénante de l'exécution de la musique. Le solo de basse de Papillon, ceux de Prévotat et de Lorenzini montreront l'impact de la « performance » sur le public.

Ils essayent, ils cherchent, ils ont des problèmes. Ils n'ont pas un matériel extraordinaire, disent-ils, mais ça ne les empêche pas de faire à peu près ce qu'ils veulent. Ils sont un peu complexés, parce qu'ils voudraient faire de la bonne musique sans insister sur leurs qualités de musiciens. Ils ont peur qu'on ne les comprenne pas. Le groupe français-type, mais leur meilleur titre est sans doute ce « Peut-être demain », qui a tout pour plaire: pas trop compliqué, plein de qualités et de trouvailles, néanmoins terriblement efficace. Et puis, c'est bien agréable de voir que cette langue peut « coller », que les mots peuvent être intelligents. C'est la raison pour laquelle Triangle n'a rien à voir avec les citations rapportées plus haut.

— JACQUES CHABIRON.

## CINÉ UN PEU POP



ELDRIDGE CLEAVER ET SA FEMME  
Les Panthères Noires ne sont pas racistes.

Le premier Festival International du film (underground) érotique a eu lieu malgré les protestations d'associations locales qui s'indignent que leur ville devienne « la capitale mondiale du cinéma pornographique » (San Francisco). Avant de devenir « Bloody Mama » (interprétée par Shelley Winters), elle était une petite adolescente comme les autres. C'est-à-dire pauvre, illettrée, dépucelée par son père et ses frères. Mère de famille possessive, elle couche avec ses fils entre deux attaques de banques. Faulkner et Caldwell, dans leurs romans, nous avaient habitués à cette image du « petit blanc » du sud des États-Unis: dans les marécages, avec les moustiques, le sang, la sueur et le sexe. La censure française s'est fait tirer l'oreille pour donner le visa de sortie au nouveau film de Roger

Corman (spécialiste par ailleurs, des films à petits budgets sur les bandes à motos de Californie et des adaptations d'Edgar Poe). Corman a voulu faire un anti Bonnie and Clyde, un contre-romantisme du banditisme des années de la grande dépression. Il n'est pas arrivé à nous faire croire que ses héros sont de la graine de fascistes. Les quatre fils de Ma Parker seraient aujourd'hui des terroristes de gauche. Certains me rétorqueront que les deux extrêmes se rejoignent. Ils sont tarés, homosexuels, drogués, violents. C'est ainsi que les hommes du F.B.I. dépeignent, en 1971, la jeunesse de leur pays. Lawrence (Kansas): un garçon de 23 ans, Phillip Hill, a été élu juge de paix. Les habitants de la petite ville, pourtant conservateurs, ont voté pour sa bonne mine. Il porte les

cheveux longs, n'a pas de domicile depuis qu'il a vendu son minibus et souhaite réformer la justice.

Eldridge Cleaver, ministre de la propagande des « Black Panthers », est en exil à Alger. William Klein l'a filmé dans les rues, en train d'acheter un couteau « pour tuer le maire de San Francisco », déjeunant avec les représentants d'autres mouvements révolutionnaires, ceux du Mozambique et d'Angola. La pellicule était bloquée depuis octobre par la censure « pour offense à chefs d'états étrangers et incitation au meurtre des personnes désignées ». Finalement, l'autorisation a été donnée pour l'exploitation à condition que certaines phrases ne soient pas traduites. Ainsi vous ne verrez pas les sous-titres quand le leader noir explique qu'il « encule la reine d'Angleterre » et que son langage est celui de ses frères. L'interview de Cleaver est illustrée (style collage à la Godard de « Made in USA ») par des documents sur les manifestations dans les ghettos, mais aussi sur les étudiants blancs et sur des images insoutenables d'assassinats au Viet-Nam. Et c'est là, que le film prend sa valeur. Quand Cleaver l'américain accepte la bague (que lui offre un représentant d'Hanoi) découpée dans le métal d'un bombardier U.S. abattu au nord Viet-Nam. Et quand il révèle que les panthères noires ne sont pas racistes et qu'elles acceptent maintenant la présence des gauchistes blancs.

Londres: John Lennon, l'ex-Beatle, ouvre un restaurant gratuit pour les enfants nécessiteux, dans une banlieue à population noire, au nord de la capitale, où est le fief de Michael Abdul Malik, plus connu sous le pseudonyme de Michael X, chef du mouvement du Pouvoir Noir. Le Noir dans « Campus » (de Richard Rush) parle comme tous les Noirs révoltés des universités. Les professeurs sont aussi réactionnaires que possible. Et les étudiants n'ont qu'une envie: tout casser. On pourrait résumer ce film ainsi. Les personnages sont stéréotypés. Les situations (sexuelles ou révolutionnaires) les plus commerciales possibles. Et pourtant on y croit. Grâce à l'acteur Elliott Gould: il incarne le jeune prof qui refuse le système. Chaque petit portrait est juste et l'humour ne gâche rien. Ainsi ce hippie, toujours défoncé, qui finira par devenir un marin convaincu. San Diego (Californie): 8 ré-servistes des marines ont été



Si vous aimez  
dessiner  
pour votre plaisir...



nous pouvons vous aider  
à dessiner pour de l'argent!

## Pour savoir avec certitude si vous avez un don pour le dessin, faites simplement notre test GRATUIT!

Votre distraction favorite est le dessin et vous adorez vous retrouver en compagnie de vos crayons, de vos pinceaux et de vos peintures. Cependant, vous n'osez pas penser que vos oeuvres ont de la valeur... mais vous brûlez d'envie d'en avoir le coeur net ! C'est pourquoi si facile grâce au test gratuit de la Famous Artists School.

### L'avenir est aux professions artistiques

Si votre sujet préféré est de croquer des personnages, vous pourriez très bien devenir styliste, créateur de mode, illustrateur de bandes dessinées... Si vous vous passionnez pour les panoramas ou les natures mortes, vous pouvez faire une grande carrière comme illustrateur dans l'édition ou les magazines...

Si votre sens artistique s'épanouit pleinement au contact des alliances de couleurs, vous pouvez devenir affichiste, ou décorateur...

Il existe une multitude de débouchés passionnants pour ceux qui possèdent un don pour le dessin. Les bons dessinateurs sont très rares et sont payés, par conséquent, très cher.

Grâce à la Famous Artists School, il n'a jamais été aussi facile de devenir un véritable artiste si toutefois vous possédez déjà un don pour le dessin. Dans ce cas, il ne vous manque plus que la technique pour réussir, et Famous Artists School est la seule école au monde qui puisse vous la procurer aussi facilement. Parce que Famous Artists School a été fondée par les 25 plus grands dessinateurs américains, des artistes aussi célèbres que Bob Peak, Norman Rockwell, Fred Ludekens... Ils ont mis en

commun le fruit de leur expérience et de leur technique. Nulle part ailleurs vous n'avez autant de chance de réussir qu'avec ceux qui ont le mieux réussi !

### Un enseignement adapté à vos exigences

Vous apprendrez chez vous, selon vos loisirs, exactement comme si vous aviez toujours un professeur et un ami qui guide votre crayon. Ce professeur vous suivra particulièrement, corrigera et améliorera vos travaux et votre technique grâce à des méthodes modernes et infaillibles.

C'est très simple : si vous possédez un don pour le dessin, nous vous assurerons l'expérience qui vous manque pour devenir un artiste apprécié et payé... bien payé ! Alors ! Il serait vraiment dommage de laisser passer une telle chance, simplement parce que vous doutez de votre talent.

### Faites le Test révélateur Gratuit.

Il vous suffit de demander notre Test gratuit infaillible mis au point par les plus grands artistes du monde. Nous vous dirons franchement si vous êtes doué pour le dessin : la décision vous appartiendra. Nous prenons tous les frais à notre charge. Avouez qu'il n'y a vraiment pas à hésiter. Renvoyez aujourd'hui même le BON ci-dessous pour un TEST GRATUIT. Ce simple geste peut bouleverser votre vie.

Aucun engagement - Ni maintenant, ni plus tard.

**FAMOUS ARTISTS SCHOOL**  
L'Ecole des Grands Artistes Atelier 1147  
3, rue Louis Aurégia - Monte Carlo  
Pour la Belgique : Rue d'Arlon, 37-41 - 1040 Bruxelles  
Pour la Suisse : 2, rue Vallin - 1201 Genève  
La Famous Artists School est membre du Conseil Européen de l'Enseignement à domicile.

### FAMOUS ARTISTS SCHOOL

L'Ecole des Grands Artistes Atelier 1147  
3, rue Louis Aurégia - Monte Carlo

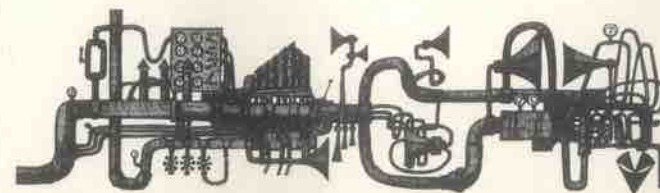
J'aimerais savoir si j'ai un talent artistique qui mérite d'être développé. Veuillez m'adresser, gratuitement et sans aucun engagement de ma part, le test d'aptitude artistique des Famous Artists, et toutes informations concernant vos cours.

Nom  Prénom   
Rue  N°   
Dépt  Ville   
Profession  Age

condamnés à des peines allant jusqu'à 21 jours de travaux forcés, à des amendes ou des rétrogradations pour avoir refusé de couper leurs cheveux selon les normes réglementaires en vue des séances d'entraînement hebdomadaires. Ce sont les cheveux longs de Michael Gothard, un jeune comédien britannique, qui renouvellent le genre du film d'épouvante. Cet original suce ses victimes, après les avoir draguées dans des boîtes de rock and roll. En fait il n'est qu'un robot télécommandé par un scientifique, lui-même sous l'emprise d'une secte fasciste. On retrouve des traces de « On tuera tous les affreux » de Vian-Sullivan, de Frankenstein de Mary Shelley, du Dracula de Stoker mais aussi des bribes de films d'espionnages. Politique fiction qui a beaucoup plu à Fritz Lang : il considère « Lachez les monstres » (Scream and scream again) de Gordon Hessler, comme « le premier film vrai d'horreur ». Pour les connaisseurs, on retrouve tous les monstres (sacrés) réunis : Vincent Price en monstre chirurgien, Christopher Lee en monstre diplomate et Peter Cushing en monstre militaire néo-nazi. Et qu'il est beau (attirant) ce nouveau petit vampire qui ressemble (ex-près ?) à Mick Jagger, le monstre des Rolling Stones ! Saville row, London : Mick Jagger, longtemps symbole en Angleterre de la rébellion des adolescents, vient de recevoir les hommages d'un journal très bourgeois. « Tailor and Cutter » qui est la bible des hommes chics des banques de la Cité, a consacré un long article enthousiaste au chanteur des Stones. L'establishment pense qu'il est un très élégant « popocrat ».

C'est en uniforme d'officier Allemand que Jerry Lewis apparaît dans son « Which way to the front » (traduit par le vulgaire « Ya ya mon général »). Produit, réalisé et joué par Lewis. Ce n'est pas son meilleur scénario. L'histoire est même bâclée. Il reste le phénomène, éternel jeune rêveur. Pour une fois, le comique de geste s'efface derrière la parole. Ainsi une sentinelle qui demande le mot de passe participe à un dialogue très Marx Brothers. On pardonne, (mort de rire) les manies homosexuelles des acteurs qui virevoltent près du Maître, pour l'applaudir dans un ballet sadico-masochiste aux côtés d'Hitler. Charlie Chaplin presque égalé. — FRANÇOIS JOUFFA.

## NOUVELLES DE L'UNDERGROUND



Ce que j'espérais secrètement en inaugurant cette rubrique s'est produit, c'est-à-dire être informé par les lecteurs eux-mêmes de ce qui se fait dans l'ombre. Seulement utiliser ces colonnes pour centraliser les informations, créer une sorte de bourse d'échanges des recherches, des tentatives de toutes sortes. Il ne s'agit pas de plonger, éperdu, à la recherche d'une illusoïre contre-culture, mais de prendre conscience que certains refusent l'industrie culturelle de l'état et de ses flics, et la culture du pauvre que dispensent parcimonieusement les municipalités. Il n'est pas non plus question de négliger les combats qui se livrent à l'intérieur des « enclos » de la vie culturelle, comme les maisons de jeunes, mais essayer d'aller plus loin pour la cohésion de cette infinité d'expériences lointaines et solitaires. Pour peut-être arriver à la conscience d'une force qui, devenue solidaire et constructive, peut s'opposer au terrorisme des tenants du savoir artistique. Ainsi, aux confins du Périgord agenais, un groupe appelé Cal-Ké-Ri, qui édite depuis trois ans un petit journal (articles sur Ginsberg, le phénomène hippie, etc.), organise des expositions surréalistes, des conférences sur Rimbaud, et la Beat Generation. Chaque été dans un petit village du Périgord se tient un rassemblement dans la liberté la plus totale (happenings, cercle d'initiation au zen, etc.). Leur premier happening eut lieu en 1968, avec la collaboration d'un groupe pop. Ils lui consacreront ensuite une étude psycho-sociologique. « Depuis, précisent-ils, des musiciens, des jeunes peintres, des cinéastes sont venus rejoindre notre groupe dont l'action a pris de la vigueur. Déjà trois groupes rattachés au nôtre existent dans les départements voisins et nous sommes en

relation avec une foule de formations marginales ». De plus, ils ont entrepris l'étude ethnographique de la région (contes, légendes et folklore occitan). Cet été, ils créent leur propre communauté et vous invitent à partager leur expérience, du 1<sup>er</sup> juillet au 31 août au village de Gavaudun. Le logement est assuré; tout est gratuit, sauf la nourriture. Contact : groupe Cal-Ké-Ri, 13, rue Roufflé, 47 - Fumel. Un long métrage underground Molotov-Party réalisé par un groupe de peintres argentins qui vivent à Paris, en collaboration avec le Living Cinema italien, a été présenté récemment à la Cinémathèque du palais de Chaillot et au cours d'une soirée au Centre américain, Boulevard Raspail. La façon dont fut réuni l'argent, le refus d'une distribution traditionnelle, destine le film à être vu au cours de manifestations parallèles. La rédaction du Parapluie s'explique quant à la forme de son journal, sa démarche et ses buts : diffusion : ne pas passer par les NMPP; dans la forme et le contenu du journal : le Parapluie est un journal

ouvert dans la mesure où personne n'en est propriétaire. D'ailleurs, il invite tous ceux qui le désirent à une assemblée générale qui sera annoncée par la voie de leur journal (105, boulevard Malesherbes. Tél. 292-09-43).

Les nouvelles de l'Underground peuvent être aussi les nouvelles de la répression : le concert qui devait se dérouler le 7 décembre à la Mutualité et réunir pour un soir un grand orchestre de musiciens de free jazz (Tholiot, B. Wilen, J. Kuhn, F. Tusques, Aldo Romano, etc.) et des musiciens pop (Patrick Vian, J.-C. Cenci du Red Noise, Grégoire, guitariste des Crouille Marteaux, Patrick et Ivan du Planétarium, etc.) a dû être annulé à la suite de la décision des responsables de la Mutualité, sous des pressions policières, de refuser leur salle pour ce concert « White Panthers ». Encore la peur d'une manifestation politique.

Chez Pan, rue Jacob, on pense recevoir très bientôt les pirates d'Hendrix à l'île de Wight; on y trouve déjà tous les albums des Mothers, Soft, Hendrix, Riley, en importation. Le dessinateur français Topor a protesté auprès de la revue OZ contre ce qu'il appelle les plagats de Peter Till. Dans le même numéro, on annonce la mort par overdose du général de Gaulle.

La maison de la Culture de Chelles qui se bat depuis quelques mois pour présenter des musiciens de free jazz (Steve Lacy, Burton Greene, Frank Wright), organise fin janvier deux soirées pop avec Red Noise et le Gong (22 et 23 janvier). Elle compte aussi mettre sur pied une énorme manifestation pop-jazz au mois d'avril. Nous en reparlerons. — PAUL ALESSANDRINI.

## MOONLIGHTS ET CLINIC AU GOLF

JEAN-LUC PONTY  
avec Total Issue.



Le Golf Drouot, 2, rue Drouot Paris-9<sup>e</sup> (métro Richelieu-Drouot) est ouvert tous les jours en matinée à 15 heures, en soirée le vendredi et le samedi, fermé le mardi. Manager : Henri Leproux. Beaucoup de choses intéressantes en cette période de fin d'année. Plusieurs groupes émergent d'un plateau très fourni : ce sont des profes-



# GAFFAREL

## MUSIQUE s'installe à paris

Davoli  
Leslie  
Fender  
Squier  
Marshall  
Jordan  
Carlsbro  
etc...

Gem  
Hoyer  
Mélodie  
Vox  
Rickenbacker  
Gretsch  
Ottolink  
etc...

SERVICE APRÈS-VENTE  
LONG CRÉDIT

LE PLUS GRAND CHOIX  
LE MEILLEUR ACCUEIL

### ouverture du



Tél. : 874.40.03

### premier magasin detail

18 bis, r. de Bruxelles,  
PARIS-9<sup>e</sup>

Service de gros pour Paris et le Nord de la France



MOONLIGHTS  
La route du Nord.

sionnels comme Jean-Luc Ponty et Total Issue, qui firent ensemble et séparément une prestation éblouissante, le 19 novembre; ce furent d'excellents Dynastie Crisis, le 26; et des Clinic (« La route de Salina »), déjà très populaires, du 3 au 6 décembre. Les Magpye, les 28-29, apparurent transfigurés et plurent énormément au nombreux public. Enfin, le bœuf qui réunissait plusieurs groupes français le 11 décembre obtint un énorme succès, surtout qu'il était relevé par la présence d'un très bon groupe américain, Mujingus. On avait aussi eu l'occasion de redécouvrir un Michel Polnareff amoureux du rock'n'roll; il débarqua avec ses musiciens pour une jam endiablée. Zarathoustra se produisit, également, les 14-15, et Undead, le 22. Revenons sur Jean-Luc Ponty qui attira nombre de ses admirateurs et leur fit plaisir avec des morceaux tirés en grande partie de son disque « King-Kong ». Il est à prévoir que Ponty deviendra très populaire dans quelque temps. Revenons également sur Dynastie Crisis, qui se dit « mal-aimé ». Pourtant, ces musiciens expérimentés montrent avec aisance qu'ils savent jouer de la bonne musique. Leur principal défaut reste sans doute d'hésiter sur une formulation précise de leurs intentions musicales.

De nombreux groupes amateurs se produisirent sur le Tremplin. Et si la révélation de ce mois reste Moonlights, il ne faut pas oublier Chrysaïs Idominée (tous deux ex-aequo le 27/11), l'excellent Terrain Vague (13/11), et l'intéressant Crépuscule (4/12). Moonlights est un groupe qui écume le nord de la France depuis de nombreuses années, et cela se sent; leur musique est on ne peut plus cohérente, tout tombe remarquablement bien, efficace au possible. Espérons que la prochaine fois que nous les verrons, ils choisiront un répertoire plus adapté au Golf Drouot. Le 4/12, il y avait aussi Snoopy, le 27/11, After Shave (Suisse), le 21, Undead et Wishfull Mothers, le 30, Delta et Semolina qui gagnèrent



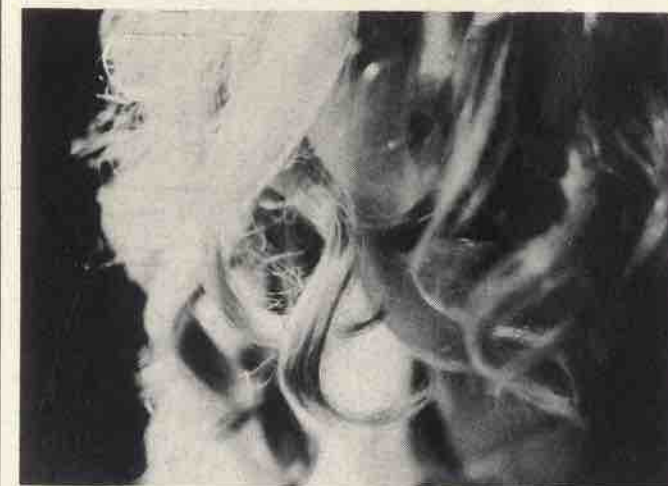
CLINIC  
La route de Salina.

devant Nord-Sud et Citadel, ainsi que Rebus et Ange le 13/11. Ange a d'ailleurs fait de gros progrès.

Programme de janvier

Jeudi 31: Tac Poum Systeme & Nowhere Men; Samedi 2, Dimanche 3: Tac Poum Systemen (vendredi 1<sup>er</sup>: Moonlights Tac Poum Systeme). Jeudi: Amon Düül II; Vendredi 8: Tremplin 5 orch. Samedi 9, Dimanche 10: Deluge; Jeudi 14: Soirée Elvis Presley avec films (Las Vegas et Loving You); Vendredi 15: Belisama + orchestres; Samedi 16, Dimanche 17: Crépuscule; Vendredi 22/29: Tremplin 5 orch.; Week-ends: 23-24: Iris; 30-31: Red Noise... meilleurs vœux. — JACQUES CHABIRON.

## THÉÂTRE EN VILLE



Bricolages de boy scouts désœuvrés, tournées crématrices à l'usage des notaires, voilà tout le théâtre en Province. Pas vraiment, nous démontre l'Action Culturelle du Sud-Est qu'accueille l'Odéon, Théâtre de France.

Son animateur, Antoine Bourseiller revient des États-Unis. Le problème noir l'a choqué, puis fasciné. Les rites hindous l'ont séduit. Il met en scène ses impressions de voyage; cela donne « Oh! America! », une série de tableaux percutants, reliés les uns aux autres par des danses allusives. Catherine et Maxime Le Forestier

chantent avec chaleur, accompagnés par un orchestre new-yorkais: Les Mujingus. Depuis les Idoles de Marc'O, je n'avais été aussi heureux: « Oh! America! » est un spectacle musical complet, sans aucune complaisance. Quel dommage qu'il ne soit pas enregistré.

Le théâtre anglais se porte bien, merci. Évelyne Ker et Jean Topart créent à la Gaîté Montparnasse « Chère Janet, Cher Mister Cooning » de Stanley Evelyng. Un écrivain raté tente de séduire une jeune admiratrice. Le problème des rapports entre

l'artiste et son public se trouve posé. Un dialogue authentique paraît impossible, chacun adaptant sa conduite à la représentation caricaturale qu'il se fait de l'autre. Cette pièce intimiste, toute en nuances, a connu un grand succès au festival d'Edimbourg. Son souvenir demeure présent à l'esprit du spectateur, longtemps après la représentation. Un obstinant parfum de cendre.

Just over the road, le théâtre Montparnasse présente « Libres sont les papillons » de Léonard Gershe, mis en scène par Raymond Jérôme. Une jeune fille, mi-sainte nitouche, mi-touche mes seins, séduit un fils de famille en révolte. Horreur, le pauvre jeune homme est aveugle. C'est beau, mais c'est triste. Margot pleure dans son rimmel. Henri Deus chante et s'accompagne agréablement à la guitare. Martine Kelly et lui mettent beaucoup de vivacité dans leur interprétation. Le dispositif scénique de Richard Seger, un grenier plein de recoins, est un modèle du genre.

Connaissez-vous le TTX 75? ce n'est ni une spécialité pharmaceutique ni un numéro de disque, mais le sigle du « Tavernier Théâtre expérimental de Paris ». Il fallait y penser.

Les midinettes, écœurées par tant d'intellectualisme, ont fui la salle de l'Olympia Tavernier. Adieu. Bruno Coquatrix nous y régale de « Jacques Brel is alive and well and living in Paris », spectacle musical off-Broadway d'Eric Blaw et Mort Shuman. Après avoir remporté douze oscars BMI et vendu vingt, je dis vingt, millions de disques, Mort Shuman joue la comédie rue Caumartin avec ses compères Elly Store, Arlène Meadows et Joe Massill. Ceci n'arrive qu'au théâtre. Nous suivons Jacques Brel à travers les très fidèles adaptations américaines de ses chansons. Rien à voir avec un pastiche de tour de chant, fade juxtaposition de morceaux choisis. Chaque scène s'insère dans un tout cohérent.

Autre bonne surprise, Pierre Cardin est devenu fou de théâtre. Il a employé toute son énergie et son talent à dépoussiérer les Ambassadeurs. Bravo!

Horaires et prix en feront un théâtre véritablement populaire à deux pas tout juste de la place de la Concorde. On croit rêver. Il s'agit maintenant de créer un répertoire, et surtout de ne sacrifier ni à la mode, ni à la facilité: deux ardues mais douloureuses obligations. — STÉPHANE CHANT.





un véritable  
piano électronique  
pour professionnels.  
6 octaves.  
transportable.  
prix abordable.



DEMONSTRATION  
RENSEIGNEMENTS  
**HOHNER - FRANCE**  
21 R. VAN LOO - PARIS 16<sup>e</sup>

## ELECTRA-PIANO HOHNER

Documentation gratuite sur demande  
à **A. S. BOUDARD** B. P. n° 3  
**94 - BREVANNES** Tél. : 922-65-59

## ZAP IS BACK

C'était un retour, un grand retour à plus d'un titre. Dans cette aventure zappienne qui s'enfonce maintenant déjà dans l'histoire, il y a comme deux étapes musicales qui se dessinent, celle qui couvre une période commencée avec « Hot Rats », et celle qui semble s'être terminée avec « Weasels ripped my flesh ». Ce troisième temps zappien qu'il nous était donné de découvrir au Gaumont Palace semble une synthèse des deux précédents; c'est-à-dire que l'on retrouve tout le découpage instrumental, les vocaux des premiers albums comme « Freak out » ou « Absolutely free », et des parties plus rigides, plus techniques, plus purifiées comme les dépeignent efficacement « Hot Rats ». Il faut prendre conscience de la dimension de l'expérience que les ex-Turtles Mark Volman et Howard Kalen accentuent en introduisant le gag. Un retour aussi très marqué au monde caricatural de « Ruben and the Jets », cet album méconnu qui plongeait dans l'histoire du rock blanc des années 50, « à usage » des teenagers bougonneux. Une préfiguration de cette œuvre jouée et filmée: « Two Hundred Motels », qui doit suivre le tout dernier album, « Chunga's Revenge », qui, déjà, portait en lui ce désir d'englober à un degré supérieur, pour créer une nouvelle dimension, la satire, la caricature, et une grande précision technique, le jeu bluesy ou free des instruments. Un retour enfin au spectacle pour dépasser la notion de groupe instrumental dans un désir d'intégrer la dérision du « théâtre de gestes » irrévérencieux pour la notion de musique pop et son star system clinquant et paillard; mais aussi obscène ou grotesque: le masque d'une certaine Amérique. Un goût du monstrueux pervers dans l'annexion de toutes les outrances de la musique populaire blanche américaine, la fadaise de ses mots et de ses mélodies, portés ici à une unité supérieure, acquérant ainsi une autonomie créatrice qui dépasse le simple stade de la caricature en soi. Il s'agit de création, d'une perfection dans l'unification d'une suite d'im-

puretés, intégrées à une suite musicale: une tentative audacieuse qui fût mal comprise en son temps et qui, si elle semble être mieux acceptée, n'est peut-être pas mesurée à sa véritable dimension. Ainsi de ces thèmes d'« Absolutely free », « Call any vegetable »,

et « Invocation and ritual dance of the young pumpkin », comme tout ce monologue sur un ton de docte conférencier, embrassant toute la culture occidentale pour la résumer en deux mots: muffin et pumpkin, avec, comme background les vocaux « débiles », symbole de l'univers musical et de la culture du pauvre que dispensent les media (radio, TV). De même avec « Peanuts Dimension » ou « Mother people ». Même dans les parties les plus instrumentales, Zappa saura, en chef d'orchestre suprême, exiger l'introduction du rire, du cri qui dénature savamment la précision et la

FRANK ZAPPA  
Le 15 décembre à Paris.



cohérence harmonique obtenues: désir de briser le sérieux, la performance instrumentale, de renverser à chaque instant la proposition. Le flux et le reflux incessant, incandescent que provoqua le violon de Jean-Luc Ponty, qui s'était joint à l'orchestre en deuxième partie, sec, nerveux, strident, violemment heurté et qui s'aventura sur le chemin d'une liberté acoustique totale, ne fut pas épargné. Ainsi nous furent refusés les longs vertiges électro-acoustiques ou bluesy, à cause des ruptures constantes, redéfinissant, restituant, déformant les climats sonores à peine nés. Un parti pris musical qui entraîne des « variations » sur les thèmes avec des collages dans une sorte de pot-pourri de motifs dérisoires: charleston, rythmes afro-cubains, bastringue, rock. Il n'y eut guère place pour l'élaboration de morceaux pop classiques avec exposition du thème, improvisation et rencontres des sonorités sur un même schéma, mis à part « King Kong », avec un Jean-Luc Ponty transfiguré. Quelques concessions du maître d'œuvre pour un court solo de George Duke au piano électrique, d'Ian Underwood au saxophone soprano électrifié et d'Ansley Dunbar à la batterie. Pour sa part, Zappa utilisa peu la pédale wah wah. On peut regretter cette coloration sonore que donnaient les cuivres amplifiés, et surtout Ian Underwood, au saxophone ténor, dans les premières expériences zappiennes. Mais comment pouvoir restituer tout l'univers déjà dessiné par la douzaine d'albums de Zappa en un soir, retrouver les accents d'un délire évanoui mais remplacé par une nouvelle dimension tout aussi impressionnante, qui sait bien encore avec les acquis passés construire un monde de la dérision, subversif et violent, mais qui est aussi la poésie d'une beauté étranglée et violée pour être rendue à la vie. — PAUL ALESSANDRINI.

Il nous est apparu à tous que Frank Zappa était bien plus important que « Bri- coles ».  
La suite de votre feuilleton favori est donc reportée au mois prochain.



# FREEVOX SONORISATION



## CONSOLE DE MIXAGE Type CM 7

L'ÉVOLUTION CONSTANTE, au cours des dernières années, DES TECHNIQUES DE LA SONORISATION impose désormais l'utilisation d'un matériel de plus en plus perfectionné, capable de reproduire sur scène ou en plein air les qualités du disque. LA CONSOLE DE MIXAGE FREEVOX répond à toutes ses exigences. Son encombrement réduit (Long. 0,56 - Haut. 0,21 - Prof. 0,46) et son poids minimum (6 kg), la rendent aisément transportable.

LE DISPATCHING incorporé dont elle est équipée, permet de travailler en mono, stéréo, 2, 4 et 6 pistes, donnant ainsi à l'utilisateur la possibilité de réaliser toutes les combinaisons employées dans les studios d'enregistrements professionnels (disques, films, etc...). Consoles de 5 à 16 voies sur demande.

Utilisée avec nos colonnes/amplis Concert, Concerto ou Grand Concert, LA CONSOLE DE MIXAGE FREEVOX vous assurera une sonorisation parfaite de QUALITÉ STUDIO.

MÉCANIQUE: Tranches dural AG5 (épaisseur 4 mm) - Gravure blanche en profondeur sur traitement aluminé noir - Montage et démontage des tranches sans soudure (système Clips).

TECHNIQUE: Micro-Circuits enfichables SÉRIE PLUG MODUL'S - Possibilité de transformer à volonté les entrées: Micro/Ligne en PU/Ligne ou Instrument/Ligne.

SERVICE APRÈS VENTE: Dépannage sous 48 heures dans toute la France.

### DES RÉFÉRENCES FREEVOX

Les Artistes: SYLVIE VARTAN, MONTY, JEAN-FRANÇOIS MICHAEL, FRANCIS LEMARQUE, MICHÈLE TORR, PIA COLOMBO, MICHEL FUGAIN, PASCAL DANIEL, LAURENT, MAX FOURNIER, FRANÇOIS DE ROUBAIX (musique de film), OLIVIER BLOCH-LAINE, DAEVID ALLEN & LE GONG, JOHN WILLIAM, HENRI SALVADOR, GUY BEDOS, de nombreuses formations et groupes Pop, etc...

Les Studios: BARCLAY, DAVOUT, J B P, C B E...

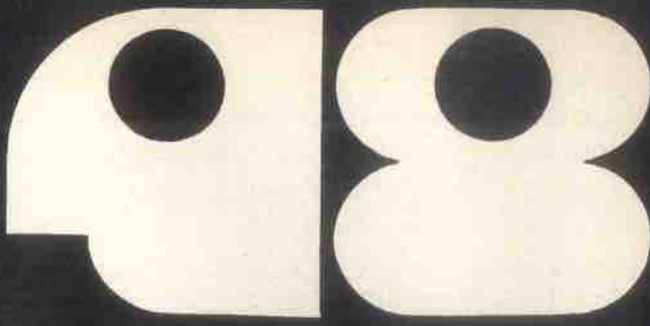
Les Spectacles: FOLIES-BERGÈRE, PARLY 2, MIMI PINSON, CRAZY HORSE SALOON, MAXIM'S...

**FREEVOX**

Bureaux et Ateliers:

18, Rue de Nemours - PARIS-X<sup>e</sup> - Téléphone: 023.99.90

LIVRAISON RAPIDE ASSURÉE - LISTE DE NOS DÉPOSITAIRES ET DOCUMENTATION GRATUITE SUR DEMANDE



SUJET	PAGE	AUTEUR	ILLUSTRATION
Léo Ferré	1		Jean-Pierre Leloir
R & F Actualités	5		
Aphrodite's Child	5	Lucien Nicolas	FOAM - John Frost
	7		Lionel
Brigitte Fontaine	9	Jacques Vassal	
Delaney & Bonnie	11	F.-R. Cristiani	Atco
Albert Ayler	13	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Rouen	13	Gérard Conte	X
Triangle	15	Jacques Chabiron	X
Cinéma	17	François Jouffa	X
Underground	19	Paul Alessandrini	Lionel
Golf Drouot	19	Jacques Chabiron	Roger Habert
Théâtre	21	Stéphane Chant	Gilbert Nencioli
Frank Zappa	23	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Courrier	27		Gilbert Nencioli
Neil Young	33	Geoffrey Cannon	
Captain Beethoven	34	Paul Alessandrini	Jean-Pierre Leloir
Sigma 6	37	Françoise Séloron Philippe Paringaux	François Massal
Muddy Waters	42	Jacques Chabiron	Jean-Pierre Leloir
Indiens et gringos	46	François Jouffa	Sylvie Roman
Donovan	50	Jacques Vassal	Jean-Pierre Leloir
Leo Ferré	54	Philippe Paringaux	Jean-Pierre Leloir
Grateful Dead	58	Philippe Garnier	58 et 59: Christian Rose; 60: Jean-Pierre Leloir
La pop en France	61	Philippe Kœchlin	61: Gilbert Nencioli; 62 à 65: Jean-Pierre Leloir
Musique brésilienne	66	Gerald Merceron	Jean-Pierre Leloir
Disques hors étoiles	68 69		Jean-Pierre Leloir, Horace
Presse Livres	93	Paul Alessandrini	
Télégrammes	95	Jacques Chabiron	Jean-Paul Amic

Éditions du Kiosque: Administration, Rédaction et Publicité, 14, rue Chaptal, Paris-9<sup>e</sup>. Tél.: 874-44-82 et 71-37. Revue mensuelle. Numéro 48, janvier 1971. Abonnements: France et zone franc, 1 an (12 numéros): 30 F. Étranger, 1 an: 40 F français. Voir bulletin d'abonnement page 27.

Directeur: Robert Baudalet. Rédacteur en chef: Philippe Kœchlin. Secrétaire général: Jean Tronchet. Comité de rédaction: Philippe Adler et Jean-Pierre Leloir (photo). Secrétaire de rédaction: Philippe Paringaux. Publicité: Rachel Belma.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays. Copyright by Éditions du Kiosque 1970. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Ce numéro a été tiré à 86.000 exemplaires.



DÉJA,

LES MEILLEURS GROUPES DE PARIS JOUENT SUR **GRANGE**



EN EXCLUSIVITÉ CHEZ

**MUSIC-CENTER**

50, rue de Douai, PARIS-9<sup>e</sup>  
TRI. 78-79

PRINCIPAUX REVENDEURS :

**CHARLOT-MUSIC**  
à CHARLEVILLE  
**FRANÇOIS à MERLEBACH**  
**MALINOWSKI à AMIENS**  
**NOBITSCHKE**  
à MULHOUSE  
**BELLEGNIC à TOURS**  
**CONNEN**  
à CLERMONT-FERRAND  
**DE RUYCK à ROUBAIX**  
**PANIES à TOURS**  
**INTERMUSIC**  
à BRUXELLES

Documentation contre 4 timbres sur demande.

**J. COLLYNS**



**ACTIBULL**

**VARIO 2000**





**MOVI COLOR**

**ACTIBULL** - Marque et Modèle déposés des myriades de bulles de savon projetées dans un rayon de plusieurs mètres.

**VARIO 2000** - le plus puissant des stroboscopes à fréquences réglables et battements alternés pour un mini prix.  
Générateur et un Projecteur : 1.070 Frs T.T.C.  
Générateur et deux Projecteurs : 1.845 Frs T.T.C.

**MOVI COLOR** - une multi composition de formes projetée en couleurs changeantes : 723 Frs T.T.C.

AUDIO ELECTRONIC COMPANY FRANCE - 66 à 70, rue Regnault - Paris 13<sup>e</sup> - Tél. : 336.47.61

MOIS DE LA LUMIÈRE COLLYNS. chez AZEMA, 19, rue de l'Université, 34 - MONTPELLIER



A l'ami qui lira ma lettre :

Je suis un grand amateur de pop music occidentale, et l'homme le plus heureux du monde quand je peux écouter des chansons nouvelles à la radio de l'Ouest. En plus de la musique, j'apprécie aussi beaucoup le matériel qui s'y rapporte, magnétophones, instruments, etc. Mais ces choses n'existent pas ici. Et moi, je n'aime que la pop music, et cette passion ne fait que s'accroître. J'ai aujourd'hui vingt-trois ans, et je vis en Bohême. Il y a quelque temps j'étais guitariste dans le meilleur groupe de la ville où je vis, et ce fut là mon premier gagne-pain. Mais notre répertoire comprenait une chanson contre l'occupation russe de notre pays, aussi nous a-t-il été définitivement interdit de jouer. Nous sommes de sales types ici, car nous aimons la musique occidentale, et nos geôliers n'apprécient pas cela. Nous avons joué pour la dernière fois le 8 octobre 1969. J'étais auteur et compositeur de toutes nos chansons. Maintenant, on nous a confisqué tout notre matériel. Nous l'avions acheté avec notre propre argent, ce qui n'a pas empêché que, quand notre interdiction a été prononcée, cet équipement a été gardé au poste de police puis donné à un autre groupe qui avait signé un papier approuvant la présence des soldats russes dans ce pays. Notre argent ne nous fut pas remboursé. Aujourd'hui, je suis disc-jockey, car je ne peux vivre sans pop music. C'est difficile, vu l'absence de disques occidentaux et celle de mes micros, partis avec l'autre groupe. Un de mes amis m'a donné un très mauvais micro, venu d'un vieux magnétophone. Les gens me disent d'acheter un micro neuf, mais j'ai dû payer une lourde amende (environ 3 000 F chacun, ce qui est cher pour une seule chanson ; nous étions quatre). Maintenant, je travaille dans une usine et on prélève automatiquement plus des 2/3 de mon salaire chaque mois pour payer cette amende. Je ne survise que grâce à l'argent que gagne ma femme, mais celle-ci est maintenant en congé car elle

attend un second enfant. Vous comprendrez combien je suis malheureux, à cause de cette interdiction de jouer, de mon amende et de mes problèmes financiers. De plus, l'argent tchèque ne valant rien dans votre pays, je ne peux pas en envoyer aux magasins de disques de votre pays. Alors, je vous écris pour vous demander, s'il vous plaît, de m'aider dans mes programmes. Je ne peux y arriver sans pop music. C'est le sang de ma vie. S'il vous plaît, s'il vous plaît, pouvez-vous m'envoyer au moins un LP ou un single? Nouveau ou ancien, peu importe. Et, s'il vous plaît, croyez-moi, car chaque mot de cette lettre est vrai.

N.D.L.R. Cette lettre fut envoyée aux disques Barclay. Bernard de Bosson fit aussitôt envoyer trois albums à son correspondant : les nouvelles productions de Dalida, Mireille Mathieu et Alain Barrière. Si vous trouvez que la plaisanterie est de mauvais goût, sachez tout de même que dans ces trois pochettes s'étaient glissés les trois disques de l'album « Woodstock ». Et si les autres maisons de disques françaises veulent se payer un bon geste, nous avons l'adresse à leur disposition, au journal...

**Minets**

Alors quoi, les gars, la conjoncture est en train de devenir minable, même chez nous. Qu'est-ce que c'est que ces lecteurs qui sans savoir et non peut-être sans une pointe de jalousie (bien justifiée d'ailleurs : ils n'intéressent pas les filles, c'est prouvé — sauf les cinglées) traitent ceux qu'ils appellent « minets » d'ennemis de la pop et de la révolution? Alors, allons-y gaiement — c'est pas self-portrait, plutôt bricoles (mais puisqu'on les cherche) et soyons sérieux comme Philippe dans la dernière en date (vraiment plaisante, et bien tournée, et ce nègre qu'on avait retrouvé riant aux éclats... quite à trip). Bon. Premier point, ces garçons ne travaillent souvent pas et cela étant encore le meilleur moyen de ne pas faire marcher le système voilà ce qu'on leur pardonne sans doute le moins (on sait depuis « Easy Rider » la violente réaction de rejet produite par l'injection du virus de liberté en milieu majoritaire et silencieux, d'où animosité-jalousie ci-dessus et sous-jacentes). Deuxième point, ce ne sont surtout pas des étudiants (qu'ils n'aiment pas) et, contrairement à ce que l'on croit, ils vivent avec très peu de ressources provenant de jobs à épisodes, de trafics divers ou de combines moins innocentes, parfois d'ailleurs surveillés ou fichés par la police (pas toujours). C'est un fait que les jeunes les mieux sapés (on aura compris freak, pas fric) sont habitants de grands

**OFFRE SPÉCIALE**

**18 ROCK & FOLK  
POUR LE PRIX DE 10!**

Pour 30 F. (40 F. pour l'Étranger), vous recevrez votre Rock & Folk pendant un an et six n<sup>os</sup> anciens que nous vous conseillons de choisir grâce à l'index des articles parus depuis le n° 1 publié dans le n° 36 de janvier 1970.

Remplissez ou recopiez le bon ci-dessous.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant ..... an et recevoir gratuitement pour chaque abonnement d'un an, six numéros anciens :

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Je verse la somme de : .....

aux Éditions du Kiosque, 14, r. Chaptal, Paris-9<sup>e</sup> par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.



# OFFRE EXCEPTIONNELLE

UN ALBUM 33 T. 30 CM. OFFERT POUR TOUT  
ABONNEMENT DE 2 ANS A **rock & folk**

Pour le recevoir : il vous suffit de nous envoyer complété ou recopié le bulletin figurant au bas de cette feuille, en joignant le montant de votre abonnement (France : 60 F ; autres pays : 80 FF) par chèque bancaire, chèque postal (3 volets) ou mandat-lettre libellés à l'ordre des Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris 9°.

JANIS JOPLIN (Kozmic Blues)  
FLOCK  
SANTANA  
SIMON AND GARFUNKEL (Bridge...)  
BLOOD SWEAT AND TEARS Vol 111  
LEONARD COHEN (Songs from a room)  
LED ZEPPELIN II  
CROSBY, STILLS & NASH I

CBS S 7-63546  
CBS S 7-63733  
CBS S 7-63815  
CBS S - 63699  
CBS S - 64024  
CBS S - 63587  
Atlantic 921021  
Atlantic 921022

SOFT MACHINE II  
Best of JIMI HENDRIX  
ERIC BURDON Animals (Every one of US)  
VANILLA FUDGE  
DELANEY, BONNIE & CLAPTON  
FROST  
LARRY CORYELL  
COUNTRY JOE

Atlantic 921019  
Atlantic 921020  
0920048  
Atco 5030044  
Atco 503047  
Vanguard 519023  
Vanguard 519026  
Vanguard 519024

Je désire m'abonner à ROCK & FOLK pendant 2 ans et recevoir l'un des disques suivants choisis par ordre de préférence dans la liste proposée ci-dessus. Ces disques seront expédiés en fonction du stock disponible.

(Nous vous demandons d'écrire le nom de l'artiste, ainsi que votre adresse, en majuscules d'imprimerie).

(1) ..... (2) ..... (3) .....

Nom et prénom :

Rue :

Ville :

Département :

Numéro :

Mon abonnement commence avec le N°

Je verse la somme de ..... aux EDITIONS DU KIOSQUE, 14, rue Chaptal Paris 9°, par chèque bancaire, chèque postal ou mandat-lettre (joint à ce bulletin).

ensembles, des quartiers plutôt populaires ou issus de familles modestes. A Aubervilliers ou à La Courneuve, les filles sont mille fois plus jolies que dans le XVI<sup>e</sup> et les garçons dix fois plus dans le coup. Ils ont même quelquefois un langage à eux où une fra, Louise, Gadje ou Gisquette signifient une fille ; où Gadjo = garçon ; belou = square, jeune ou vieux (d'où belou's street, etc.) ; où se piloter (pilotante, être pilot) = se saouler ; tirer le renard = vomir ; encercler une Louise = draguer une fille ; composer = danser... il existe à ce sujet et aux suivants un beau film tourné par E. Luntz avec de vrais zonards qui situe parfaitement le problème. Ça s'appelle Les Cœurs Verts. Mais qu'on les ait appelés teddy-boys, blousons noirs, provos ou demi-sels comme à Hambourg, exemple type d'une ville détruite par la guerre — entièrement reconstruite en grands ensembles, elle vit apparaître une jeunesse de son âge à l'époque des premiers groupes anglais comme les Silver Beatles, Johnny Kidd ou Marty Wilde qui trouvèrent là au Top-Ten et au Star-Club, leur première audience, recherchant d'ailleurs ouvertement un public de teddy-boys —, qu'on les ait encore appelés mods ou rockers ou comme aujourd'hui minets, ils ont toujours, toujours été issus de milieux populaires, les fans pionniers, à l'origine de chaque nouveauté vestimentaire ou du succès des clubs accueillant et lançant des vedettes (Two l's, Flamingo, Locomotive, Golf Drouot...).

Comme le premier auditoire de toute innovation musicale (début des groupes anglais, Stones, Who, Yardbirds, Cream, Psychedelic, J. Hendrix...) avant que ces innovations d'abord méprisées ou décriées ne deviennent justement à la mode, c'est-à-dire adoptées par tous, récupérées si l'on veut. La pop music, et l'importance qu'elle prend, leur doit tout, c'est-à-dire autant qu'elle leur a apporté. Il n'y a hélas que les modes qui changent et avec elles les mots et les attitudes. Il ne faut pas oublier qu'en France par exemple la rock music a trouvé ses premiers adeptes du côté de la Bastille et du square de la Trinité plutôt que dans les salons lambrissés de Passy, même s'il est aujourd'hui de bon ton d'y organiser, pour qu'Hortense-Paule y rencontre des amis-partis (pas à l'acid mais en tout bien tout honneur), des soirées où l'on invite quelques-uns de ces musiciens pop si pittoresques qui déballet sans scrupules — tu sais ce que c'est qu'un scrupule, toi? — sous les yeux, quand même un peu ébahis du père, tout un attirail de baffles, stroboscopes et amplis à faire claquer les boiseries. Ainsi en plus du confort matériel, on a le confort moral d'aider les « artistes » pour la bagatelle de deux ou trois mille

francs (à ce prix-là vous m'en mettez deux kilos et faites-moi un paquet cadeau, c'est plus présentable). Après il n'y a plus qu'à réintégrer, vite fait tapis et fauteuils (Louis XVI de préférence, c'est ce qu'il a de plus tarte) précipitamment entassés dans la pièce à côté avec les portraits des ancêtres. — Ne pas oublier non plus que cette première clientèle était formée surtout par la « jeunesse dévoyée » (les réactions de la presse au lendemain de la manifestation de la Nation disent exclusivement) plutôt que d'étudiants. Même si l'on présente aujourd'hui des thèses sur l'acid-rock, le rock restera ce qu'il a toujours été dans son esprit, une musique forte et populaire qu'aucune élite intellectuelle ne saurait accaparer. Ça c'est clair, et mort aux cons qui ricanent devant les Hog-Farmers.

Alors chers zonards croqueurs de matous, quand vous les voyez déambuler dans la rue les bras croisés, se retourner sur une vitrine ou passer leurs journées à traîner les cafés, sachez que lorsque vous découvrirez les Stooges, s'ils deviennent de nouveaux Rolling Stones, ils les auront écoutés depuis quelques mois au moins et que comme eux, comme vous peut-être, ils sont le reflet de toute une jeunesse occidentale non intégrée.

Sinon, eh bien continuez le samedi soir à taper dans vos mains sur Mungo Jerry mais gardez vos poings pour les vrais ennemis de la pop et de la Révolution.

Un « Minet » de la zone (Lecteur depuis le N° 1), Daniel Monnet.

P.S. Je reconnais que passer sa vie à contempler des pochettes de disques n'est pas le meilleur moyen de faire la Révolution et à ce propos je vous trouve J. Chabiron et la critique en général, peu enthousiastes pour le nouvel et excellent album de Zoo. « City Break-down » ainsi que « Plaistow Place » (surtout) et « I go out of my mind » sont des réussites exceptionnelles qui ne doivent rien à Chicago et encore moins à BST. Vous allez voir que ce sont les Anglais qui vont nous les découvrir (c'est déjà commencé, ils sont passés au Ronnie Scott et des contacts ont été pris avec les USA où « City » et « Plaistow » ont bénéficié d'une excellente programmation). Bon. Allez salut. Je vais faire péter la cachetante sinon y'a plus de fin. Compliments et amitiés.

## Pink sous-Beatles

J'achète votre journal depuis le n° 1, mais je ne vous avais encore jamais écrit. J'attendais sadiquement votre critique sur « Atom Heart Mother » pour le faire. Car je savais que la critique serait bonne, seulement voilà qui la ferait? Pas Chabiron, c'est pas son

## COMPLÉTEZ A BON COMPTE VOTRE COLLECTION DE ROCK & FOLK

Nous sommes heureux de vous proposer un **tarif exceptionnel** pour l'achat d'anciens numéros de Rock & Folk par année complète.

**ANNÉE 1966/1967**  
(13 n°s)

22 f 50 au lieu de 33 f 75

**ANNÉE 1968**  
(11 n°s)

20 f au lieu de 30 f 50

**ANNÉE 1969**  
(12 n°s)

25 f au lieu de 36 f

## BON DE COMMANDE

(à remplir ou à recopier)

Je désire recevoir (1) :

l'année 1966/1967 ;

l'année 1968 ;

l'année 1969.

Je verse la somme de : .....

aux Editions du Kiosque, 14, rue Chaptal, Paris-9° par chèque bancaire, virement postal (nous adresser les 3 volets) ou mandat-lettre exclusivement. Joindre le paiement à ce bulletin.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

(1) Rayez les mentions inutiles.



# Buffet Crampon

18-20 Passage du Grand Cerf, Paris 2<sup>e</sup> / Tél. : 488-88-78



G. Pétre.

rayon (sorti des Stones... je crois me souvenir qu'il avait défendu les Stones dans une lettre qu'il vous avait adressée alors qu'il résidait encore à Nantes, suite à quoi vous avez dû l'embaucher); donc pas Chabiron, peut pas être Paringaux (trop intelligent, j'y reviendrai). Alessandrini mais oui. Mais bien sûr, l'homme qui sait trouver les phrases pour expliquer l'Inexplicable. La critique de ce disque c'est Charlie Hebdo N° 2 qui la donne : superbement emmerdant, prétentieux et vide — Voilà. C'est tout. Pas la peine d'en foutre une colonne, et de s'extasier devant la pochette (le cul d'une vache n'a jamais fait penser à personne à la douceur de la campagne anglaise). « Alchimie des parfums de l'Angleterre ». Je crois que ça ressemble plutôt bien souvent à du sous-Beatles. J'espère que c'est simplement une erreur, en tout cas un disque qui se vendra très bien chez les minets. C'est tout ce que j'avais de mal à vous dire, à part ça j'apprécie beaucoup tout ce que Paringaux écrit.  
René Coquelet,  
18, rue de Villers,  
59 - Hastres.

#### Romantisme cosmique

Je vous écris au sujet de la critique du dernier LP du Pink Floyd, critique assurée par Paul Alessandrini. Ce cher comique du journalisme pop assure d'un ton très sérieux que Syd Barrett apportait une folie que l'on ne trouve plus chez le Pink Floyd. Cela fait la seconde fois que je lis cette énormité dans votre canard, le mot énormité n'est pas assez fort, mais je suis bien élevé et poli. Ne pensez-vous pas M. Alessandrini que la seule folie pour le Pink Floyd est d'avoir gardé si longtemps un si piètre soliste qui devait être un grand admirateur des Beatles et des Kinks. N'en prenez pour exemple que le 1<sup>er</sup> LP du Floyd où sur 45 mn existent à tout casser 6 mn de folie et de démente (avec Astronomy Domine), tout le reste n'est qu'un mélange bâtard de sucrerie et de tendresse pour gamines de 14 ans. Par contre, depuis l'arrivée de David Gilmour, il existe chez le Floyd toute une beauté et une folie qui s'expriment dans chacun de leurs morceaux. Cette beauté en question, on la doit à David Gilmour, le poète de la wah-wah, et cette folie on la doit à la maturité musicale des trois autres Floyd, harmonistes incomparables. Oui Monsieur, Syd Barrett n'était qu'un fondeur de chansonnettes au même titre que McCartney, alors que Gilmour est l'alchimiste fou des sonorités futuristes, ce que l'on peut appeler le romantisme cosmique. Astronomiquement vôtre.  
Didier Steing,  
94 - Créteil.



GRATUITEMENT  
un super 33 T. "POP"

## méthode audio visuelle SOLFÈGE ET GUITARE

accompagnement, solo

La seule en France fondée entièrement sur  
l'actualité, chansons et musique moderne

étude des répertoires : Les noms les plus prestigieux de la  
chanson et des rythmes modernes

toute la technique de la guitare et de la théorie musicale

SOLFÈGE, lecture - harmonie

Technique musicale : improvisations

transpositions : **EFFETS SPÉCIAUX**

*Chansons*

**FOLK SONG . BEUES . RYTHM'BEUES . JAZZ  
DANSES MODERNES . POP MUSIC . Flamenco**

**RECEVEZ**

sans engagements, notre documentation complète et le  
**DISQUE ESSAI GRATUIT**

**DESTINAIRE**

**LABAT EDITIONS NOUVELLES**

7, rue Labat - 75-PARIS 18<sup>e</sup> (Service R.E.F.)

Je possède ou ne possède pas de guitare

VEUILLEZ M'ADRESSER GRATUITEMENT, la documentation et le disque  
ESSAI GRATUIT

Nom .....  
Prénom ..... Age .....  
Profession .....  
N° ..... Rue .....  
Ville ..... N° du Dépt. ....





SAGAL - PUBLICITÉ - 223 - PARIS Photo FERRIN A.P.P. Photo ANDERSON-VIOLETT

classique - moderne



HENRI  
SELMER  
PARIS

MANUFACTURE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE  
Documentation sur demande:  
HENRI SELMER - 18 rue de la Fontaine-au-Roi - 75-PARIS XI\* - Tél. : 023-09-74

## neil young dans le miroir



Le samedi, à l'île de Wight, on ne parlait que de cela : Neil Young était là, il allait peut-être chanter. Il était venu sans être prévu au programme. Invité à chanter, il passa la journée entière à décider qu'il ne le ferait pas et reprit l'avion pour les USA. Doute de soi-même — c'est-à-dire doute de ce qu'est exactement « soi-même » —, voilà ce qui caractérise Neil Young. « Il est un parfait étranger, comme un croisement entre lui-même et un renard. Il ne cesse d'arranger ses sentiments et de changer sa façon de parler... Si vous le rencontrez dans le métro, il sera toujours tout au fond du wagon. Il est le Solitaire ». Ces mots sont extraits de l'une de ses chansons (de l'album « Neil Young », Warner/Reprise RS 6.317 - ref. américaine), et la chanson s'intitule « The Loner ». Les mots de cette chanson, sa musique et la voix qui les chante reflètent très bien l'impression que Neil Young donne de lui-même. La voix est quelque peu irrégulière, parfois elle vacille comme si Young voulait jeter un doute sur la réalité de ce qu'il est en train de chanter, comme s'il en était incertain. Et comment être certain de quoi que ce soit?

Les Buffalo Springfield se séparèrent avant même qu'ils fussent connus en Angleterre. Et j'ai passé une bonne partie de l'année 1968 à écouter « On the way home », chanson de leur album « Last time around » (Atco 228.024 - ref. américaine ; un « Best of Buffalo Springfield » vient de sortir en France - Atco 503.051, dist. Barclay). Buffalo Springfield a disparu parce que les talents musicaux de Steve Stills et de Neil Young, ses deux leaders, allaient dans des directions différentes. Par une ironie du sort, ils sont de nouveau ensemble aujourd'hui, en tant que membres de Crosby, Stills, Nash & Young. Ironie parce que le Buffalo Springfield était un meilleur groupe que celui-là. Et Neil Young chante aussi avec son propre orchestre. « On the way home » est une chanson représentative de Neil Young, et si l'on

sépare toutes ses compositions du reste de l'œuvre de Buffalo Springfield, on ne peut manquer de remarquer combien est singulier son talent. Dans ses chansons, Neil Young donne toujours l'impression de planer, de s'approcher ou de s'éloigner d'une notion sans cesse changeante de son moi profond. « On the way home » est d'une délicatesse méticuleuse, car les préoccupations de Neil Young sont purement métaphysiques. Il ne peut chanter un endroit ou un événement sans en faire automatiquement un symbole. Mais l'idée même de ce que représente ce symbole semble déraiper et changer constamment.

Voici comment commence « On the way home » : harmonie des voix et des guitares, puis « Et le rêve vint, et je retins mon souffle, les yeux clos / Et je devins un peu fou, comme un jour de fumée quand souffle le vent / Et je ne reviendrai pas avant longtemps, si je reviens un jour. » Et Neil Young dit : « On n'est que ce que l'on ressent », et il demande : « Pouvez-vous me voir, maintenant? » L'équilibre de la conviction et de l'intuition est aussi fragile que la fumée d'une cigarette. Ce n'est que quand Neil Young est vu par quelqu'un d'autre — c'est-à-dire la personne qui l'aime — qu'il peut se voir lui-même. Il a besoin d'amour pour s'identifier. C'est là un concept extraordinairement compliqué et dont il lui est difficile de s'échapper. C'est sa musique qui permet à Neil Young d'y parvenir, de surmonter cette difficulté à se connaître lui-même qui est commune à tant de gens, aujourd'hui.

Quelques-unes des meilleures chansons du Buffalo Springfield furent réunies sur un album intitulé « Retrospective » (Atco 228.012, ref. américaine - album différent du « Best of B. S. » paru en France). La version de « On the way home » qui y figure est inférieure à l'original, mais cinq titres de Neil Young figurent sur la face B. Et l'on s'aperçoit, en les écoutant, que lorsque ses idées le hantent — plutôt qu'elles ne l'habitent —, il peut devenir n'importe qui, de temps en temps. « Je suis un enfant, je ne dure qu'un moment / Vous ne pouvez avoir aucune idée du plaisir dans mon sourire », chante-t-il dans « I'm a child ». L'impression dominante est celle d'une histoire d'amour au cours de laquelle aucun geste n'aurait été fait, aucun mot prononcé, mais où beaucoup aurait été observé et ressenti (un autre vers de « The Loner » dit : « Le jour où elle est partie il est mort, mais cela ne s'est pas vu »).

« Broken Arrow » est l'une des plus belles chansons de Neil Young. Son thème est le même que celui de « For free » de Joni Mitchell : que vous arrive-t-il quand les gosses disent de vous que vous êtes une rock and roll star? Il y a aussi d'autres thèmes imbriqués, difficiles à mettre sur papier. Il y a des références aux Indiens américains,

à la difficulté d'être américain, à un mariage.

On y entend les cris d'une foule très jeune et des battements de cœur. Une rivière est mentionnée, et un orgue de foire joue. Cette chanson est comme un journal intime, décousue. L'équivalent de « Cypress Avenue » ou de « T. B. Sheets » de Van Morrison, pleines elles aussi de souvenirs mélangés.

Le second album solo de Neil Young, « Everybody knows this is nowhere » (Warner/Reprise 6.349 - dist. Vogue), fut enregistré quelques jours seulement après la formation du groupe Crazy Horse. Young, qui a aujourd'hui vingt quatre ans, joue de la guitare depuis neuf ans. Il est impossible de donner brièvement une idée de la qualité d'un disque comme « Everybody knows this is nowhere ». Le morceau le plus impressionnant y est « Down by the river », chanson protégée. Il y a mille manières de la chanter. Sur scène, avec Crosby, Stills & Nash, c'est un ouragan, et ses images ressortent de façon brutale, choquante : « Au bord de la rivière, j'ai descendu ma petite amie ». Mais sur le disque, cette image n'apparaît que comme un vague souvenir qui revient en mémoire : la musique coule plus qu'elle ne pousse. « Tu prends ma main, je prendrai ta main / Peut-être que nous partirons ensemble / Cette folie autour, c'est trop de chagrin. » L'échelle du temps et celle des pensées glissent lentement l'une contre l'autre, comme un paysage vu à travers la fenêtre d'un train en marche.

Le troisième album de Neil Young, « After the Gold Rush » (Warner/Reprise RS 6.383, dist. Vogue), vient de sortir. Il est évidemment l'illustration musicale du film du même nom qui a inspiré Neil Young. Pour moi, c'est plus un deuxième album et demi que vraiment un troisième. Le disque est assourdi ; peut-être un pas de côté. Mais il y a de bonnes choses, bien sûr. Et Neil Young ne peut s'empêcher de chanter quelques vers magnifiques : « Je pensais à ce qu'un ami avait dit / Et j'espérais que c'était un mensonge ». Suit — cela est extrait de la chanson « After the Gold Rush » — une phrase de cor mélancolique. Pourtant, et bien que la musique en soit magnifique, la colère de Neil Young dans « Southern Man » ne se communique qu'au second degré : des couplets politiques écrits par un homme concerné mais vivant dans les collines d'Hollywood. Ceci est peut-être injuste, mais, tout comme Joni Mitchell, Neil Young n'est jamais meilleur que quand il parle de lui-même.

« Je suis un idiot de rester chez moi », chante-t-il sur « Oh lonesome me ». Non, il n'est pas un idiot. Les images qui sont dans sa tête devraient faire durer Neil Young pour toujours. — GEOFFREY CANNON.



Les aventures de Captain Beefheart, petit précis à l'usage des conformistes pop musiciens pour les amener à repenser leur goût du joli, à comprendre ce qu'est une véritable subversion au niveau des mots, des sons : que la destruction prépare déjà la construction de nouvelles structures mentales, une nouvelle poétique du son pop. Une succession de formes sonores craquelées que couvre une voix qui éventre la nuit, comme par surprise, lourde et grasse, marquée d'un rire sarcastique, celui de l'ivresse assouvie. Une cohorte de mots qui s'articulent en gémissant, rencontres inattendues de sonorités, de jeux de mots qui cisailent l'harmonie et détruisent la dramatisation forcée de la voix. Du rire à la volupté, de la magie au blues rocaillieux, du chapeau haut de forme aux souliers vernis, on prend conscience du personnage de Don Van Vliet, alias Captain Beefheart. Logique nouvelle. « Je ne prends pas beaucoup de temps pour penser, dit-il. Cela me traverse, tout simplement. Je ne sais pas comment mieux le faire comprendre autrement. » S'il faut tenter d'analyser les phantasmes de Don Van Vliet, et leur illustration musicale, pénétrer plus avant cette formulation crierde, fracassée et stridente, il faut remonter loin dans le cours trouble de l'enfance, cet état

privilegié d'innocence jamais oublié. « Je pense que chacun est parfait lorsqu'il n'est qu'un bébé... et je n'ai jamais grandi. » Il faut peut-être retrouver la genèse, remonter le cours de l'histoire d'une œuvre, d'une prise de position musicale intransigente, et qui ne souffre aucune ambiguïté, donner des éléments biographiques. Il est né à Glendale, Californie, en 1941. Dès sa plus tendre enfance, il avait conçu le projet de sculpter « tous les oiseaux du ciel, tous les poissons de la mer, tous les animaux de la terre ». Il y passe des journées entières, pendant lesquelles ses parents doivent passer ses repas sous la porte de sa chambre (sic). A l'âge de treize ans, il obtient une bourse scolaire pour aller étudier la sculpture en Europe, mais ses parents refusent de le laisser partir : « Mes parents me disent que tous les artistes étaient des homosexuels. Ils m'emmènent au cœur du désert, d'abord à Mojave, puis à Lancaster. » A Lancaster, il rencontre Zappa. Leur histoire ne va plus cesser de se confondre. Ils entretiendront des rapports d'amour et de haine. Beefheart s'essaie alors, au lycée, à jouer du saxophone alto avec un orchestre noir de rhythm and blues, les Omens. Pendant ses études supérieures à Antelope Valley College, il s'initie au jazz « progressive » (Ornette

Coleman, Cecil Taylor) tout en restant fidèle au véritable blues, celui du delta du Mississippi. « J'ai toujours aimé, dit-il, les sons humains, comme les cris des animaux, tout ce qui est naturel. Et j'ai une plus grande impression de naturel quand j'écoute par exemple du Country Blues et de la musique progressive. » Déjà, il ressent ce besoin, la fascination du cri humain, cette recherche de la sensation première, immédiate, charnelle. Au début des années 60, il rejoint Zappa à Cucamonga, avec le désir de former un groupe, les Soots, et de tourner un film : « Captain Beefheart meets the Grunt People », qui est toujours en projet. Après avoir cessé de s'intéresser à « l'art à travers les cours des Universités », il devient directeur d'une chaîne de magasins de chaussures, qu'il abandonne brusquement au moment du rush de Noël, déclenchant une indescriptible pagaille. C'est en 1964 que le Magic Band apparaît pour la première fois sur scène. Tous les membres du groupe sont vêtus de pantalons et de manteaux de cuir noir, arborent de longs cheveux bouclés jusqu'à la taille, alors que l'on en était au règne des cheveux courts ; le lead guitar porte un bandeau sur l'œil. C'est une sensation à Lancaster ; le groupe commence à éveiller l'intérêt des maisons de disques. Le premier Magic

Band est enraciné dans le style delta blues, en opposition avec le style de Chicago. C'est ce groupe qui enregistre en 1964, pour la Compagnie A & M, son premier 45 tours : « Diddy Wah Diddy », un vieux thème de Bo Diddley ; s'il rencontre un certain succès à Los Angeles, c'est un échec partout ailleurs. Après un second 45 tours, sa musique est jugée incommercialisable. « Je comprends que quelqu'un qui joue de la musique free n'est pas aussi commercial qu'un stand de vente de hamburgers. Mais est-ce parce qu'on peut manger un hamburger et le tenir à la main et que l'on ne peut en faire autant avec de la musique ? » Cette oppression de la censure par le fric, Beefheart va continuer à la connaître au cours de sa déjà longue carrière. Chacun de ceux qui superviseront son travail croiront pouvoir intervenir dans son œuvre, essaieront de le pousser à n'être qu'un chanteur de blues et non plus le leader du Magic Band, l'initiateur-compositeur de ce groupe. C'est Bob Krasnow de Buddah Records qui promet de graver les bandes refusées par A & M. Ce sera le premier album : « Safe as milk ». Les titres : « Electricity », « Frying pan », etc. Le groupe se compose alors de Don Van Vliet (vocals et hca), Ryland Cooder, un des maîtres de la bottleneck guitar, Alex Snoufer,

guitariste rock, Jerry Handley (basse) et John French (drums). En 1965, il fait une tournée en Angleterre et en Europe. Il joue aussi au Whisky-a-Go-Go de Los Angeles et au Family Dog de San Francisco. Il devait aussi se produire au Fillmore et au festival de Monterey, mais le lead guitar les quitte soudain inopinément. Après une interruption, il forme le second Magic Band, avec lequel il enregistre « Strictly Personal », sous la marque « Blue Thumb » de Bob Krasnow. Si Jerry Handley et John French sont toujours là, les nouveaux guitaristes sont Alex Saint-Claire et Jeff Cotton. Mais il s'agit d'un album que Don va renier, puisque Krasnow, lors du mixage, y ajoutera quelques éléments de son invention sans le consulter, transformant et altérant de nombreux passages par des moyens électroniques. Beefheart, abandonné de son groupe au cours d'une tournée européenne, rejoint Lancaster où il rencontre de nouveau Zappa, à la Chicken Shop du Colonel Saunders. Frank Zappa lui promet totale liberté de création sous son label Straight : ainsi sera conçu le double album « Trout Mask Replica ». Mais une querelle oppose aussitôt Beefheart à Zappa, auquel il reproche d'avoir mêlé la promotion de son disque à celle des autres, GTO'S, Wild Man

Fisher, Alice Cooper, alors qu'il lui avait promis de le traiter comme un objet à part. Un des employés de la promotion de Straight Records dira : « Que pouvons-nous faire ? Beefheart est un génie, mais un homme avec lequel il est très difficile de travailler. Tout ce que nous pouvons faire est d'essayer d'être aussi raisonnables que possible. » Pour Straight, il enregistre tout de même un dernier album : « Lick my decals off, baby ». Doit-on ajouter qu'en six ans de carrière, il ne s'est produit sur scène que vingt-cinq fois ? Ici s'arrête le cheminement d'un inventeur à travers le show business. Malgré les soubresauts, les points noirs, les ruptures et les heurts soudains que connut son œuvre, on suit à travers ces quatre albums un cheminement d'une logique imperturbable qui tend vers une libération harmonique progressive et qui par là même édifie de nouveaux schémas. Suivant ces notions d'équivalences qui peuvent mettre en lumière ses propositions esthétiques, on pourra affirmer que le travail sur les mots, les structures sonores qui les soutiennent, trouvent une voie parallèle à la destruction qu'ont exercée sur le jazz les musiciens de la New Thing. Déjà, dans « Safe as Milk », Don utilisait les ressources infinies de sa voix. On raconte que « pour une des chansons sa

**CAPITAINE  
COEUR DE  
BOEUF**





seule voix a détruit un micro Telefunken de 1 200 dollars. » Hank Cicalo, l'ingénieur du son, rapporte que sa voix n'a pu être enregistrée à certains endroits. Mais il ne s'agit pas encore de la destruction totale du langage et de ses supports harmoniques. C'est plutôt avec « Strictly Personal » que Beefheart affirme sa prétention de remodeler la syntaxe, de produire entre les mots des rencontres explosives, de les plier à une logique autre, celle de la destruction à laquelle concourent les parties orchestrales libérées qui doivent elles aussi retrouver une nouvelle ascension, de nouvelles déchirures. Le disque est déjà bien plus libre, mais Don Van Vliet a des difficultés à faire travailler des musiciens professionnels qui sont déjà trop profondément marqués par les notions de fini, ou de logique, d'harmonie. Pour les pousser à cette destruction, à se défaire des habitudes acquises par l'oreille, il est obligé de leur apprendre « leur rôle » note par note. Ainsi en est-il pour les guitaristes qui doivent rompre avec une certaine tradition du rythme bluesy et explorer les possibilités des rapports de notes disjointes, des dissonances. Pour la batterie, Beefheart met sur pied une série de breaks inhabituels, qui doivent casser le rythme traditionnel pour déboucher parfois sur une polyrythmie. Pour sa part, il joue du saxophone auquel il arrache un son fragmenté, broyé, en continu déséquilibre harmonique, pour l'amener à une plus grande pureté, une plus grande vérité. Il faut qu'il retrouve le naturel de la voix, ses inflexions, qu'il se fasse cri. Mais il y a, parallèlement, une mise en question du langage et de sa logique. Là aussi, il s'agit de briser le carcan de la syntaxe pour créer des associations nouvelles, les livrer au hasard, à l'illogique créateur. Un goût de l'absurde provocateur le pousse à jouer avec les mots et les idées, avec leur valeur phonétique et leur sens, à la manière de Groucho Marx : succession de jeux de mots, de calembours qui laissent perplexes et rendent fous ses interlocuteurs ordinaires. Un besoin s'affirme d'échapper au rationnel pour atteindre une poésie de l'aléatoire. Détourner, en matière de vocabulaire, l'impérialisme d'une société qui l'effraie et tous ses pièges ; construire ainsi un monde de l'imaginaire. Ce travail sur les mots qui est sensible dans la conversation courante de Beefheart se prolonge dans « Trout Mask Replica ». Alors, son nouveau Magic Band est formé d'amis, dont aucun n'était musicien... Si Beefheart doit tout leur apprendre, il apprécie cette pureté, cette « virginité » de l'instrument et du son. « Le fait est, dit-il, que j'ai découvert que je ne puis utiliser personne qui soit musicien. » En huit heures (toute une nuit), le matériel du double album a été enre-

gistré. On note encore une progression dans cette destruction de l'harmonie, dans le travail de cette instrumentation où la batterie, la guitare, ne sont pas réduites au pur rôle de soutien rythmique, mais peuvent apporter une contribution originale à l'ensemble. Il chante avec vingt voix différentes, faisant alterner les rires sarcastiques, la voix d'ombre et les accents plus bluesy. Il joue aussi du saxophone, avec un son violent, torturé. « Wild Life », « My human get me blues », ou « Ant man bee », trois des compositions de « Trout Mask Replica » sont consacrées à la sauvegarde de la nature. Comment s'expliquer autrement cet amour du monde naturel que dans ce besoin constant de retrouver l'univers magique et préservé de l'enfance, son émerveillement ? Lors des enregistrements chez lui, il demanda la présence d'un chirurgien pour les arbres qui « auraient pu souffrir du bruit et s'écrouler ». Grand étonnement des bureaucrates de Straight Records, auxquels le



chirurgien fit parvenir sa note. Toute l'œuvre de Beefheart est parcourue de cette nostalgie de pureté et d'harmonie ; ainsi, la tristesse qu'il éprouve à la pensée de la disparition des cerfs-volants. Mais il ne s'agit pas pour lui de repli, de prostration ; sa musique au contraire est déjà une forme d'action, un désir de transgresser certaines règles officielles du langage ou de l'harmonie, de lutter contre un conformisme pop, de créer en opposition, et non pas selon des voies qui se voudraient parallèles, contre, par exemple, une certaine musique hippisante. « Trout Mask Replica » marque une étape vers cette beauté dans la destruction. S'affirment les harmonies éclatées, les cassures soudaines, celles d'un monde magique et trouble, qui usent les nerfs, provoquent des sensations violentes. Mais si l'on a voulu faire de sa musique un produit type de la drug culture, il s'en défend, disant : « je pense que l'on peut y arriver sans cela ». Toutefois, dans ce disque, les

instruments restent trop en retrait par rapport à la voix ; ce décalage, cet état second de la musique, nuit à la dimension totale de la composition, à ce rapport constant de la voix et des sons. Mais la dérision est présente, force démoniaque, agissante, grinçante et profanatrice, dans « Dachau Blues » ou « Cadaver Pachuco ». C'est pourtant le dernier album, « Lick my decal off baby », suivant cette progression constante, qui semble apporter cet équilibre idéal entre les sons et la voix. Voix plus âpre, plus souterraine encore, qui fait rouler les mots, les étire, les fléchit, les fait retomber lourdement, les agite comme des grelots sonores :

...« n' the night is full of rhinestones, pinecones, telephones  
'n the sky is full of rhinestones, pinecones, telephones  
Wolfhowls, milkcows... »  
ou même : « Woe-is-a-me-bop  
Om-drop-a-re-bop-om ».

Intraduisibles associations de mots, comptines ou limericks où le langage assume totalement sa valeur phonétique, entraînant, au niveau du sens, la création d'enchaînements absurdes. La construction des associations de mots, musicalement, crée déjà le rythme. Mais les parties instrumentales sont soigneusement définies, le dialogue constant entre la guitare et la clarinette basse, où le soprano qu'utilise Beefheart construit de façon plus essentielle que dans les précédents albums. Celui-ci est plus musical, dans la mesure où les accords de la guitare, les gémissements du saxophone ou de la clarinette, et la présence obsédante des percussions font partie intégrante de la masse sonore où la voix n'est qu'instrument. Toutefois, avec « Japan in a dishpan », on prend conscience de toute une esthétique free.

Le génial Capitaine Cœur-de-Bœuf vit en reclus, presque pauvrement, dans sa maison de San Fernando Valley, peignant, sculptant. Il a écrit aussi cinq romans jamais publiés, parmi lesquels « Old Fart at Olay », dont est tiré l'un des morceaux de « Trout Mask Replica », du même nom.

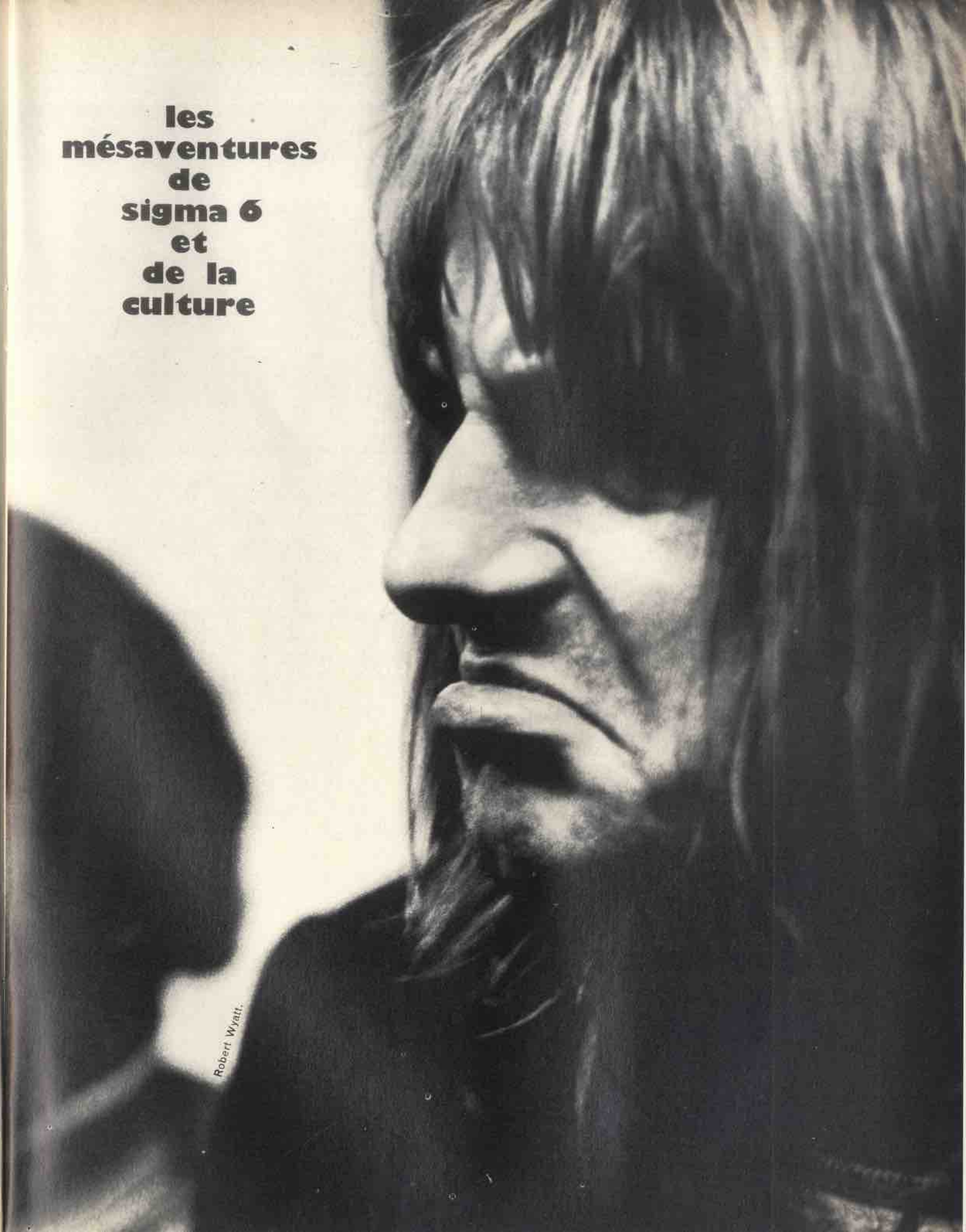
L'orchestre qui participe au dernier enregistrement est celui avec lequel Beefheart vient juste de reprendre les tournées : Zoot Rollo Horn (guitare), Rockette Morton, Drumbo, et Art Tripp, l'un des anciens batteurs de Zappa. Ses aphorismes favoris, ceux qu'il aime à répéter :

« Il n'y a au monde que quarante personnes, dont cinq sont des hamburgers ».

ou :

« Je ne veux pas vendre ma musique. Je voudrais la donner, car, à l'endroit où je la prends, il n'y a pas à la payer ». — PAUL ALESSANDRINI.

## les mésaventures de sigma 6 et de la culture



Robert Wyatt.



Cela va faire bientôt trois ans que je traîne mes bottes dans les assemblées plus ou moins culturelles, festivals, semaines de recherches, congrès internationaux, où musique, cinéma, arts plastiques, théâtre, expériences diverses, ludiques ou événementielles, art total, anti-art, contre-culture, mauvaise conscience et bonne compagnie (ou l'inverse, au choix) sont produits devant, avec ou malgré un public.

Résultat : je sens l'urgence des bilans. Sigma 6 servira de prétexte. Toutes les aigreurs ou désillusions distillées ultérieurement ne sont pas dirigées directement contre Sigma. Mais la coupe est pleine ; et Sigma est arrivé, le dernier truc de l'année, dans Bordeaux pluvieux, après une bonne dose de répression quotidienne vécue quotidiennement, après beaucoup de pollution mentale et l'autre dont on parle tant, après les procès, les mesures expéditives, les saccages, les interdictions, les censures en tout genre.

Il reste l'autocensure, zéro, l'autosatisfaction, double zéro, l'autocritique, ce n'est qu'un début. Le piège est si près de la cervelle, de la gorge, des mots. « La révolution est une transfusion sanguine ».

C'est une phrase piquée à Sigma, belle comme un graffiti, piquée au « Chêne Noir » d'Avignon ; une phrase reprise par François Tusques pour son premier disque — label de qualité. Petite anecdote.

La grande histoire, la voici : Le budget des affaires culturelles vient d'être voté ; il représente 0,40 % du budget national.

Sigma 6. Semaine de recherche et d'action culturelle, vécue dans la contradiction majeure d'être cautionnée et financée par Chaban-Delmas. C'est être dans le système plutôt deux fois qu'une. Tout le monde, et le réalisateur de Sigma Roger Lafosse le premier, en est conscient. En dépit de cette évidence et de la critique facile qui s'y rattache, le dilemme est le suivant : entre le désert culturel et Sigma, il vaut encore mieux Sigma.

Sigma, pour demeurer la « gifle » culturelle initiale, devait pratiquer la gifle envers lui-même.

Or, depuis 1967, l'année forte, Sigma s'enlise ; l'attitude du public bordelais à son égard est symptomatique ; encore l'an dernier, Sigma recevait les notables amusés et les contestataires tapageurs ; cette année bourgeois et gauchistes ont également boudé. Sigma devient la bonne conscience du pouvoir vis-à-vis d'une minorité d'intellectuels et d'étudiants d'ailleurs préparés à lire, à écouter, à voir, à digérer et à vomir sans grande passion. Il ne s'agit donc ni de journées ouvertes à tous (à part les pompiers « protecteurs », peu d'éléments de la classe laborieuse présents),

ni d'avant-garde proprement dite, mais d'un climat de soupape culturelle savamment et habilement dosée, dont la formule s'avère quand même périlleuse : des risques, il en a été pris : et c'est là ce qui justifie ce genre d'entreprise ; cercle vicieux de la bonne et mauvaise conscience, cercle vicieux de la culture, cercle vicieux, un peu plus excentré et englobant les autres de la politique culturelle, cercle magique de la politique.

Entre le désert et l'oasis truquée, qu'est-ce que vous préférez ?

Il est facile de gueuler avec des généralités, même lorsqu'elles sont la résul-



René Zosso « A force de vieillir ».

tante d'extractions mentales et physiques vivement ressenties. Passons aux faits ; car je ne suis pas pessimiste sur ce qui se fabrique, mais sur la façon pernicieuse dont la fabrication est distillée et du même coup aseptisée, on dit aussi récupérée mais ça commence à faire académique et plus du tout explosif de dire ça, comme ça ; c'est entré dans les mœurs. T'as bien récupéré ? T'es bien récupéré ? T'as détourné le piège, oui, c'est eux qui sont en prison pas toi, ça dépend du côté où l'on se place, la liberté c'est dans la tête ? et pratique avec ça, une liberté portable, pas encombrante pour deux sous, là-haut, dans les sphères et le délire d'interprétation, légère, légère ; l'autogestion à la portée de sa petite usine intérieure, voilà l'avenir... T'es en grève avec toi-même ? ça ronronne faux.

Au fait, au fait. Les risques courus par Sigma : ils concernent notamment la projection de films politiques et d'autres sans visa de censure, ou « n'ayant pas encore été soumis à la commission de contrôle des films » ; ils devaient être en principe soumis à l'approbation préalable du préfet de la Gironde, ce qui



Alain Savouret (concert G.R.M.).

souligne de façon tragi-comique les contradictions du pouvoir, et les luttes internes pouvant se produire aux niveaux municipal, préfectoral et national, de par la triple fonction de Chaban-Delmas, président d'honneur de Sigma, maire de Bordeaux, et premier ministre du gouvernement.

Philippe Bordier, cinéaste et responsable du programme cinéma politique, collectif et jeune cinéma européen, a pu réunir une quarantaine de films, la plupart inédits ou maudits de jeunes auteurs refusant le système de production ou de distribution en place, illustrant ainsi que Sigma pouvait être un tremplin d'expériences inédites, voire « underground », et que le cinéma est « peut-être le seul parmi les moyens d'expression à échapper à la répression du langage bourgeois ».

C'est flagrant dans le cas des quatre courts métrages politiques présentés (La Gauche Prolétarienne, Flins, Wonder, le Droit à la Parole), de l'admirable leçon de chose politique qu'est « Le Peuple et ses fusils ». C'est moins évident pour les lavages de cerveaux en images, psychodrames imaginaires où les fantasmes blasphématoires eux-mêmes sont inscrits dans un système de références littéraires, mythologiques, freudiennes qui appartiennent en propre à l'univers de la culture bourgeoise (« Nécropolis » grandiose dans le genre (Franco Brocani. Italie). Une certaine provocation à l'impact divers : les très courts métrages de Christian Boltanski (24 secondes à 3 minutes) ont le pouvoir de fixer dans l'horreur ou l'énigme un instant coupé dans une durée que l'on imagine sans début ni fin, « L'Homme qui lèche », « L'homme qui tousse », « Comment pouvons-nous le supporter », « Tout ce dont je me souviens ». Mémoire antérieure. « Memento » de Ph. Bordier : le rêveur qui éveille d'étranges

rituels au bord de l'océan devient l'éveilleur d'imagerie quotidienne puisée dans l'aliénante réalité des magazines, publicité, villes, médias. Le désarroi, « Malemort » d'Alain Joguet, « Ténèbres » de Claude Loubarie.

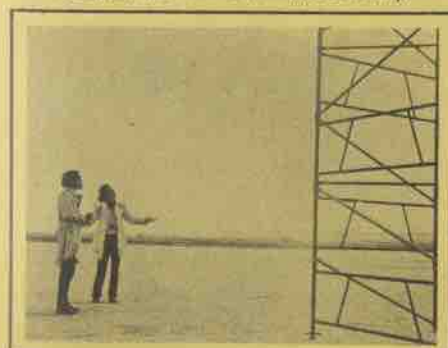
Côté verve subversive par le simple détournement d'un document militaire, c'est « Sortez vos culs de ma commode » volé tel quel par J.-P. Bouyxou et redonné tel quel comme « la plus efficace façon de démontrer la stupidité de la propagande militaire ».

Roland Lethem, avec l'ambiguïté sadique de son sourire, nous sert un « Bande de cons » de 82 minutes, monument de provocation exaspérante, où l'injure assénée en pleine gueule à intervalles réguliers a le terrible pouvoir de dégel souhaité par l'auteur, allées et venues, astuces diverses du public ; l'écran est ce miroir sans tain où auteur et public restent pieds et mains liés au piège dénoncé, compromis dans les mêmes salles obscures.

Qu'est-ce qu'un cinéaste ? Après tout c'est un contremaître qui travaille pour un patron (le producteur) et dirige des ouvriers (comédiens). Pour échapper à la condition de cinéaste, tous à vos caméras, à vos magnétoscopes ; filez votre petite amie, poursuivez un gag visuel. On a tous envie de faire du cinéma. De la même façon qu'on a envie de faire joujou avec tous les gadgets électro-acoustiques du Groupe de Recherches Musicales de l'ORTF. On est tous des juifs allemands, des pianos à queue, des funambules de la pop ; on vit tous dans des ghettos ; on en a tous ralbol et on est tous des casseurs ; alors pourquoi continuer à venir se faire traiter de cons dans les assemblées appropriées ; ça y est j'enrage, Roland Lethem a gagné un porte-clé. Nous sommes tous des animaux domestiques, des animaux malades de la peste. Qui est le cobaye de qui ?

A propos, la seule expérience d'ordre plastique à Sigma 6 était un film basque entièrement réalisé sur pellicule, à la main, par le peintre J.-A. Sistiaga. 75 minutes de pulsions plasmatiques, de rejets, d'attirances ; c'est peut-être ça la dialectique des couleurs.

« Le pain quotidien » (Philippe Bordier).



Mortelle fascination.

Nécropolis. Enterrement 1<sup>re</sup> classe.

« La Question ordinaire » de Claude Miller qui représentait la France au Festival d'Oberhausen cette année, n'a pu être présenté « puisqu'il a fait l'objet d'une mesure d'interdiction totale d'exploitation ».

Grandeur et misère des affaires culturelles.

Au théâtre, pas de révélation ni raz-de-marée.

Un peu à part se situe le travail de J.-M. Serreau, pionnier vétéran, créant « La mort de Bessie Smith » d'E. Albee. Travail propre, honnête. C'est bien fait, monté cinématographiquement par plans serrés : la névrose blanche, la froideur de l'hôpital pour blancs, la chaleur de la voix noire, la fulgurance rouge de l'accident de Bessie Smith, authentique, morte pour n'avoir pas été secourue à temps. C'est noir blanc rouge ; c'est torturant par l'allusion. Cela s'inscrit dans le registre des pièces à texte et la tradition ; c'est admirablement interprété. A l'autre extrême, ce que je considère comme la seule expérience vraiment neuve et casse-gueule : la Pièce de Gatti « Pourquoi des animaux domestiques ou la journée d'une infirmière », collant à la réalité, plate et terrible comme la vie quotidienne d'une femme de condition modeste en 1970, lever 5 h 15 - toilette - métro - hôpital - métro - maison - enfants - ménage - courses - repas - vaisselle - coucher 21 h. Toute l'action théâtrale repose sur les épaules d'une seule comédienne, Viviane Théophilides (Théâtre Populaire des Pyrénées) ; elle est là, parmi nous, elle circule, elle parle de trucs qui poissent avec vivacité et pudeur si bien qu'on est là avec elle, et ce n'est pas ennuyeux ; on ne sait plus si on est au théâtre, dans la rue ; on est dans la vie, en direct. Les autres tentatives théâtrales sont soit issues de la technique communautaire — un seul corps une seule voix — autour de la concentration, du yoga, de l'improvisation (Atelier Pierre et Sandée Chabert montant le « Serpent » de J.-C. Van Itallie déjà joué par l'Open Theater à Sigma 5), soit animées de vibrations contestataires plus ou moins efficaces. C'est le cas du « Chêne Noir » qui monte « Opération », parabole gestuelle sur une idée maitresse : le fils du peuple assassiné par le régime — monstre à cape rouge —, et qui renaît sans cesse ; rituel audio-visuel, avec toutes les ressources des ombres portées, des musiques improvisées et des voix concentrées sur une sorte de radeau incliné à un mètre cinquante du sol. Beaucoup de machinerie déployée pour un seul moment vraiment fort autour de la phrase clef « La révolution est une transfusion sanguine », perdu dans une pantomime monocorde de funérailles et de résurrections. Pour être allé au festival



Paul Minns, hautbois (Third Ear Band).

de Biot, le Théâtre d'Essai d'Aix-en-Provence nous convie à « Trapadellia ou l'Eden », parodie-bouffe d'un festival pop sertie de réminiscences de théâtre et culture classiques également égratignés au passage ; ce qui a pour effet de nous faire subir, au second degré, mais c'est tellement ça qu'on s'y croirait, les affres d'une assemblée pop parquée dans les barbelés et dans ses vieux réflexes. C'est long, malgré les gags et la spontanéité de l'entreprise ; l'idée d'une auto-critique de la vie quotidienne, le théâtre-bande dessinée de la réalité est en germe ; pour que ce genre d'action, encore une fois, ait un sens et une portée, il faudrait qu'elle se situe hors des lieux consacrés de la culture. Même si Sigma vit sur une réputation locale « underground », parce que, pendant qu'on joue Lakmé au grand théâtre, Sigma n'a droit qu'à deux salles de cinéma pas drôles. Pour être efficace, la pièce de Gatti devait être jouée sur son aire d'action, l'hôpital, de même que « Trapadellia » devait être joué voire improvisé sur l'aire d'herbe pelée de cailloux et d'épines réservée au festival de pop music. Continuer à envoyer des coups de poings dans des fenêtres ouvertes ou des nuages ouatés, c'est être voué à la dénaturation.

Je crois à la production d'un théâtre sauvage, comme on dit grève sauvage ; il existe d'ailleurs aux USA, un théâtre de rue ; ce n'est pas un modèle unique, d'ailleurs.

Cela pose le problème des circuits parallèles : comment échapper au système ? Aux USA toujours, l'alternative life a créé ses médias, sa free-press, son cinéma underground, ses communes artisanales, ses lieux de refuge, ses hôpitaux, son théâtre de guérilla, ses peintres « muraux », de rue. En France,



une force de libération et d'intervention pop vient de voir le jour. La jeune peinture refuse les musées, le cinéma se fait hors circuit. C'est moins au niveau de la production qu'à celui de la diffusion que le problème est crucial. Et comment ne pas être conscient que la création d'une société parallèle à la première, dans la mesure où le libéralisme récupérateur de la société en place le permet, à la limite favorise le statu-quo et l'entretien. Exemple : il existe une crise, un chômage dans les professions du spectacle, comédiens, techniciens, etc. Faire



G.-G. Sweeney, drums (Third Ear Band).

du cinéma hors des normes « professionnelles » c'est à coup sûr éviter de faire front au niveau des revendications sociales, au système. On n'en sort pas. Le système le sait bien.

Et en avant la zizique. C'est vrai qu'elle était rudement à l'honneur à Sigma, cette année : musique contemporaine, jazz, free-jazz, pop, expériences musicales.

D'un côté les ouvriers magiciens et leurs machines : le Groupe de Recherches Musicales de l'ORTF a organisé une série de stages d'initiation à l'électro-acoustique où il était strictement interdit de toucher au matériel. Dommage, c'est terriblement excitant mais c'est froid et frustrant, en même temps ; on est tous des apprentis sorciers, des dévotés de la mécanique et de la jeunesse. Le concert du GRM a prouvé par contre que la musique sur bande et l'interprétation instrumentale pouvaient parfaitement coller ensemble, que la manipulation des sons peut être directe et diffusée simultanément et que ça humanise, ça fait un peu transpirer la musique, trop vouée à l'esthétisme et à l'ascétisme.

Alain Savouret est à l'orgue, René Zosso triture sa vielle électrifiée ; surtout la magistrale improvisation d'Opus III « Thinking of Hendrix », laissait éclater les ressources inouïes de la new music, libérée, vivante enfin. Et puis c'était plein d'instruments aux noms barbares, polychor électromécanique, hydrophilus, bombarde.

On est tous des cellules d'improvisations, des vieillards électriques. Il y avait une intégrale Pierre Schaeffer, ou hommage rendu au maître.

Il y avait un mariage de raison, « Pop-Secret » ou essai d'intimidation par une bande magnétique de Parmegiani d'un groupe de musiciens pop, « The Third Ear », présents sur scène, peu agissants, et visiblement terrassés par l'ennui.

Dans le genre opéra des gueux de la pop, grande orgie pop-free-symphonique, il y a eu l'ensemble « Keith Tippett's Centipede » avec plein de revenants fervents, discrets, Julie Driscoll en tête.

Reste le jazz. La soirée a mal commencé ; Elvin Jones a raté son avion et c'est la grève ; alors on a droit au Phil Woods Quartet ; on se demande où donc est l'avant-garde là-dedans, mais ce n'est pas fini. Arrive le jazz workshop de Bordeaux-Aquitaine ORTF, avec la prétention du sigle et la bénédiction régionale. C'est tellement mauvais qu'un groupe de très jeunes bordelais outrepassant leurs droits de bons spectateurs (que ceux qui ne sont pas d'accord sortent) avancent vers la scène avec l'intention de prendre place aux instruments. Les musiciens et les gorilles de service réagissent avec la mauvaise humeur musclée que l'on sait.

On est tous des brûleurs de partition. Un bon point pour le public dont il est si difficile de démêler les réactions. La musique appelle.

Après ce concert avorté ; un autre workshop, mais de free-jazz, venu de Lyon, jouera comme on enfonce des portes ouvertes. Le public est réceptif à outrance ; c'est franc, free, pas assez dégagé des influences reçues, mais au moins ça crie autre chose, autrement, ça fonctionne comme une soupape libératrice.

Le lendemain, mêmes réactions en chaîne. Le « Keith Tippett's Centipede » est mal accueilli, peut-être plus par un réflexe de défense contre la caution commerciale apportée par la presse locale (Julie Driscoll et son orchestre, etc...) que par un désaccord profond. Et puis c'est baroque, informe, peut-être c'est le cirque-pop-business-show ; le deuxième soir, le public découvrirait ce qu'il y avait à saisir de magique et de frais là-dedans. Public UDR soit. « Bande de cons » (c'est une citation, merci Roland Lethem) plus quelques énergumènes gueulards par obligation mais inoffensifs. En fait les perturbations sont confuses, à coup sûr non politisées. D'ailleurs faire du chahut à Sigma fait partie de Sigma, est digéré par Sigma, cautionne l'image avant-gardiste et libérale de Sigma. Chaban et ses gauchistes ; même pas ; ni Chaban ni les gauchistes n'étaient là. En fait plus les jours passent, plus le public a envie de manifester ; il est saturé, il a ingurgité, il a droit non pas à la parole mais à l'indigestion, au défolement.

Donnez-nous des casseroles, donnez-nous des instruments. Et les battements

de la révolte en boîte commencent. Le free-jazz workshop s'installe dans cette atmosphère, sert de catalyseur et les quatre musiciens ne sont bientôt plus que les accompagnateurs du battement sourd. Ils sont embarqués malgré eux, sans sono. Alors ils battent avec les battements et se retirent.

Alors trois ou quatre chaises sont cassées au même rythme, alors que derrière, toutes les machines de l'ORTF resteront intactes. Donnez-nous à taper. Ils sont gentils les casseurs de Sigma. Il serait très révélateur de pouvoir radiographier et mesurer la température d'une assemblée culturelle comme Sigma 6 en fonction du bouillon culturel administré. Marre de l'adjectivité aiguë, du lyrisme frondeur, marre des mots rafistolés pour masquer les vides.

On est tous des pataugeurs. — FRANÇOISE SELORON.

### CENT PIEDS POUR DEMAIN

« So you don't want to be a rock and roll star »... aurait pu chanter Roger McGuinn s'il avait été à l'aéroport de Bordeaux ce jour-là. Plus qu'une simple anecdote, la crise de nerfs de Julie Driscoll en face des objectifs fouineurs des photographes locaux symbolise de façon presque caricaturale l'état d'esprit nouveau de certains artistes pop, radicalement opposé à leur attitude antérieure. L'humilité est aujourd'hui à la mode. Il y a quelques mois, une « idole » eût piqué la même crise s'il n'y avait pas eu de photographes... Le cas de Julie, s'il est une bonne illustration de ce retour à une simplicité presque excessive après tant d'ego trips, doit cependant être dissocié de ce qui n'est pour certains qu'une autre manière de se faire remarquer : elle est sincère, elle a agi de cette façon durant toute sa carrière, allant jusqu'à éviter toute activité et toute déclaration depuis sa séparation d'avec Brian Auger. Mais la gloire est tenace, et l'oubli n'atteint généralement que ceux qui le fuient. Bordeaux n'avait pas oublié Julie Driscoll, et le malentendu vint de ce que Bordeaux était persuadé qu'il allait assister à un

Free Jazz Workshop de Lyon.



Julie Driscoll...

concert de Julie Driscoll. La vedette. Personne, apparemment, n'avait essayé de le détromper, et Bordeaux fut bien surpris et déçu. Car Julie n'était qu'une simple choriste de Centipede, ces jours-là, une petite jeune fille insignifiante perdue dans la masse et dans laquelle le public non prévenu hésita longtemps à reconnaître la « glamorous star » qui ondulait dans sa mémoire vêtue d'extravagante façon et parée de tous les artifices. Julie n'était, à Bordeaux, guère plus importante que la troisième violoncelliste en partant de la gauche ; il eût été bon que les organisateurs de Sigma le fissent savoir AVANT. La salle n'eût probablement pas été moins pleine, mais certainement moins déçue.

Il n'y avait pas à être déçu, pourtant, car les deux concerts de Centipede, et particulièrement le second, celui du samedi soir, ne manquèrent ni d'intérêt ni de bonnes surprises. Centipede, cela veut dire cent pieds, en latin. Cent pieds, cela veut dire cinquante êtres humains partout ailleurs que dans les défilés d'anciens combattants. Il n'y avait pas exactement cinquante musiciens, quarante-cinq, je crois, mais qu'importe, le nom est drôle... C'est Keith Tippett qui a plus ou moins été à l'origine de cet étrange réunion et qui, à vingt et quelques années, en 1970, se permet de monter un big band si important qu'on ne voit pas très bien comment il pourra vivre de lui-même. Plus qu'un coûteux jouet, ceux qui connaissent le gentil Keith savent que ce grand orchestre est à la fois la réalisation d'un rêve et une belle et courageuse façon de donner une chance à quelques-uns des meilleurs jeunes musiciens « progressistes » britanniques de se faire entendre d'un public plus large que celui des clubs underground londoniens. De même, Centipede est une agrégation apparemment hétéroclite qui permet à des musi-

ciens venus d'horizons divers — et parfois opposés — de confronter leurs cultures et, peut-être, de dépasser ensemble les limites de leurs genres respectifs, musicaux et spirituels. Ceci fut particulièrement flagrant en ce qui concerne les musiciens classiques — dont beaucoup venaient de la Royal School of Music — qui eurent à Bordeaux l'occasion d'apprendre tout ce qu'on ne leur apprend pas durant leurs cours. Même à se taper un petit joint avant un concert... Beaucoup de gens dont les noms ne disent rien à personne d'autre que leurs voisins de palier, et puis aussi, perdus dans la masse, fondus à elle, quelques visages connus : Robert Wyatt et Elton Dean (Soft Machine), Robert Fripp (King Crimson), Zoot Money et, bien sûr, Julie, extrêmement inquiète à l'idée qu'on puisse venir lui dire bonjour avant d'avoir serré la main aux quarante et quelques autres. Ceux-là, comme tous leurs compagnons, ne sont venus à Bordeaux que pour leur plaisir, la satisfaction de leur curiosité musicale, le resserrement de leurs amitiés et le vin. Communauté pour le moins curieuse, qui réunit en son sein un joyeux défoncé comme Zoot Money et d'austères violonistes classiques un peu éberlués de se trouver en si exubérante compagnie. Il faut dire, pour être juste, que les seconds influencèrent moins le premier qu'ils ne furent influencés par lui...

Mais Centipede est moins une expérience sociale qu'une tentative musicale, Londres n'étant point San Francisco. Tentative ambitieuse d'interprétation d'une longue œuvre baroque de Tippett dans laquelle son auteur a voulu confondre musique classique et free-jazz par l'intermédiaire d'une section rythmique de rock. Il a dans une certaine mesure réussi, plus en tout cas que tous ceux qui se sont essayés avant lui à marier seulement deux de ces trois genres ensemble (classique-jazz, classique-rock, rock-jazz), peut-être parce que « Septober Energy » n'est pas un exercice de style, une gratuite virtuosité, mais une œuvre relativement humble et à coup sûr ressentie par son auteur. Le morceau est basé, nous l'avons dit, sur l'équilibre de trois masses sonores très denses : au centre la rythmique rock (trois batteurs, deux bassistes, deux guitaristes), à droite les cordes, à gauche les cuivres. Sur le devant de la scène, les quatre choristes (Mike Patto, Maggie Nicholls, Julie Driscoll et Zoot Money) prêtent indifféremment leurs voix — utilisés plus comme des instruments que comme véhicules d'un texte inexistant — aux trois sections à tour de rôle. L'ensemble est guidé, discrètement, par le piano de Tippett. Il y a dans « Septober Energy » de fort belles choses et deux ou trois passages réellement enthousiasmants, particulièrement les magnifiques improvisations collectives des cuivres et les

solos d'Elton Dean (alto), lyrique et élégant, de Gary Windo (ténor), fougueux et totalement free, le magnifique travail des quatre vocalistes aussi (particulièrement un duo Driscoll-Nicholls très fou et quasiment atonal), et puis certains passages purement rythmiques, quand les trois batteurs et le bassiste électrique eurent trouvé un semblant d'unité (Wyatt fut, au cours des deux concerts, le grand dispensateur d'énergie de l'ensemble, parfaitement heureux semblait-il de s'échapper un moment des complexes tempos de la Machine Molle pour retrouver l'excitante simplicité d'un binaire obsédant). Il faut mettre aussi au crédit de Keith Tippett une volonté évidente d'utiliser toutes les ressources de son orchestre, d'offrir à chacun ou presque la possibilité de s'exprimer. Il a donc, en écrivant « Septober Energy », relâché considérablement l'écriture de cette pièce en vue d'improvisations individuelles. Son but, en la circonstance, n'est qu'à moitié atteint, car, s'il y a bien de l'espace pour les solos, cet espace semble assez mal défini, mal rempli, et nuit souvent à la rigueur du morceau qui semble s'effiloche parfois et ne plus savoir où se diriger sinon vers les confortables molleses d'un flou brumeux. Certains passages deviennent ainsi assez vite ennuyeux — cela fut plus évident au premier concert qu'au second, infiniment supérieur en raison d'une cohésion presque trouvée ; n'oublions pas que Centipede n'en était qu'à sa seconde apparition publique —, parce que des solistes de moindre valeur sont laissés à eux-mêmes et sont incapables de relancer l'attention. « Septober Energy » gagnerait indiscutablement à être raccourci d'une petite demi-heure pour mériter entièrement son nom. L'énergie est là, bien sûr, mais ses brusques accès fiévreux ont tendance à s'éteindre un peu vite au profit de bavardages sans grand intérêt. Cela n'est pas bien grave, parce que Centipede ne fait que débiter et que pour des débuts ceux-ci sont souvent éclatants, lorsque toute la machine se met en action et déverse d'un jet les sonorités réunies de tous ses éléments, en de superbes fracas. Puisse Centipede vivre assez longtemps pour donner tout ce qu'il a encore à donner. — PHILIPPE PARINGAUX.

...et le Centipede.





Le jeune Morganfield (McKinley Morganfield) n'avait guère envie de rentrer chez lui, ce soir-là. Comme d'habitude, d'ailleurs : ça lui faisait mal de penser à la façon dont il serait accueilli, encore une fois ; son père n'oserait encore pas le regarder, parce qu'il n'y avait rien, là-bas.

Excepté des enfants. Ses frères ou ses sœurs, ou bien les frères et les sœurs des autres ; ceux qui n'avaient plus de parents mais qu'il fallait bien recueillir. « Ça peut t'arriver à toi aussi, un jour... Tu seras alors heureux de trouver un toit semblable à celui-ci, ou un autre père, semblable à ton père. Cela t'évitera sans doute de pourrir dans les marais ». Des images de sa journée lui reviennent alors à l'esprit. D'autres maisons, comme celle-ci, d'autres vieillards à la voix éraillée, d'autres femmes, des jeunes, des belles, des vieilles ou des laides qu'il avait vues, qu'il avait regardées travailler. Elles cueillaient le coton ou tranchaient désespérément des forêts de canne à sucre. Parfois, il parvenait à les aider, soit en les assistant dans leur travail, soit en les accompagnant

dans leur chant qui jamais ne cessait. Lui aussi un jour pataugerait dans une boue épaisse et ocrée et le lendemain croirait mourir sous l'attaque brûlante des vents secs, venus du nord. Mais les Noirs, son peuple, chantaient toujours, inventant pour chaque heure un nouveau chant, pour chaque instant une nouvelle phrase, que lui, McKinley Morganfield, apprenait, répétait jusqu'à l'ivresse ; sans doute. Artiste-né, il comprenait inconsciemment les mécanismes irréversibles de la création artistique, déjà les plus complexes relations cause-effet (sujet-œuvre d'art, en l'occurrence) se fixaient à jamais dans son esprit... doué.

#### Mississippi blues

Cela dura des années. Une vie qui déterminait la sienne, une société dont il serait le héraut, lui, McKinley Morganfield, parce qu'il la connaîtrait mieux que quiconque, mieux que ceux qui lui avaient servi d'exemples : son peuple, ses frères de race. Il était d'ores et déjà artiste, lui ; le don de tout comprendre sans expli-

cation, et cet autre don de chanter ce qu'il FALLAIT chanter, la vérité, ces dons, il les possédait déjà.

Le marais du Delta était plein d'ombres frissonnantes, de bruits qui le faisaient sursauter, tant il était anxieux de retrouver sa famille. Il savait fort bien qu'un jour prochain, il lui faudrait partir, quitter tout, car il était de ceux à qui le destin ne réservait aucune possibilité de vie dans cette partie maudite du monde. Lorsqu'enfin il dut remonter ce Mississippi dont il n'avait sans doute aperçu les eaux boueuses que de très loin, son angoisse disparut petit à petit, vaincue qu'elle était par une autre angoisse, celle qui naît dans le cœur de l'ambitieux à la pensée d'un éventuel échec. Peut-être, alors, se jurait-il de devenir aussi magnifique que la mer jaune de l'immense fleuve qui rongait la terre de l'Amérique ? Peut-être voulait-il devenir à son tour un Vengeur ? Tout comme ce fleuve que lui et ceux de sa race vénéraient, cette eau qui symbolisait la vie, la lutte éternelle et indestructible ? Fut-ce lui, ce jeune garçon, qui décida soudain qu'un jour, il serait grand et superbe, et

# MUDDY LE PERE

Quelle triste conclusion faut-il tirer du fait que tel groupe bourre l'Olympia et que Muddy Waters ne « fasse » qu'une demi-salle ? Simplement celle-ci : le public, saturé d'imitations tonitruantes, a complètement oublié l'originelle vérité du blues.







qu'on devrait le nommer du nom de ce fleuve, Eaux Boueuses, Muddy Waters? Il entendit Son House, Robert Johnson et combien d'autres, à Clarksdale, où il habita quelques années. Combien lui apprirent à dire ce qu'il fallait dire; combien lui apprirent à chanter la vérité? Qui l'aima et qui le détesta, peu importe. Tous travaillaient pour lui, lui offrant des couleurs supplémentaires pour l'aider à esquisser cette fresque qu'il avait entreprise, volet par volet, suite par suite.

Il put partir pour Chicago, lorsqu'il sut chanter parfaitement chaque bruissement de l'air de la plantation de Clarksdale. Là-haut, les villes étaient pleines de femmes, car les hommes faisaient la guerre, dans le Pacifique et en Europe, les vieux Noirs parlaient aux enfants, racontaient le Sud, les champs de coton, disaient que c'était tout de même mieux là-bas, avec ce soleil, et pourquoi donc venaient-ils tous par ici, ces jeunes du Delta? Pourquoi ne restaient-ils pas au sein de leur peuple, au lieu de venir se battre contre l'autre race, les Blancs? Ils auraient voulu leur dire, à ces jeunes, qu'il ne fallait pas venir, même pour l'argent, surtout pas pour la musique, mais ils se taisaient, se rappelant leurs angoisses/exaltations, lorsqu'ils avaient regardé fixement les eaux épouvantables du Mississippi, quelques dizaines d'années auparavant. Et ils ne disaient rien, que de timides conseils, fiers de voir que les Noirs existaient toujours, aussi déterminés que le Fleuve qui les avait amenés jusqu'ici.

#### Olympia blues

Muddy Waters devint rapidement l'un des plus grands bluesmen de Chicago, il enregistra des disques, un peu partout, beaucoup chez Aristocrat, et davantage chez Chess, marque qu'il n'y a pas quitté. Vingt-cinq ans de carrière. Cinquante années de blues. Comment comprendre la musique d'un de ces hommes dont l'art est plus vieux que nous? Comment aimer une musique que l'on n'a pas inventée? Comme le succès de la pop music s'explique alors aisément, et comme l'incompréhension vis-à-vis de Muddy Waters et des siens devient normale et justifiée! Cette musique qu'il faut connaître/comprendre n'accepte que la sincérité de celui qui l'écoute, sous peine d'hermétisme et donc du renoncement de la part de l'auditeur, qui ne **COMPREND PAS**. Peut-être existe-t-il une réponse à cette question qui nous obsède: Peut-on aimer quelque chose que l'on ne comprend pas? (une chose qui se refuse à se donner à vous, à devenir votre bien et votre création; dans laquelle vous ne vous reconnaissez pas). Comment, dans ces conditions, pouvoir s'étonner des

trois cents personnes qui voulurent réchauffer de leur foi et de leur amour envers cette musique, l'immense Olympia-antré qui devint presque le Smitty's Corner de Chicago (ce club dont Muddy fut longtemps l'âme).

En l'apercevant, on vit qu'il tenait déjà un instant de son passé, bien coincé sous son aisselle. Cette béquille qui l'aidait à marcher nous rappela soudain qu'on avait de la chance de pouvoir le voir et l'entendre, ce soir-là, lui qui avait échappé de peu à un terrible accident de voiture, quelques mois auparavant. Et puis, on fut frappé par ce visage raviné, cette bouche énorme et molle, entourée de lèvres monstrueuses, violacées. Des yeux qu'il suffisait de voir pour percevoir la grandeur de cet homme; des yeux qui parlaient dans des éclairs de bonté et d'intelligence. Il s'assit, semblant peu sûr de ses mouvements, entama un « Forty days & forty nights » (était-ce vraiment le premier morceau?), et l'on se demanda pourquoi ce balancement souple dans les reins, alors qu'il jouait si peu fort, si simplement?... Pourquoi était-ce si **BEAU** dès la première seconde, lui, renversant en arrière sa tête crêpée, serré, yeux clos, chantant gravement une chanson grave et pleine de pudeur? Et lorsqu'il prenait un solo, le cylindre d'acier étincelant attaquant par à-coups de plus en plus incisifs les notes hautes, on retenait son souffle car les miaulements de ce « catfish » (poisson-chat) lui faisaient perdre l'équilibre, ses yeux plissés oubliaient les jambes faibles qui ne le portaient plus. Il se courbait sur son instrument, aussi, secouait les chairs bouffies d'une face qui n'existait plus que pour ces sons rageurs, un visage qui secouait ses tics pour que la bouche puisse formuler les paroles du couplet suivant. Les yeux se posaient sur l'un des musiciens du Muddy Waters Blues Band, le priant ou lui ordonnant de prendre un solo. Muddy est le patron. Cela se voit. Un patron autoritaire, cela se sent. Aimé, c'est évident. Adoré, même, certainement, de ce petit guitariste qui prit quelques choruses indiquant que l'on tenait en lui, peut-être, un futur B.B. King. Quel âge avait-il? Pas plus de vingt ans, probablement. Son visage caché par un grand chapeau, perpétuellement baissé sur son ouvrage ne nous permit pas de nous confirmer cette supposition.

...Merveilleux « Honey bee », merveilleux « Trouble trouble », magnifique « Same thing » ...et « Got my mojo working », « Mannish boy », et d'autres, dont j'ai oublié les titres. Rien d'« Electric Mud » ou d'« After the rain », ces disques qu'on lui fit faire sans doute contre son gré, disques qui, d'ailleurs, contiennent davantage de bonnes choses que de mauvaises. Il y avait très longtemps qu'on ne s'était senti aussi bien à l'Olympia.

Pourquoi n'êtes-vous pas venus (trop cher, trop tard, j'en connais pas, j'aime pas, pas drôle)? Sans doute n'êtes-vous pas saturés de musique pop, sans doute n'éprouvez-vous pas le besoin d'entendre autre chose, pour faire le point, comme on dit, pour retourner voir les sources qui vous montrent ce qui est vrai et naturel, vous dénoncent le faux et le clinquant? A la limite, le blues est une purge qu'il faut avaler de temps en temps pour se déboucher/ désencombrer les oreilles. Tant pis si c'est une musique noire et que vous êtes blanc. D'ailleurs, le blues n'est plus goûté que par les Blancs qui l'ont intellectualisé, parce qu'ils sont comme ça, ils intellectualisent tout. C'est le mot que l'on prononce maintenant lorsque on veut dire que quelqu'un réfléchit à quelque chose. Bon... Les Noirs américains, eux, ils préfèrent le rhythm'n' blues, James Brown is the King, parce que le blues du Deep South, ils ne le comprennent plus, ce n'est pas ça qui les travaille, mais une musique qui vous donne envie de crier, qui vous pousse à l'action. Muddy Waters, il raconte ses malheurs, ceux qui tombaient sur le dos de ses semblables il y a quelques dizaines d'années. Muddy Waters, il chante sa vie passée qui a déterminé son présent. Les Blancs savent tout ça, mais ce qu'ils savent avant tout, c'est que cette musique est une forme d'art qu'il faut conserver intacte; c'est en cela qu'ils le supportent, ce blues, et ils le comprennent parce qu'ils savent ce que représente cette musique. Bien peu de monde, donc, bien peu de fans de pop, lesquels sont trop intoxiqués et aveuglés par les œillères séparatistes qui les enferment dans une musique qu'ils sont incapables de juger ayant perdu toute possibilité de référence. Le public ne fait d'ailleurs que suivre la propre évolution des musiciens qui piquent tellement de plans à droite et à gauche, aux autres musiciens, que ce qui devrait être l'âme de leur musique disparaît, remplacé par l'artifice (la virtuosité, la volonté de faire de la musique, le spectacle à tout prix). En d'autres termes, je pense que la musique merdique, dégueulasse (etc...) que nous balancent à longueur de LP tant de groupes n'est pas de la pop music parce qu'elle est tout simplement de l'art pour l'art, prenant un aspect pop pour des raisons commerciales. On n'y trouve aucune profondeur, aucune trace d'expérience vécue. C'est une forme sans contenu, un travesti, en quelque sorte. On pense à cela lorsque l'on a vu et ou écouté Muddy Waters et son Blues Band. Si ça ne vous est jamais arrivé, nous ne parlons pas le même langage, nous ne pouvons nous comprendre. Si oui, vous penserez-vous aussi qu'il faut relancer un mot jadis en vogue: « feeling ». — JACQUES CHABIRON.



# INDIENS & GRINGOS

Au Mexique,  
dans le sud humide,  
il y a des Indiens  
qui se demandent  
ce qu'une personne et  
des « gringos » louches  
qui tournent autour,  
des savants...  
Au Mexique,  
il y a des hippies,  
et puis aussi  
des touristes.





La première erreur que nous avions faite, mes compagnons et moi, c'était de croire que tout le Mexique était désertique et décoré de cactus. La culture de notre génération étant plus cinématographique que livresque, nous avions pour référence un certain nombre de westerns américains dans lesquels les révolutionnaires moustachus, bardés de cartouchières et de tequila sont appelés bandits par les militaires français venus apporter leur soutien à Maximilien d'Autriche (Max pour ceux qui ont vu « Vera-Cruz » avec Burt Lancaster-les-dents-blanches). En bon cartésien, je me disais « plus on va descendre dans le sud, plus on va trouver du désert, de la chaleur et des indiens ». Et bien nous sommes tombés, à Campeche comme à Merida, sur des villes avec voitures, odeurs d'essence et citadins énervés. Le Mexique, c'est l'inverse des pays européens où le nord est plus industrialisé que le sud. Il a fallu rebrousser chemin pour trouver la forêt vierge, « la Selva », les lianes que l'on coupe pour boire à leur plaie, les serpents venimeux que les guides métis découpent à la machette, les pumas (un jour, inquiet je me tourne vers le petit homme trapu qui nous ouvrait une route dans la nature, à la découverte de quelques temples mayas enfouis sous la végétation, et je lui dis que j'entends un fauve. Il sourit, hausse les épaules. Nous continuons et tombons sur une vache égarée). Donc toujours la jungle, de plus en plus épaisse, mais pas de cactus. Et c'est un beatnik américain qui nous a expliqué plus tard, à Puebla, que nous ne connaissions pas l'histoire parfaitement. Le Mexique, dans les westerns, au siècle dernier, se trouvait, avant l'invasion nord-américaine, sur ce qui est aujourd'hui la Californie, le Nevada, Texas, Arizona, New-Mexico, etc... les décors de nos rêves c'est donc aux États-Unis qu'il faut les chercher. Du côté des Grands Canyons ou de Taos, ce village en « adobe » (ancêtre des gratte-ciel) peuplé d'indiens et que les hippies affectionnent (on en a vu des images dans « Easy Rider »). Il nous restait, faute de cactus, la visite des pyramides, des temples et de tous les vestiges laissés par les Toltèques, les Olmèques (grosses têtes de pierre à bouches négroïdes) les Mixtèques et j'en passe, sans compter les Mayas, et les récents Aztèques. J'ai gravi tellement de milliers de marches géantes de Palenque à Chichen Itza en passant par Uxmal et des dizaines d'autres sites, que je ne sais plus qu'elle civilisation a construit quoi. Tourisme surfait qui me rappelle les visites de temples et de « Stupas » en Inde et au Népal. La rétime est émerveillée, l'imagination travaille. Et l'on se promet de bouquiner au retour. Ce que l'on ne fait jamais puisqu'il n'y a jamais réellement halte

mais toujours un nouveau départ, une nouvelle découverte-passion. Il faudrait mille ans pour tout comprendre. C'est pourquoi, à Kathmandou comme à Mexico, les jeunes sont critiqués. Ils préfèrent vivre le présent que d'approfondir le passé. Ou faire comme Jack Kerouac (il le raconte dans « Les anges vagabonds ». Ed. Denoël) et son ami Allen Ginsberg qui sont montés tout en haut de la Pyramide du Soleil à Teotihuacan, ont allumé un stick de marijuana et ont préféré refaire le monde aztèque en rêvant au Serpent à plumes, aux grands prêtres qui arrachaient les cœurs de prisonniers vivants pour les offrir aux divinités. Il nous est arrivé, comme cela, de méditer au bord d'un « cenote », grand puit naturel de plusieurs dizaines de mètres de diamètre et de profondeur, dans lequel on jetait des vierges complètement stoned pour faire plaisir au dieu de la pluie. Kerouac, il y a quinze ans, n'a pas connu toutes ces ruines. A l'époque, peu de routes traversaient le pays et les beatniks à la recherche de dépaysement (on n'allait pas encore à Bénarès, tout juste à Tanger), de folklore et aussi de drogues faciles (mescaline, pyotle, extrait de la fleur du cactus, champignons hallucinogènes et bien sûr la marijuana) descendaient rarement au sud de la capitale. Quand on relit ces poètes de la désolation, on s'aperçoit que leur vie n'était pas plus riche (intérieurement, mais extérieurement pour le profane) que celle des hippies d'aujourd'hui. Qu'apprend-t-on sur le Mexique dans Kerouac? Que William Burroughs s'amusait à écraser des scorpions et que Gregory Corso ne pouvait pas se passer de rosif. Et encore, à Goa, en Inde, les petits frères de ces clochards célestes, philosophent. Chez les copains de Kerouac, on cherchait surtout la rigolade, la chaude et fraternelle cuite, sans parler des petits mexicains de moins de douze ans des deux sexes. En une génération, les problèmes sexuels se sont réglés.

Qui sont les beatniks de 70 au Mexique? Comme en Inde, on retrouve des Français voyageurs partout. A éviter. On se demande même par quel miracle Saint-Tropez est toujours aussi grouillant. Restent les Américains. Et il faut le reconnaître encore une fois, le nomade U.S. à cheveux longs ou à barbe (il est recommandé toutefois d'en couper un peu avant la frontière) est assez riche. Le dollar est roi. Dans les « mercados » (marchés) typiques, il n'est pas rare de rencontrer des filles habillées comme on l'était à San Francisco en 67, qui achètent des robes blanches (« wipil ») brodées à la main de fleurs de couleurs, sans marchander, le traveller-cheque facile. Et le Mexicain n'aime pas cela. Le marchandage est une façon pour lui, de faire connaissance, de parler de choses et d'autres, de s'estimer humainement. Je

me rappelle avoir vu une femme vexée après une vente sans discussion avec un Yankee. Curieusement, le « Francès » est aimé au Mexique, beaucoup plus que le « Gringo » américain. A Villa-Hermosa, un indien nous a raconté que « les soldats français arrivant par la rivière avant d'être rejetés à l'eau, ont massacré une bonne partie de la population et ensemencé l'autre partie (les jeunes filles) ce qui avait laissé un très bon souvenir, avec le temps. »

Le monde hippy (les gringos) se regroupe surtout dans les Chiapas. Dans une petite ville, San Cristobal de las Casas, on se croirait à Kathmandou. Du fait des jeunes blancs qui y vivent mais aussi à cause de son environnement montagnard. Étonnement quand nous sommes arrivés de revoir des Tibétains. Eh oui. Les Indiens Chamulas qui descendent des montagnes pour vendre à la ville leurs fruits ou leur petit bois résiné, ressemblent à s'y méprendre aux réfugiés tibétains de Patan, dans la vallée de Kathmandou. Comme eux, ils portent leur chargement sur le dos, retenu par une sangle de corde passée autour du front. Ils marchent à petits pas saccadés, courbés. Comme les paysans népalais. Leurs yeux sont également bridés et leurs pommettes saillantes dans un visage lunaire. Les femmes chamulas, au détail près, ont la même robe de coton noir, les mêmes ceintures brodées multicolores et se font nattes et chignons comme celles du Népal. Peut-on expliquer cela par les grandes migrations via le détroit de Behring il y a des milliers d'années? Ou simplement peut-on dire qu'à conditions climatiques identiques, correspondent un développement économique et un besoin culturel analogues? Passionnant. Au « Mercado », plusieurs races d'indiens échangent leurs produits. Nous sommes allés les rencontrer dans leurs villages. Chez les Chamulas, la confiance ne règne pas (Gringos). Pour quelques pesos, on nous laisse entrer dans leur église. Et dire que le Vatican les compte comme brebis dans ses statistiques. Les conquérants de Cortez, avides d'or, portaient aussi la croix de Jésus en avant. Et en dix ans de conquêtes, ils ont construit partout des églises (vous savez, blanches, avec la cloche comme dans les spaghetti-westerns) sur les emplacements sacrés des anciens temples indiens. Habités, les gens sont retournés au même endroit. Mais Jésus (qui n'était déjà plus un hippy au 16<sup>e</sup> siècle) n'en croirait pas ses yeux. Du foin au sol; des statues de mauvais saints à gauche, misérables, sous la poussière. Une rangée de bons saints (ceux que l'on ne prie pas pour rien) à droite, recouverts de plusieurs manteaux, engoncés dans la richesse. Et des groupes, des familles, hurlant en chœur les rites

anciens. Dans un autre village, chez les Zinacantons, l'église est fermée même au curé qui passe pourtant une fois tous les six mois. Les hommes, là, portent des « sarapes » roses (panchos) sur leurs jambes nues et des rubans de couleurs qui dégoulinent au bord de leurs chapeaux ronds. C'est de San Cristobal que nous nous sommes rendus chez les Lacandons. En avionnette.

Bernard Plossu avait fait le voyage en pirogue et nous avait dit beaucoup de bien des indiens. Fantastique. Il n'en reste que deux à trois cents dans la forêt vierge. Descendants purs (pas de mélanges, puisque inaccessibles) des Mayas, ils ont toujours le front fuyant et le nez semé de petites statuettes que l'on retrouve dans les fouilles. Les yeux fendus, comme les biches, ils ressemblent eux-aussi, à certaines peuplades d'Asie. D'ailleurs le mot « maya » signifie en hindi (de l'Inde) : illusion. Les hommes portent les cheveux très longs. Ils ont le geste doux. Notre pilote, Pépé, pose son jouet entre deux arbres et tout de suite, des gosses étonnés nous entourent. Pépé leur donne un gros sac de bonbons. Ils sont beaux et pas du tout dégénérés comme le prétendent les Mexicains « civilisés ». Ils vivent dans des huttes et se nourrissent de leurs cultures. Le « président » du village, après avoir joué, pendant dix minutes, deux notes sur sa flûte rudimentaire, nous emmène faire le tour (contre un dollar par personne; pas retardé du tout le bougre) des habitations. Son frère nous présente ses deux épouses. La plus jeune me touche le crâne et rit sous cape. « Vous lui plaisez, traduit le Président, vous avez les cheveux longs, comme son mari ». Elle m'a souri du lointain de sa civilisation pour un détail d'esthétisme qui vient du fin fond des âges. Un baraquement m'a gêné. Entouré d'une palissade, il avait presque un mirador. « C'est... Américains; eux enseignent espagnol », m'a dit une petite fille et elle m'a chanté une berceuse ibérique. La clef du mystère je l'aurai le soir même. Nous quittions San Cristobal, ses indiens, ses boutiques d'artisanat et ses pétards pour une autre ville. Nous attendions le car (au Mexique, comme aux States, comme en Inde, le bus est le moyen de communication le plus pratique). Dans la petite salle d'attente, un choc. Je vois deux Lacandons. Dans l'après-midi, très loin d'ici, ils nous avaient reçus chez eux. Ils sont maintenant habillés de vêtements, disons de citadins, un peu grands. Ils paraissent mal à l'aise. De la jungle à l'autobus, quel changement! Comment sont-ils arrivés là? Un Américain m'explique: « je suis linguiste, j'emmène ce couple pour l'étudier dans mon laboratoire près de Mexico. J'ai encore quelques tests à effectuer ». Test? Laboratoire! De quel

droit? Il a cinquante-soixante ans, le poil gris et ras. Sa femme est vêtue comme dans les comédies américaines d'après-guerre. « Nous les analysons depuis douze ans. » Je ne lui ai pas demandé pourquoi ils n'avaient pas confiance, ni pourquoi sa case était la seule entourée de palissades. Pourquoi pas des barbelés? Et pendant le voyage en car, les pauvres Lacandons jetaient des regards étranges sur les autoroutes. On allait les mettre en fiches pour machines électroniques. La science... Il est Mexicain. Hippy mexicain. C'est rare. Avec son bandeau dans les cheveux, rien de le distingue des vrais indiens. C'est sans doute ce qu'il recherche. Il a beaucoup parcouru les États-Unis et il partira bientôt se dépayser en Europe. Il a loué, avec deux autres garçons, une maison au pied de la montagne à San Cristobal. Véritable super-mercado de drogues, leur home; ils possèdent de tout. Carlos nous avait fait visiter avec gentillesse en vantant son herbe. « Je pars pour Acapulco, en acheter ». La police? « Ici au Mexique, on se débrouille avec elle ». Nous avons retrouvé Carlos à Acapulco, sur le « zocalo » (la place principale), il achetait en riant. Je ne vous parlerai pas d'Acapulco, c'est plutôt le genre snack, bowling, drive in, piscine. Ni de Mexico qui est complètement pollué. Trois visites à Mexico. Le musée anthropologique où toutes les races d'indiens sont représentées, grandeur nature, en maquettes somptueuses, avec musique correspondante. La place Garibaldi, où les « mariachis » (un mot qui vient du français mariage), par bandes, font un tintamarre fascinant, en jouant tous à la fois, les uns après les autres des airs différents (John Cage appellerait cela un musicircus). Et la place des Trois Cultures, où la police a tiré, en 68, au cours d'un meeting d'étudiants. Je ne vous parlerai pas non plus de Puebla, ville restée très française avec un marché très riche, ni de Oaxaca où les hippies américains comparent leurs champignons à la terrasse du café le plus cher. Il faudrait que je parle du Maya Power, de la volonté des indiens du Yucatan de devenir indépendants (au Mexique, sur 50 millions d'habitants, trente pour cent sont indiens et soixante pour cent métis), mais ce sera un autre article, plus politique: « la révolution mexicaine n'est pas terminée ». Je finirai en signalant une île de rêve. Moins fréquentée qu'Ibiza. Dans les Antilles. Au sud-ouest du Mexique: Isla Mujeres, l'île des femmes. La mer est chaude, les tortues (qui se mangent) ont un mètre et plus de diamètre, le soleil constant, les palmiers ombreux, les hamacs tentants et la langouste à l'ail délicieuse. Ajoutez des guitaristes, une cigarette du pays et mélangez très fort. — FRANÇOIS JOUFFA.





# donne du vent

Un Olympia très bien garni pour le retour de ce miraculeux petit Écossais : moins de monde que pour Leonard Cohen, évidemment, qui reste « the » Musicorama de l'année, mais à peu près autant que pour Simon & Garfunkel ou Peter, Paul & Mary. Soit dit en passant, les amateurs de chanson folklorique, ou réputée telle, auront été gâtés en 70.





Donovan Leitch, puisque c'est son nom, est un cas. Gentil et doux, certes, mais dans son genre irréductible. Pour commencer, il a refusé d'embrasser le « protest-bag » d'il y a quelques années. Il ne s'y est prêté que sur la pointe des pieds (« Universal soldier »). Pour continuer, il a su éviter le piège de la facilité qui aurait consisté à honorer l'étiquette de « Dylan britannique » que d'aucuns avaient un peu hâtivement collée sur la caisse de sa guitare (sèche, bien entendu). Comme si cela ne suffisait pas, il a pris l'habitude de préférer la retraite prolongée dans un quelconque château d'Écosse, aux feux de l'actualité, du vedettariat et du « show-biz ». Ça le gêne, dirait-on, car il a sa pudeur. Et sa fierté. Il paraît qu'il faut déployer des trésors de patience et de persuasion pour le décider à sortir de temps à autre de sa terre natale. L'un des rares à y parvenir est Derroll Adams. Il est vrai que la musique et les bonnes bouteilles font partie de ses armes de choc. C'est un ami de Derroll qui me l'a raconté.

Intrinsèquement, Donovan ne change pas. Les diverses expériences musicales auxquelles il s'est livré sur disque, si réussies soient-elles (et elles le sont), ne l'ont pas empêché de rester fidèle à une action de soliste sur scène. Dernièrement, le groupe Open Road n'a été qu'une rencontre éphémère, bien que fructueuse. Aussi ne doit-on pas s'étonner, même s'il est permis de la déplorer, de l'absence d'Open Road à ce Musicorama. Donovan restant seul avec ses habits de lumière, sa six cordes en bois, ses mots d'une naïve beauté et sa voix douce qui tremble légèrement, pendant deux heures devant des milliers de personnes, c'est dangereux. Il lui arrive en effet, à ce charmant troubadour, de s'écouter chanter et jouer interminablement, et de donner l'impression fâcheuse d'être tout seul à prendre son pied. Cela, les jours de méforme. Ainsi à Wight avait-il frisé la catastrophe. Il faut dire que le cadre ne se prêtait guère à sa musique intimiste, et qu'en outre son récital dans l'île anglaise (moi, Monsieur, j'ai fait Wight sur la colline) avait été à moitié gâché par le survol voulu d'un hélicoptère de la police qui prit un malin plaisir à décoller pendant chaque chanson folk (Joni Mitchell eût droit au même sauvage traitement) et à atterrir pendant chaque salve d'applaudissements, sans doute dans l'espoir



de dégoûter et de « dissuader » les occupants de ladite colline. CQFD.

Mais revenons à ce soir du 16 novembre où, par bonheur, Donovan était dans un jour « avec », dans cet Olympia à l'abri des hélicoptères (du moins jusqu'à nouvel « ordre »). Ceci lui permit une fois de plus d'enchanter, d'envoûter la salle, nous y compris, avec la trentaine de chansons, dont une dizaine de créations nouvelles, qu'il nous servit au cours des deux parties de ce récital. Les grands classiques les plus admirés et attendus de son répertoire y passèrent : les chansons du début (« Colours », « Catch the wind », « Sunshine superman », « Legend of a girl Linda », « Season of the witch »), et celles de la suite (« Mellow yellow », « Wear your love like heaven », « Riki-tiki-tavi » et surtout « La-lena », ballade aérienne et qui fut l'un des moments de plus pure beauté de toute la soirée). Parmi les nouveautés, une mention spéciale doit être accordée à « Celia of the seals », vibrant réquisitoire contre un génocide méconnu : celui des... phoques (ne riez pas ; c'est sympa, les phoques). Mention spéciale, aussi, pour « The golden apples of the sun ». Le texte en est dû au poète irlandais William Butler Yeats (1865-1939), et c'est une merveille. Dans son second album (Elektra EKL-222), qui portait d'ailleurs le même titre, Judy Collins avait déjà enregistré « The golden apples of the sun » avec une mélodie traditionnelle modifiée par ses soins. Don a repris le même poème, mais il l'a habillé d'une autre mélodie, elle aussi fort belle, qu'il chante d'une voix confidentielle, avec une espèce de tendresse voilée par la pudeur.

Tout cela est bel et bien joli, magnifique, youpie, yippie, mais il y a malgré tout un hic : même lorsque Don tient la grande forme, et, nous l'avons dit, c'était le cas pour ce Musicorama, son acte en scène risque de devenir un peu la messe, avec un « grand prêtre » qui officie et, à ses pieds, un parterre de deux ou trois mille chérubins bien sages et bien élevés qui rient quand le chanteur fait une astuce (et assez fort, hein, pour bien montrer qu'on comprend l'anglais), applaudissent les premiers lorsqu'il entame un ancien succès (moi, mon pote, je connais toutes ses intros par cœur) et lorsqu'il le termine (moi, mon pote, je connais toutes ses codas par cœur), et tout à l'avenant.

Notez bien que si toutes les églises d'Angleterre remplaçaient leurs soporifiques et inénarrables cantiques par des chansons de Donovan, elles auraient peut-être moins de conversions à l'agnosticisme à déplorer. Enfin, ce genre d'attitude deviendrait bientôt convenue et artificielle, si l'on n'y prenait garde. Grâce à X, il semble que Donovan soit conscient de ce danger et qu'il cherche à y remédier. D'abord, et c'est un point que j'ai été heureux de relever, il ne manque pas d'humour : être un chanteur « sérieux » n'implique pas que l'on doive à tout prix se prendre au sérieux. D'où ses petits clins d'œil, mimiques et réflexions à l'emporte-pièce, ainsi que sa manière très amusante de faire chanter la salle (« Happiness runs »), et sa touchante insistance pour foutre par terre, dans la mesure où ce cadre du « spectacle » bourgeois le permet, son image de vedette.

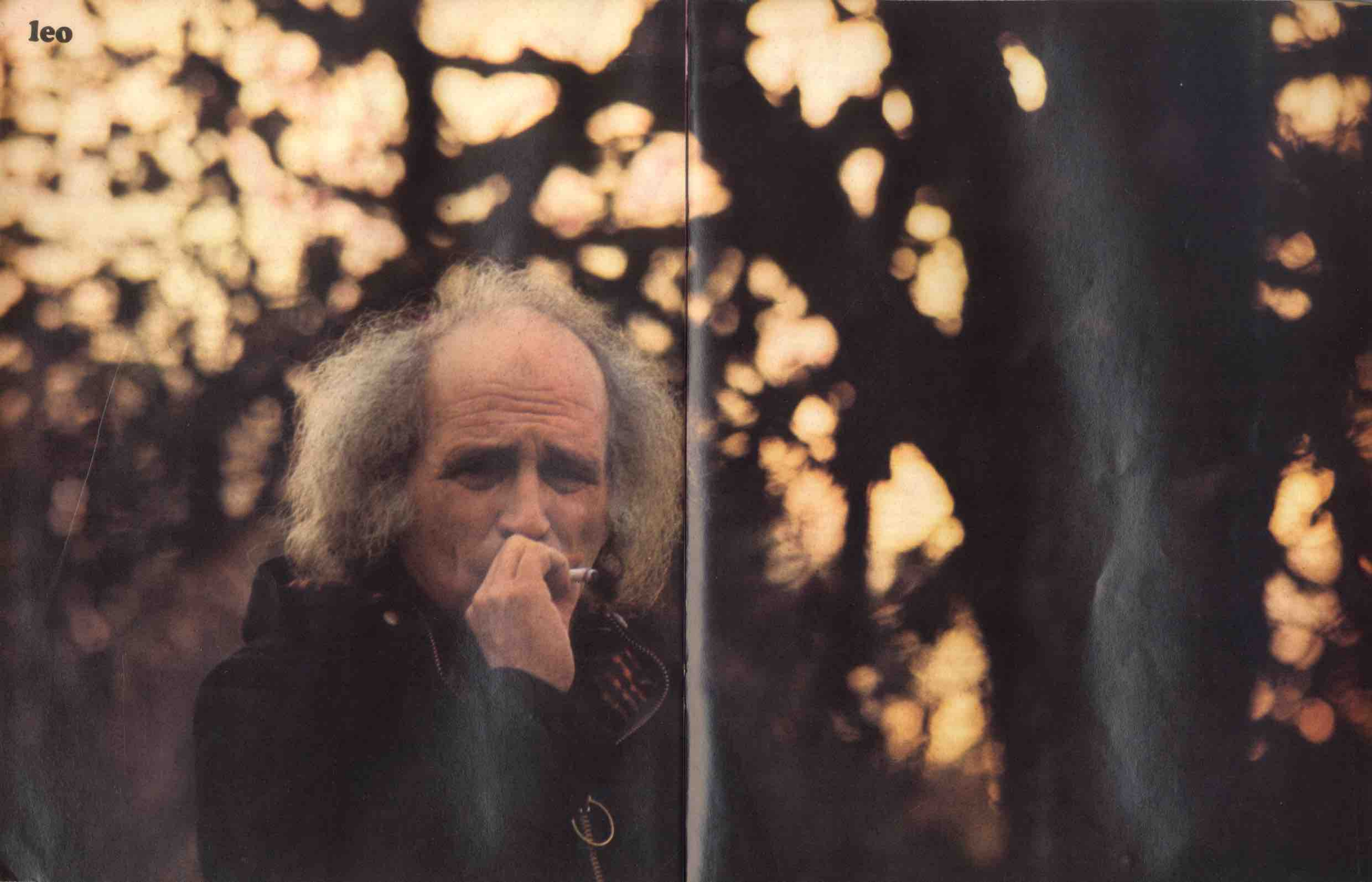
N'empêche, on se demande quand même ce qui adviendrait si un spectateur audacieux, décidant de devenir lui aussi acteur, montait brusquement sur scène, armé de sa guitare, pour jouer avec Donovan. Celui-ci, bon prince, se prêterait probablement à cette petite expérience subversive (à condition, toutefois, que le type ne joue pas comme une savate). Mais il y a gros à parier que l'on verrait un escadron de « vigiles » en civil (ça fait plus démocratique) sauteur sur l'intrus et le flanquer à la porte à coups de... ce que vous voudrez, où vous voudrez. Maintenant, si d'autres types se mettent à en faire autant, les mêmes vigiles commenceront à se poser des questions. Et si cinquante ou cent types prolongent chaque Musicorama dans la rue ou dans le métro, de préférence en compagnie des musiciens dits professionnels, pas fâchés d'être enfin débouloonnés de leur piédestal, les mêmes vigiles, comme dirait Arlo, « pourraient penser qu'il s'agit d'un mouvement ».

★

Les faux gauchistes qui, prétendant « libérer la pop », forcent les barrages des concerts et festivals et poussent des gueulantes informes dans le noir, font en réalité (pour reprendre un mot du patron du P. « C. » F.) « le jeu du pouvoir ». La « libération » de la pop ne consiste pas à consommer gratuitement les vedettes, mais à les tuer. A vos guitares ! — JACQUES VASSAL.



leo







Nuit après nuit, il vide son sac, règle ses comptes. Silhouette sombre immobile dans la lumière, parfois son poing se lève, un vieux poing noueux et solide, et se balance menaçant dans un flot d'anathèmes. Sa bouche s'ouvre, noire au milieu des cheveux blancs, pour éructer d'un jet mille images passionnées qui se bousculent pêle-mêle, haine et amour, tendresse et fureur, beaucoup d'amer-tume et bien peu d'espoir. Le charme ou la pudeur ne sont plus de mise. Il se livre, se montre nu, tout nu, exhibe ses plaies à vif et les colle sous le nez de son public pour bien lui montrer qu'elles ne sont pas seulement siennes, qu'il n'est pas un « artiste » en train de faire son numéro d'amuseur mais un type ordinaire qui se sert de sa grande gueule pour essayer de dénoncer, de prévenir, d'avertir. Ça secoue dur, mais pour combien de temps ? Peu importe, il recommencera demain, et puis après-demain, ici et là, Don Quichotte et Sysiphe à la fois, son pianiste aveugle derrière lui égrenant quelques notes perdues dans le flot irrésistible des mots qui giclent et frappent juste. Léo Ferré tonne contre toutes les conneries, celles des exploités ou celle des exploités, contre toutes les démissions, contre toutes les injustices, s'enflammant même pour des causes qui ne sont pas siennes parce que la mort d'une liberté, quelle qu'elle soit, ne peut le laisser indifférent. Une telle attitude venant d'un personnage aussi entier dérange forcément beaucoup de gens, de tous les bords, et l'homme a appris à connaître le mécanisme de tous les coups en vache et la saveur de toutes les calomnies. Il ne s'en étonne pas, trop conscient de ce que parmi la somme innombrable d'injustices qu'il dénonce, il fallait bien qu'une petite part lui fût réservée. Et il continue à balancer ses pavés-poèmes avec une belle vigueur. Personne d'autre que lui-même ne lui a demandé de le faire, mais c'est justement la seule voix qu'il écoute : la sienne. Le jour où il s'arrêtera, c'est qu'il sera mort. Comme un chien. Il a de petits yeux malins, le teint d'un homme qui vit dans le vent, des grands cheveux presque blancs et de profondes rides qui creusent ses joues. Il est calme et aimable. Trop. Alors, il faut lui poser une question vraiment con, parce que la connerie ça le fait sauter au plafond. Si

on se fie à son tour de chant, c'est là qu'il devient bon...  
— Léo Ferré, qui êtes-vous ?  
— Mais je sais pas, mon vieux (excédé, déjà). Faut pas commencer comme ça, sans quoi on ne parlera pas. Ce que je suis, moi, j'en sais rien. Et puis je ne suis rien. Voilà ! J'aime pas ce genre de questions. « Qu'est-ce que vous êtes ? » (ton gnan-gnan). Les gens se prêtent à ce genre de choses dans les interviews, tous. « Qu'est-ce que c'est pour vous la rue, ou je ne sais quoi ? » Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne peux pas donner de définition de moi-même, j'en ai pas, je ne sais pas ce que je suis. Et qu'est-ce que tu es, toi ? T'as un foie, t'as des poumons, comme moi, comme le chien qui passe dans la rue. Quelle différence entre nous et les chiens qui passent dans la rue ? Ils vont pisser comme tu vas pisser tout à l'heure. Si c'est ça une définition, alors je suis un chien qui pisser dans la rue. Je ne sais pas si vous vous pensez, vous autres ; je sais que ça se fait maintenant, les types qui se pensent, qui se cherchent, qui se trouvent, qui se détrouvent, qui se retrouvent, qui se perdent. C'est les sociologues à la petite semaine qui ont inventé ces mots. Il y en a encore un autre... les gens qui... qui...  
— Se définissent ?  
— C'est ça, qui se définissent. Qu'est-ce que ça veut dire, définir ? C'est difficile, tu sais de définir...  
— Bon, mais... On se tutoie ?  
— Mais oui, bien sûr, tu parles.  
— Dans la mesure où tu es un homme public — peut-être par la force des choses, mais tu chantes tous les soirs devant plus de mille personnes —, tu as quelque chose à donner, non ?  
— Je n'ai pas quelque chose à donner. Je suis un type qui fait un métier, je suis un chanteur dit de « variétés » — ouais, je suis un chanteur de variétés, on me l'a dit assez souvent. Et quand je suis sur la scène, je chante parce que c'est comme ça, parce que je suis chanteur — sinon je ne serais pas sur une scène —, je n'ai pas à donner quelque chose à des gens. Je veux dire que ça n'est pas quelque chose de préconçu. Je ne suis pas un apôtre, bien qu'on prétende que je délivre des messages. Ça n'est pas vrai. Le ministre qui envoie un télégramme à la préfecture de la Lozère, il envoie un mes-

sage, non ? Alors ? On dit que c'est un télégramme. Un journaliste, on dit qu'il fait un éditorial. Moi, on dit « Ferré, il chante des messages ». Ah ! il y a des tas de gens mal foutus. Tout autour de nous gravitent ce qu'on appelle des intermédiaires, et puis des gens qui foutent rien, des glandeurs, etc. C'est embêtant, tu sais, d'être un homme public. Mais je ne peux pas éviter ça. Maintenant, quand je sors de scène, je m'en vais tout de suite. Je suis dans la rue avant les gens. Et ça n'a pas été une chose pensée longtemps à l'avance, c'est venu un jour par hasard. Comme il est venu par hasard que je chante. Sans costume de scène, tu comprends ? Sans rien de spécial. La révolution ça se fait petit à petit, au niveau de l'individu, forcément. Etre bourgeois, c'est avoir des pantoufles, mais les avoir dans l'esprit. Même les gens intelligents. Moi, ce que je ne comprends pas, c'est les gens intelligents, et il y en a, qui sont fiers d'avoir la légion d'honneur. C'est extraordinaire, ça. Que les cons aient avoir la légion d'honneur, je comprends. Mais des gens intelligents, c'est incroyable...  
— C'est quoi, un type intelligent ?  
— Tiens, un type qui était sensible aux honneurs : il était ce qu'il était, mais Mauriac, c'était un type intelligent. Et Jules Romains, qui est un type très intelligent, et passionné en plus, qui écrivait des choses généreuses et très près de nous, de ce que nous faisons nous autres, maintenant. Bon, ce type, il est devenu complètement gâteux, à cause des honneurs. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est qu'un type intelligent puisse avoir envie d'honneurs, fasse tout pour entrer à l'Académie Française, par exemple. Pourquoi ?  
— Ionesco ?  
— Ah ! oui, mais lui c'est pas un type courageux, c'est rien. Tiens, j'ai eu une histoire avec lui une fois, et c'est un dégonflé. Alors, le jour où on m'a dit qu'il voulait entrer à l'Académie, c'est comme s'il était mort. Fini.  
— Ils pensent à la postérité, à la sécurité pour après leur mort, je suppose.  
— Penser à ce qu'on pensera de toi plus tard ! Moi, la postérité je la conchie, ça ne m'intéresse pas. Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça ? De toute façon, la terre, un jour, ça sera froid et tout sera

mort, Beethoven et Van Gogh avec.  
— Un homme public doit-il faire des concessions obligatoirement ?  
— Ah ! non. Ou en tout cas, si je fais des concessions, c'est sans le vouloir. Mais dès que je m'en aperçois, je regimbe tout de suite, je mets les choses au point. Mais si parler avec toi, par exemple, est une concession, alors tout est concession. Aller dans la rue aussi, c'est une concession. C'est con, ce mot-là. Pourquoi est-ce que j'admets d'être avec des gens que je ne connais pas, sous prétexte qu'ils représentent un journal ? Parce que mon attachée de presse — celle de Barclay, plus exactement — m'a dit : tu as rendez-vous avec Rock & Folk. J'ai accepté parce que j'ai déjà travaillé avec vous et parce qu'il y a forcément certains rendez-vous que je ne refuse pas, car on me les demande pour ce qu'ils appellent la « promotion ». Si cela est une concession, alors oui, j'en fais.  
— Tu disais tout à l'heure que tu disparaissais immédiatement après ton spectacle. Or, il y a des gens qui t'aiment bien qui t'attendent dehors chaque soir, et qui sont déçus.  
— Je m'en fous. Je suis peut-être égoïste, mais c'est trop dur pour moi. Tu ne peux pas savoir ce que c'est. J'avais l'habitude de dire à Popaul, mon pianiste, que ces discussions qui durent après le spectacle, souvent jusqu'à deux heures du matin, sont plus fatigantes que le tour de chant lui-même. Le tour de chant est fatigant nerveusement, et après, il fallait subir les questions pendant encore une heure ou deux. Les gens viennent gentiment, demander des autographes, etc., mais cela se terminait toujours mal, parce que parmi ces gens il y en avait toujours qui se croyaient obligés de me demander des comptes. Des jeunes, surtout. Ils parlaient de politique. Mais je ne suis pas un homme politique, je suis même à l'opposé. Il y a là une confusion : parce que je parle de choses actuelles, on dit que je fais de la politique. Eh, merde ! L'histoire de la « Cause du Peuple » est exemplaire à ce propos. Moi, quand j'ai su que Sartre descendait dans la rue pour vendre ce journal, j'ai trouvé ça formidable, et je me suis dit : je lui téléphone et je vais vendre le canard avec lui. Cela parce que je suis un sensible, un passionné.

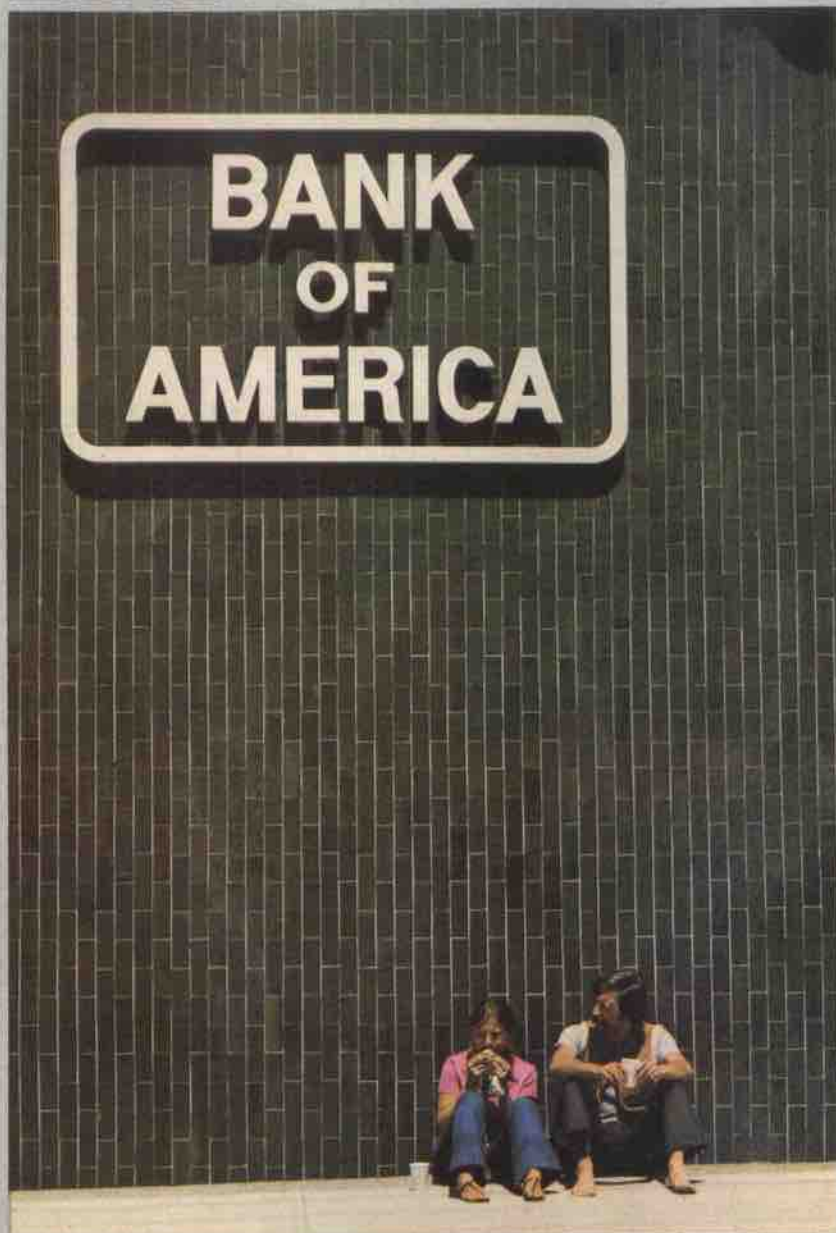
Et puis j'ai compris qu'il ne fallait pas, parce que si j'y allais, cela serait mal pris. Lui non, mais moi oui. Parce que moi, je suis sur les planches. Alors, je me suis dit que j'allais faire une chanson là-dessus, et puis j'ai pensé que les gens allaient penser encore que... Et c'est pour cela que j'ai pris des précautions oratoires et que j'ai fait cette chanson au conditionnel, « Comme si je vous disais ». Bon, c'est une ruse facile, mais...  
— Précautions, c'est un euphémisme. Il faudrait être sourd pour ne pas comprendre ce que cette chanson veut dire.  
— Bien sûr. Tu sais, j'ai enlevé la chanson « Les Anarchistes » de mon tour de chant. Elle en était pourtant un pilier, mais je ne voulais pas qu'elle devienne un hymne. Et moi, je devenais un drapeau. Je n'aime pas les drapeaux, même noirs. Le drapeau noir est un beau drapeau, mais c'est encore un drapeau. Et maintenant, ils ont tendance à en faire LE drapeau, alors merde. L'Anarchie, de toute manière, c'est la solitude, et comme personne n'y connaît rien...  
— L'Anarchisme...  
— Tu vois, tu emploies le mot Anarchisme. Moi, je n'emploie jamais ce mot-là. L'Anarchisme, c'est la formulation politique de l'Anarchie, tandis que l'Anarchie c'est le désespoir de la solitude. La solitude. Et les grands anarchistes que je connais, eh bien tu ne les connaîtras jamais, ils sont terrés quelque part, terrés dans un coin. Ils ne voient personne, ce sont des solitaires, des ermites. Et ceux-là, tu ne peux pas savoir comme ils sont merveilleux. Ce sont des oiseaux, des...  
— Individualistes ?  
— Mais mon vieux, qui n'est pas individualiste ? Qui est-ce qui bouffe le fromage en ce moment, c'est ton voisin ou c'est toi ? C'est à ce niveau-là, le problème de l'individualisme, au niveau de la bouffe pour commencer, et ça se continue après.  
— Mais il y a des gens qui essaient de faire partager leur philosophie à d'autres gens...  
— Bof, ceux-là sont des...  
— ... et qui, pour ce faire, entrent sur la scène politique. Parfois en se disant anarchistes.  
— Des anarchistes, sur la scène poli-

tique ? Il n'y en a pas beaucoup, en tout cas. Non ?  
— Lecoin.  
— Oui, mais il n'est pas sur la scène politique, ce type. Lui, c'est le Christ, et il l'a payé très cher.  
— Mais toi aussi, comme lui, tu deviens politique dans la mesure où tu deviens public.  
— Oui. Tiens, j'ai reçu une lettre l'autre jour, qui disait : « tu es un mec ignoble, un mec à torturer ». Anonyme, bien sûr. Et ça, ça m'a frappé. Il y a donc dans Paris un mec, au moins un, qui a dans l'idée de pouvoir faire torturer des gens. Il le ferait ?  
— S'il en avait l'occasion et le droit, oui. Les minables sont souvent des tortionnaires en puissance.  
— C'est un mec de droite, sûrement.  
— Pas si sûr, malheureusement.  
— C'est un con, en tout cas.  
— Tu crois que les extrémistes se rejoignent dans leurs actes ? Que le dernier des fascistes est finalement identique au dernier des maos ?  
— Maos ? Attention, je défends « La cause du peuple » parce que c'est un journal. Ce serait un journal d'extrême-droite, je ferais la même chose.  
— Oui ?  
— Oui. Mais j'ai beau jeu de dire ça, puisque c'est impossible.  
— Tu es veuf, toi aussi ? Comme la France ?  
— Oh ! quand tu vois ce qui s'est passé à la mort de ce mec, c'est absolument incroyable : quatre-vingt-quinze pour cent des Français ont été émus, et vachement — je ne parle pas des jeunes, eux s'en foutent. Donc les gens ont besoin de ça, d'un Napoléon. Alors qu'ils se fassent enculer ces gens, merde ! C'est à désespérer. On l'a dans le cul, grrros comme une patate.  
— Mais quand tu chantes... tu exprimes tout de même une certaine forme d'espoir, un désir farouche de changement.  
— Bof, disons que je crois encore au Père Noël, quoi. Je suis comme un enfant.  
— Les gens qui t'écoutent croient en toi, en ce que tu dis.  
— Quand les gens regardent une image trop longtemps, cette image devient sainte pour eux, et ses paroles, paroles d'évangile. Il faut faire très attention à (suite p. 96) - PHILIPPE PARINGAUX.



## LE MORT EN VILLE

**BANK  
OF  
AMERICA**



Par chance, les Américains savent, eux, que le Grateful Dead est l'un des trois ou quatre meilleurs groupes du monde. « Ce qui se rapproche le plus du Nirvana », dit-on de leurs concerts. Voici le compte rendu d'une de ces messes folles célébrées au Fillmore East, en plein cœur de New York, l'été dernier.

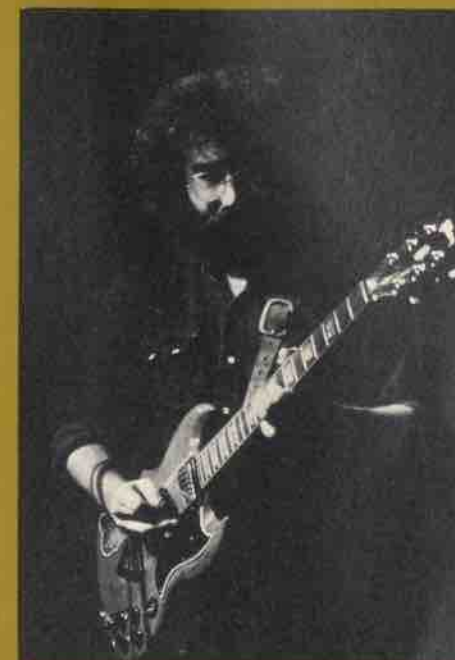
A New York, c'est toujours l'été, toujours « summer in the city », même si le programme foireux de Lindsay n'est plus qu'une affiche déchirée sur un chiotte de Tompkins Sq. Les touristes se font plus rares, et on peut encore passer un samedi magique dans le Lower-East Side, chose qui paraissait plus qu'improbable pour les autochtones. L'appartement est frais et silencieux ; et pourtant, en se penchant par la fenêtre (au 5<sup>e</sup>), on peut déjà voir le « non-stop-freak-show », en bas, dans St. Marks-Place. Il n'est qu'onze heures et demie. Il fait moins chaud que d'habitude. Ces temps-ci, New York est une fournaise, un bain turc, avec la vapeur des égouts qui s'échappe sur l'asphalte des rues et les gouttes de sueur graisseuse qui tombent du plafond des pizza-restaurants. Mais aujourd'hui il fait bon, et le concert va être chouette. Matt le sait « through the grapevine », il y a un concert gratuit dans Tompkins Square. On descend manger dans un restaurant polonais en face du parc (« the park », dans l'East-Village, c'est Tompkins Sq., et non Central Park. Ghetto talk). La nourriture est bonne, simple et bon marché. Trois objets d'étonnement pour quelqu'un qui vit « Upstate », à la campagne. Un point pour New-York-City. Et pour Matt. On s'est rencontrés sur le capot d'une Pontiac. Il essayait de combiner les étoiles avec la magie du Dead. Tous les concerts (4 en tout) étaient à guichets fermés depuis trois semaines ; à l'entrée du Fillmore East, c'était la folie : au moins une centaine d'âmes paumées gueulant sans relâche leur litanie : « Got a ticket to sell, anyone ? An extra ticket ? » La situation en était même ridicule : même pas les habitués « scalpers », les habitués ticksons à \$ 3.25 vendus \$ 10 pièce. Non. The Dead was in town ; et les scalpers étaient DANS LA SALLE. Personne ne voulant rater ça. Le Dead, le seul groupe à obtenir ça... (et pourtant ils étaient passés à N.Y. en juillet).

Donc, le concert du vendredi, on l'avait écouté à travers les portes en fer, sous les escaliers d'incendie. Le charme du Dead opérait, et bientôt c'était le carnaval. Des boîtes de bière étaient miraculeusement produites, et tout le monde chantait avec Marmaduke. Matt s'oublie dans sa moustache ; il est déjà bien parti. C'est très drôle ; on est bien ; pas un flic ; « c'est Woodstock, déconne l'autre, se donner du bon temps dans de la pisse de chien... » tout le monde se marre ; on est bien une trentaine maintenant. Le set de Marmaduke et des Riders est terminé depuis un moment. Tout à coup, les amplis du Dead font tout trembler ; tout le monde se lève et secoue son pot. Sauf Matt, qui cabosse consciencieusement la Pontiac, en mesure.

C'était hier soir. D'après des types

rencontrés dans le restaurant, il n'y aurait pas de concert cet après-midi. Matt se sent visé, personnellement : il n'a pas un rotin (« jusqu'à lundi », précise-t-il), et il comptait sur ce concert pour passer le samedi... et pour voir son « Mr. Tambourine Man » qui pourrait lui faire crédit. Dans le « parc », il n'y a que les vieux sur les bancs, les « winos » (poivrots) venus du Bowery, les vieux Hongrois qui jouent aux échecs ou aux cartes sur les tables de pierre. Sur un chantier de démolition, du côté portoricain, une équipe de ciné filme un interview ; il y a trois filles, deux types, tous noirs. Toute l'équipe est noire également, ainsi que les gosses autour d'eux.

L'après-midi se passe ainsi, à vaudrouiller. Dans Park-Avenue, je décide



Jerry Garcia

Matt à passer par Max's Kansas-City ; juste pour jeter un œil. En bas, c'est le bar-resto, hip et plutôt cher. On monte, malgré les protestations du garçon. Là-haut, c'est vide ; pas encore ouvert ; le décor est assez dingue. Je pense à une séquence de Midnight Cowboy ; pas celle à laquelle vous pensez. Matt n'a pas de mal à me convaincre que le Velvet Underground a joué ici tout l'été, et qu'il les a vus, complètement défoncés. Et que c'était très bien. Pour ne pas être à court, je rétorquai que moi aussi je les avais vus, le 7 septembre, encore un bon samedi, à Central Park. Oui, le Velvet Underground EN PLEIN JOUR, jouant pour un millier de personnes, des enfants, des jeunes et des vieilles dames médusées et vaguement inquiètes. En plus, c'était un concert gratuit organisé par, hm oui, la Banque du Sang (!). Un drôle de troc ; une drôle d'après-midi, une drôle de scène : le Velvet réduit au

minimum, le batteur Maureen Tucker et son « spangled-banner-drum-kit », faisant des merveilles avec Morisson, Morisson et sa voix pas possible ; le Velvet Underground, le soleil, la poussière, les tentes blanches. Une drôle d'après-midi, un peu semblable à celle-ci, Matt... A BLOOD RIP-OFF ! Le soleil et la mort, en face. Un peu trop semblable à celle-ci.

Après le pèlerinage à Gramercy Park, encore un endroit assez particulier (c'est le seul square propre de Manhattan ; pour y pénétrer, il faut avoir sa clé...) c'est l'hôpital de Stuyvesant. On va voir un ami de Matt ; pour apprendre qu'il est mort la nuit dernière. Tout s'arrête un moment ; et tout, y compris notre activité (notre non-activité) de la journée, tout devient absurde, mais à un tel point que ça en devient insupportable. Il faut bouger. On marche un peu ; mais cela aussi, c'est changé. Notre rencontre et notre association, elles aussi sont trop absurdes. Matt rigole à blanc : « En juillet, c'est avec lui que j'étais ; pour voir le Grateful Dead... funny... ». En bon Dead-freak, il doit commencer à se douter qu'il n'y a pas de hasard. On se sépare ; c'est la seule solution ; et on va faire la même chose. Chacun de son côté.

Je rentre en autobus. Sur le « marquee » du Fillmore, le programme du mois (Byrds, Mayall, Winter, BB King, Clapton) est remplacé par ces simples mots : JIMI HENDRIX 1945-1970 PEACE — et, encore une fois, ça n'a pas de signification. Le panneau au néon, sous le soleil. Opaque. Est-ce un concert surprise (show-business jusqu'au bout) ? Un message ? OVERDOSE. Brusquement, tout un aspect de la vie dans le Lower East-Side m'apparaît, ou plutôt dawns upon me. Le côté noir du soleil.

Ce qui s'est passé ensuite, je ne m'en suis pas très bien aperçu ; mais je me suis retrouvé avec un billet à \$ 4.50, que j'ai payé \$ 5. Il n'avait pas de monnaie. « IL », je lui dois sans doute une des expériences les plus perturbantes et inoubliables de ma courte vie ; une expérience qui vous assaille et vous travaille souterrainement, par vagues, qui ne vous lâche pas ; durable et par vagues, un peu comme les pulsations du Dead. Et c'est peut-être ça la magie. Sur le programme du Fillmore, et sur les murs, en jaune et en vert-poker, ça s'appelait AN EVENING WITH THE GREATEFUL DEAD.

Le Fillmore East est un auditorium, avec des fauteuils cramoisis, des lustres en ostensoirs et une sonorisation presque parfaite. A la surprise générale, le Dead commence à jouer à dix heures pile. Derrière eux, un énorme écran ; au début, le light-show déçoit, surtout si l'on est habitué à ceux des « ballrooms » : en effet, il est limité à cet écran, qui fait presque office de partition ; car les



travaux de « Joe » (en tout 8 personnes) ne sont pas autre chose que cela : un équivalent cinématique de la musique et des pulsations du Grateful Dead. Comme le titre des affiches l'indique, le concert de ce soir est une chose bien préparée d'avance, un voyage organisé. Il y a même un générique : AN EVENING WITH THE GREATEFUL DEAD, sur fond de locomotive à vapeur.

« Riding that train  
High on cocaïne  
Casey Jones, you'd better  
WATCH YOUR SPEED ! »

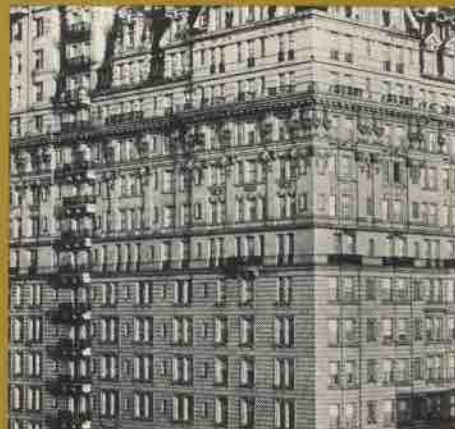
Mickey Hart est à la batterie, Phil Lesh à la guitare-basse, Pigpen occasionnellement à l'orgue ; Garcia et Bob Weir chantent des chansons dont le ton et l'instrumentation rappellent immanquablement « Workingman's Dead » ; des chansons pleines de sagesse et de gaieté. De temps en temps, Phil Lesh s'amène au micro, avec sa gueule de pirate truculent, et pousse sa chanson. Garcia est souvent au piano-orgue ; et pour certains morceaux, deux « membres



de la famille » viennent jouer de la mandoline. C'est « le Grateful Dead dans les chaumières », si simple, si immédiat, absolument fascinant. A chaque fois que Garcia ouvre la bouche, c'est la voix de l'expérience qui parle, incroyablement chargée, mais jamais pontifiante, même pas didactique. Si vous vivez depuis trois mois avec « Workingman's », vous savez ce que je veux dire. Les vocaux sont un pur délice ; ils s'amuse beaucoup, et les harmonies se sont améliorées de façon surprenante depuis « Live Dead » (écoutez « Uncle John's Band »). Dans l'ensemble, ce sont des nouvelles chansons ou des « traditionnels », et quelques gospels hilarants (oui, ils ont fait « Swing Low », avec l'aide de Pigpen...). Mais c'est vraiment la veillée-au-coin-du-feu ; Phil rouspète même après les « clappers and stompers », parce « qu'on ne s'entend plus jouer ». On ne s'entend plus écouter non plus. Puis, à grand renfort de plaisanteries, apparaissent Marmaduke et les New

Riders of the Purple Sage (les Chevaliers de la Sauge Mauve ?) : David Nelson à la guitare et mandoline, Hart reste à la batterie, Phil laisse sa place à David Thorbert. Garcia s'installe à la steel-guitar, comme l'ainé des sept nains à sa machine-à-tricoter. Jerry Garcia, le Juf-Qui-Sait, le magicien réplet ; on ne lui voit que la barbe et les cheveux noirs, et parfois les lunettes.

Ce soir, comme hier, les Riders vont jouer un très long set (2 h), pour les mêmes raisons qu'hier : Marmaduke est toujours grisé par son incroyable succès et, gromelle Garcia, « il veut toujours mettre le concert dans sa poche » (steal the show). Deux heures de country-music, et même si l'on est fana on ne peut pas y croire, tant c'est bon ; ils sont pas possibles. Pas possibles ; Marmaduke chante presque tout le temps ; il est si maigre et petit qu'il disparaît presque derrière son énorme guitare sèche. Seuls ses bras filiformes sont visibles. L'énergie qu'il dégage est assez confondante. Parfois Garcia s'ou-

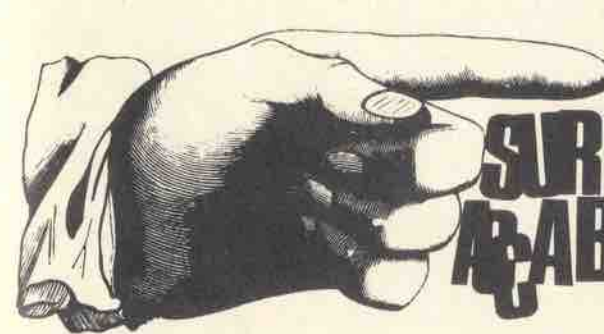
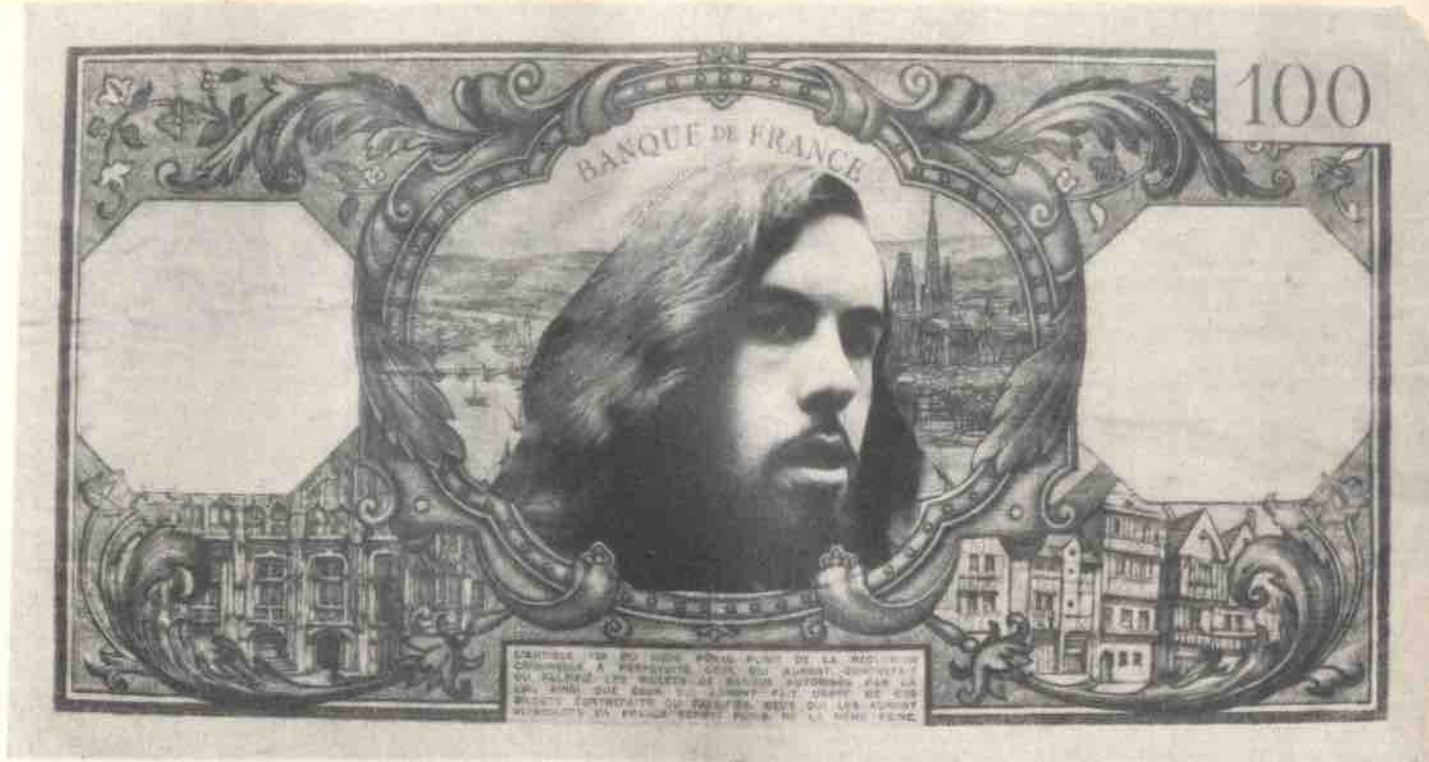


ble à la steel-guitar et sort des trucs qu'on n'a sans doute jamais encore faits, ni entendus. Jamais. Les autres se regardent un moment, et renchérisse, le relancent pour voir s'il va continuer comme ça à étonner et à faire planer tout le monde. Et il le fait. C'est tuant, par moments : on se dit qu'après cela, il ne peut y avoir qu'un anti-climax. Et bran ! c'est « Honky-Tonk Women » ! et tout le Fillmore qui entonne « Je m'suis fait une divorcée en New York Ci-ty »... Au balcon, c'est un véritable pandemonium, tout le monde est debout, saute, danse, beugle ; un vrai rodéo. Les « goons » n'y peuvent rien, et ils regardent, impuissants, les gens prendre le contrôle du Fillmore. Les « goons » (clowns) sont les psychopathes musclés engagés par Bill Graham. Des « ouvreuses » d'arcades sourcilieuses tout de jaune vêtues. Ça fait déjà deux fois que Marmaduke implore Garcia de le laisser faire encore un morceau ; Garcia aime ça aussi, et

ils continuent. Puis, après un très court entracte, un plateau amène un véritable mur d'amplis, deux batteries et une dizaine de gongs (oui, des gongs). Finie la musique pour les oreilles, c'est le RAZ-DE-MARÉE. Vous êtes soudain immergés, noyés dans une espèce de maelstrom ; Bill Kreutzman joue avec M. Hart, Garcia a sa fender rouge, Phil est de retour ; Pigpen à l'orgue, Bob Weir à la guitare et au chant. Ces six bonshommes ont le pouvoir. Et l'électricité : complet contrôle sur leur auditoire, alors que les videurs sont débordés. Le Fillmore devient une énorme baratte, et vous comprenez soudain la nature de la musique du Dead, et l'idée qu'il y a derrière : un principe unificateur, un seul rythme, un seul corps, un seul mouvement. Et vraiment, oui, on s'y perd, dans la musique du Dead. Je ne me souviens pas de ce qu'ils jouèrent pendant deux heures. Pigpen a chanté un « Good Morning, Little Schoolgirl » particulièrement cochon, et aussi « Easy Wind ». Mais il y eut surtout un « Saint-Stephen » (with a rose) de trois quarts d'heure, absolument ahurissant ; le light-show, qui jusqu'à présent avait un petit côté McLaren, devint dément, avec d'énormes globules rose vif et bleu écru, énormes et mystérieux, comme le son du Dead, qui vous tombait dessus comme des pans de mur ; et vous n'écoutez plus vraiment, vous êtes noyés, et vous pensez à une vitesse incroyable (et pas seulement, je crois, à cause des dextrines que vous avez avalées). Et tout à coup vous comprenez pourquoi le Dead a tant de fanatiques : Bill Graham et Dave Crosby l'ont proclamé partout : « quand ils sont en forme, le Dead est le meilleur groupe du monde ». C'est vrai, mais j'ai l'impression que ces temps-ci ils sont souvent en forme.

Le Grateful Dead n'est pas seulement un groupe de musiciens très doués et inventifs (C, S, N & Y), pas seulement un groupe avec une image, pour le meilleur et pour le pire (Stones), mais UN GROUPE AVEC UNE VISION (comme le Band, le seul équivalent qui me vienne à l'esprit, mais diamétralement opposé, si vous pouvez placer le diamètre). Ils produisent une musique d'après la Révolution ; comme certains musiciens noirs que l'on prend pour des lopettes mystiques (Sun-Ra, Sanders, etc...), comme H. Miller aussi, si l'on veut. « Une Soirée avec le Grateful Dead », ce n'est pas un concert, mais une expérience. Ce n'est pas ça qui changera le monde, mais c'est peut-être quelque chose qui vous fera vouloir changer le monde, parce que vous aurez une idée de « comment ça pourrait être si... » Utopie, coup d'œil, vision.

En rentrant à l'appartement, je retrouvai Matt, saoul à mort. Mais je n'avais pas envie de parler. — PHILIPPE GARNIER.



## ENQUETE SUR UNE MUSIQUE ABABLEE DE SOUPCONS

Où en est la pop française ? Que pensent les musiciens, comment marchent les galas, les disques se vendent-ils, combien y a-t-il de saines accusations et de justifications logiques ? Une réunion au Golf Drouot avec divers représentants de différents groupes français, diverses rencontres et interviews ont permis à Philippe Koechlin de constituer ce dossier. Incomplet, comme toujours : on y aborde pour la première fois la pop en France sous son aspect le plus matérialiste. Inutile de crier au scandale. Ce n'est pas en ignorant délibérément certaines données du problème que l'on pourra se faire une idée plus juste des remous qui agitent la marche pop. A chacun d'en tirer des conclusions personnelles.



## POP ET PRESSE

« Sur Aix-en-Provence, j'ai lu dans Rock & Folk : « Dynastie Crisis, j'étais pas là pour les entendre, mais j'ai demandé à un copain et il m'a répondu : « Dégueulasse, comme tu peux t'en douter. » Vous trouvez ça sérieux ? » C'est un premier coup. Contre la presse pop, les groupes se déchainent. « Le mec qui est dans les Alpes et qui lit dans un canard pop : « Pas la peine de vous déranger », il se dérangera pas alors que, si ça se trouve, le groupe lui botterait vachement. » L'esprit de la critique pop serait identique à celui qui sévit dans le football : on pousse une équipe mais, dès qu'elle a des problèmes, on lui tourne le dos. « Le mouvement est embryonnaire. Il faudrait plutôt pousser qu'écraser. » Pousser comment ? En s'extasiant systématiquement ? Triangle : « Quand un groupe français fait le bide, on dit : « C'est normal. » Quand c'est un groupe anglais on dit : « Comment ça se fait ? » Cette presse française, on l'accuse d'être à 90 % consacrée aux étrangers. Les étrangers eux-mêmes s'en étonneraient. Répondre qu'il s'agit d'une musique avant tout anglaise et américaine : facile. Plus profondément, il y a la conviction que la presse conditionne le lecteur. Pour nous, la seule manière de lutter contre l'embrigadement ou l'attaque systématique reste la liberté totale d'expression. Elle n'est pas extrêmement appréciée. Les Variations : « Paringaux nous a fait le plus grand tort en nous attaquant. On a rencontré des gens qui nous ont dit : « On vient quand même vous écouter pour voir si, vraiment, vous êtes mauvais. » Et encore, eux venaient nous voir, mais d'autres ne se sont plus dérangés. » Contradiction cependant, car ils affirment peu après : « Finalement, ça nous a fait du bien, parce que si un groupe est contesté, c'est qu'on s'intéresse à lui. » Dynastie Crisis : « Le truc scandaleux maintenant, c'est qu'il y a des mecs qui écrivent dans les bouquins et tu t'aperçois qu'ils travaillent chez Barclay ou Philips, et en plus ils poussent des groupes de leur maison. » « En France, on ne passe pas en radio. Donc, la seule forme de promotion, pour nous, c'est la presse écrite. »

## POP, RADIO ET TÉLÉ

Pourquoi ne passe-t-on pas plus en radio et en télé ? La réponse évidente : parce que la pop ne plaît pas à monsieur Tout-lemonde. Philippe Adler (programmation RTL) : « Nous passons ou la grosse artillerie Beatles et Blood Sweat and Tears, ou bien les tubes du moment, Cat Stevens, Aphrodite's Child, Mungo Jerry. Comment aller plus loin ? Nous sommes une radio populaire et il s'agit, avant tout, de faire plaisir à la majorité. Croyez-moi, nous connaissons le portrait-robot de l'auditeur aux différentes heures de la journée : il est très loin de l'amateur de pop. Les « minorités » (même quand il s'agit de la pop music) sont alors sacrifiées. » Évidemment, trois radios pour une bonne partie de la France... On ne peut s'empêcher

de penser aux États-Unis, avec plusieurs milliers de stations. Là, il est possible de se spécialiser. Et, on peut le parier pour la France, une radio qui se consacrerait à la musique que nous savons ferait un certain malheur. Adler : « Mais nous avons essayé de jouer la carte de quelques groupes français : Martin Circus, Dynastie Crisis (au début), Système Crapouchik. Je suis persuadé qu'il y a un public qui se développe pour la pop et, dans quelques années, les groupes auront plus de chances. Maintenant, je voudrais dire une chose : il y a des circuits qui se recoupent très peu — à part les émissions spécialisées. Le public des galas et des disques de « pop dur » écoute peu la radio. A l'époque où nous avons matraqué Dynastie Crisis, ça n'a pas fait bouger leurs ventes d'un poil. » Les groupes ne sont pas tout à fait de cet avis. Triangle : « On a fait une tournée avec Georges Chelon, eh bien, il amène pas un rat, Chelon, et pourtant il passe en radio et en télé. » En fait, les radios vendent de la lessive à des gens qui aiment bien la chanson et dont beaucoup n'achètent jamais un disque. Mais il ne faut surtout pas les effrayer, ces gens-là. Triangle : « Havas nous avait commandé des jingles publicitaires pour Martini. Tout se passait très bien, quand Martini a eu peur. Pourquoi ? Parce que, dans l'esprit du public, ça donnait Martini = pop music, or pop music = drogue, donc Martini = drogue ! » Quant à la télé... Balthazar : « On a fait une télé pour Bienvenue il y a trois semaines, eh bien on a vraiment été traités n'importe comment. » Prévotat : « Nous, on faisait une télé, et voilà Monsieur Henri Genes qui arrive sur le plateau. Oh là là ! Monsieur Henri Genes ! Eh ben merde, il vend pas un disque Monsieur Henri Genes, il a pas un article, il attire pas un rat ! Et nous, on est là allons, mettez-vous dans un coin, y a Monsieur Henri Genes qui répète ! Et si on fait boum boum sur la batterie pour la régler, c'est vraiment le scandale ! Vous vous rendez pas compte, vous allez gêner Monsieur Henri Genes ! » Reste, tout de même, Pop 2.

## POP ET POLITIQUE

Komintern : « Il y a une censure. Ça n'est pas le problème des journaux pop, c'est le problème de la répression bourgeoise. La bourgeoisie a vu dans la pop music le ferment d'une révolte de la jeunesse. Le pouvoir a donc lutté contre ces rassemblements de jeunes, ces lieux où pouvait se cristalliser la révolte. Par exemple, aux États-Unis, après Woodstock, Nixon a déclaré qu'il s'agissait d'une manifestation communiste. Quant à nous, nous subissons sans cesse les effets de la répression dirigée contre notre parti pris politique. » Komintern, sur scène, crie à la révolution. Profession de foi haut proclamée qui vise à réveiller le public apparemment mûr de la pop music. La pop music en question ? Komintern : « Pour nous, c'est pas du tout la joie du rassemblement, la libération, l'amour, les hippies et je ne sais quoi

encore, la drogue, etc. Pour nous, c'est la réalité du quotidien, les conditions de travail des ouvriers, l'oppression de la bourgeoisie. » Remous divers : « On ne doit pas violer les gens ! On peut dire des tas de choses au deuxième degré ! On est forcément dans un système ! On ne représente pas une force suffisante ! » Komintern refuse l'idée des circuits parallèles — underground — existant en Angleterre et aux États-Unis. Il les refuse parce que, chez nous, ils n'existent pas — censure — et parce que, là-bas, la classe ouvrière est intégrée — selon eux. Pas en France. « Mai 68 l'a prouvé ! »

« Alors, disent les autres, mettons que vous, vous êtes maoïstes, et puis nous trotskystes, et puis d'autres PSU, alors on va défilier tous les uns après les autres sur scène et, chacun à notre tour, on va faire notre discours, non, mais vous vous rendez compte ? Vous vous mettez à la place du public ? Pour propager vos idées, faites des meetings politiques : « Komintern expose son programme tel jour à tel endroit. » Il y aura un peu de musique pour reposer les militants entre deux discours. » Évocation des militants français pro-Black Panthers, prêts à applaudir un Noir et à siffler un Blanc sans même ressentir la musique. Komintern : « Bien sûr ! Mais ça n'a aucun intérêt de jouer devant des gens qui sont d'accord ! C'est intéressant devant des gens pas d'accord ! » Jouer ou haranguer ? Prévotat (Triangle) : « Nous, ce qu'on met dans nos textes, ça n'est peut-être pas très révolutionnaire, mais on cherche à y mettre quelque chose de nouveau. Politiquement, ça ne se rattache à aucun parti défini mais ça va contre Mathieu ou Adamo. » La gauche proclame alors qu'en Angleterre, Led Zeppe — Mireille Mathieu, les modérés rétorquent que c'est très bien ainsi et la gauche s'écrie : « Mais alors, vous ne cherchez qu'à gagner du fric ! »

Patrick Vian (Red Noise) : « De toute façon, dès qu'un groupe a du succès, il cesse d'être révolutionnaire. » Les Rolling Stones ? « De la mauvaise copie de bluesmen noirs américains ! Mick Jagger, c'est le star system ! » Les autres : « Oui, mais si on te propose de passer à la télé, tu ne vas pas refuser, non ? Eh bien, tu deviendras une vedette, malgré toi. » Vian : « Mais je ne ferai pas les concessions pour passer à la télé. » Les autres : « Et si on te demande pas d'en faire ? » Vian : « Ça ne risque pas d'arriver. » Majung se lève : « Si notre idéologie se rapproche de Komintern, on ne l'exprime absolument pas de la même manière ; néanmoins, on a enregistré un disque chez Vogue qui est resté dans les fonds de tiroir. Les textes font peur. » Prévotat : « Ben évidemment, si tu baisses ton froc dans la rue, tu vas te faire arrêter. » Majung : « Donc, blocage au niveau du pouvoir, ou de sa police ou de ses impresarios. » Hypothèse : le public, lui-même, ne serait pas d'accord ? « Pourtant, dit Majung, il s'attend bien à recevoir quelque chose ? » « Peut-être pas ce que vous lui balancez ! » « Voyons, dit Majung, nous ne sommes pas sûrs d'avoir

raison, mais de toute manière, on nous empêche de nous exprimer. » Brouhaha total : vous faites de la mauvaise musique, vous passez plus de temps à lire Marx qu'à travailler la guitare. Majung : « Le problème n'est pas là ! »

A partir de quand devrait-on juger qu'une musique cesse d'être « anesthésiante » pour devenir « révolutionnaire » ? « Ça dépend des mecs qui la jouent » répond Komintern qui prend Sylvie Vartan pour cible. Possible. Cela dit, Otis Redding aussi, c'était pour le pied, et Hendrix, et bien d'autres. Et le pied est libérateur, de bien des choses peut-être moins faciles à décrire. De tas de complexes. Ça ne fait rien, Komintern les range dans le même placard « aux rêves ». Et un bon solo de saxo joué par un fasciste ? « Mmmmmh... Peu probable », se contente de marmonner Patrick Vian. Et le fan de free jazz qui décolle en écoutant sa musique et oublie un peu la politique ? « D'où l'importance des paroles », précise Komintern. Les Variations : « Nous, on aime s'éclater, et puis on aime les filles. On serait plutôt « speed » et eux seraient « acid ». Majung : « Ah, ben, moi, je trouve plutôt le contraire. » Zoo : « Tout ça, ça prouve que chacun a son idéal ; c'est bien, mais si on ne se tient pas les coudes, ça n'ira pas mieux. On est trop individualistes, c'est ce qui fait notre faiblesse. Par contre, les autres, les « vedettes », les gens bien en place, croyez-moi, ils se les tiennent, les coudes. »

## POP ET BOITES

Henri Leproux : « J'ai une clientèle du dimanche après-midi qui adore les Variations et qui aime s'éclater ; d'autres viennent en semaine écouter un concert de Total Issue ou de Jean-Luc Ponty ; d'autres préfèrent le style Pink Floyd. Il y a différentes clientèles. » Le bruit représente maintenant un obstacle à vaincre. Il existe au Golf Drouot un locataire lointain, dans les étages, qui a tout vécu sans sourciller : l'épopée du rock, la vogue du twist, Hallyday, Eddy Mitchell et les Chaussettes Noires — jamais le moindre son ne vint troubler son sommeil. Hélas (pour Leproux), ces deux dernières années, quelques vibrations commencèrent à l'atteindre, puis, peu à peu, les amplis augmentant de taille et les watts se multipliant, ces vibrations se transformèrent en grondements ; enfin, quoi, le monsieur a cessé d'ignorer la longue marche pop... « Au départ, ils avaient des amplis de 30 watts, maintenant ils ont des amplis de 200 watts, quelquefois deux par guitare. On se trouve avec 130 décibels dans l'établissement, autant de bruit qu'une Caravelle, paraît-il. » De nombreux patrons de boîtes ont cessé d'engager des orchestres pop à cause du bruit. « Cette année, on a dépensé dix millions pour insonoriser le Golf. » La préfecture de police vient contrôler les décibels ; on mesure chez le plaignant. Interdiction de dépasser 30 décibels. On calcule ça entre les passages du métro qui, lui, fait plus de bruit. Mais c'est le métro. Sur une recette, il y a les taxes, les droits d'auteur, la sécurité sociale et les congés

spectacle. Avec les groupes-vedette, Leproux travaille au pourcentage et paye les amateurs environ 600 F. Les boîtes se sont raréfiées à Paris depuis quelques années, et Leproux évoque l'époque où il y avait La Locomotive, Le Paladium, le Top Ten. Les jeunes sortent moins. Affaire de mode ? On dépense plus d'argent pour les disques, les vêtements et, à Paris en tout cas, il y a la concurrence des musicoramas. « Depuis St-Laurent-du-Pont, les jeunes sortent moins encore et, en province, de nombreux patrons ont dû fermer leur boîte et attendre l'inspection de la commission. Finalement, ce sont encore les jeunes qui paient les pots cassés. Les petits gars et les jeunes filles ont bien le droit de se distraire, pourtant. C'est qu'ils travaillent dur, pendant la semaine. »

## POP ET SCENE

Martin Circus : « Écoute, à Perpignan, on vient de faire un gala à 500 sacs. Bon, eh ben, si t'es cinq ou six mecs dans le groupe, je peux t'assurer qu'avec un gala à 500 sacs, tu vas revenir avec 20 sacs dans la poche. Bon, au départ, tu laisses 20 % à l'agence, c'est normal, ils ont des frais terribles, coups de fil, démarches et tout. Bon, il te reste 400 sacs. Il faut soustraire 100 sacs de frais d'essence, le matériel, le personnel, etc. Reste 300. Tu travailles avec des gens qui portent ton matériel, qui l'installent. Je suis désolé, si t'es obligé de trimballer ton matériel, t'as plus la force de jouer. Bon, il faut les payer, ces gens-là, et comme t'es pas salaud, tu essayes de les payer correctement, tu les nourris, tu les loges, bon, il te reste 200 sacs. Là-dessus, tu te nourris, tu te loges et puis tu divises le reste par six : regarde ce qu'il te reste. Et je ne te parle pas des pannes de voiture, des pannes de matériel, etc. Un jeu de cordes de basse, ça coûte 15.000 balles, et quand tu casses une corde, faut changer tout le jeu. » Pour les groupes parisiens, les galas intéressants sont ceux qui se déroulent à 40 km de la capitale. On n'est pas obligé de coucher sur place et on économise l'hôtel. Pourtant, il y a ceux qui calculent au plus juste.

Dynastie Crisis : « Samedi, j'ai fait un gala à Bruxelles, payé 200 sacs, eh bien, j'en ai rapporté 150. Comment j'ai fait ? J'ai pas de voiture particulière, tout le monde est dans le camion, je porte mon matériel moi-même, je descends pas dans les hôtels à dix étoiles, on dort à plusieurs par chambre et on mange pas dans les grands restaurants. » Le cercle classique : plus un groupe marche, plus il prend cher mais plus il dépense. Quel serait le tarif rêvé ? « Une brique par gala ! » Le cachet que prenait John Coltrane pour jouer à Paris il y a quelques années : ça laisse rêveur. La pop coûte cher. En attendant, cet été, les groupes pop ont tourné correctement alors que les vedettes essayaient des bides. Sauf Joe Dassin et Johnny Hallyday. Hallyday fait venir 3 à 5.000 personnes à tous les coups mais « sur un million huit de cachet, il empoche 100 sacs, tout le reste ce sont les frais divers, tu peux pas savoir. »

Patrick Vian (Red Noise)



Jackie Chalard (Dynastie Crisis)





Dynastie Crisis: « Les galas, ça dépend évidemment de la cote du groupe. Pour nous, ça marche pas mal en ce moment, on fait sept à huit galas par mois. » Blues Convention: « L'été a bien marché mais, depuis septembre, on a fait trois galas. » Les Variations: « On fait entre dix et quinze galas par mois » — ils prennent entre 5 et 6 000 F. et ce tarif relativement élevé leur poserait maintenant des problèmes. L'agence Gaillard. Plus de vingt groupes français y sont sous contrat. Gaillard, trente-cinq ans, rapide, organisé, précis. L'œil vif, le verbe facile. « Ceux qui tournent le plus sont Martin Circus, Triangle, Zoo, mais d'autres groupes accèdent à une certaine notoriété comme Dynastie Crisis, Choc, Jupiter Sunset. Pour les « vedettes », les cachets vont de 3 500 F. à 5 000 F. » Gaillard se définit comme « agent ». Après la guerre, les syndicats avaient obtenu que l'on supprime la profession d'agent artistique parce que les imprésarios avaient la réputation de voler les artistes. On ne distribuait plus de nouvelles licences. On pourra désormais à nouveau être agent, mais il ne sera plus question d'exercer en même temps la profession d'éditeur, ni de faire de la promotion, et non plus être tourneur ou directeur d'un établissement quel qu'il soit. « Il y a deux ans, j'étais producteur, je produisais des groupes, je louais les studios, je les faisais enregistrer à mes frais, je prenais des risques. Petit à petit, j'ai acquis une certaine notoriété, si bien que les maisons de disques m'ont confié le management de leurs groupes. Je suis devenu agent. Avant, j'étais entrepreneur de spectacles avec une licence de tourneur. » Gaillard constate un tassement, qu'il estime logique après l'emballlement du début. Il y a eu la mode de la pop music: n'importe qui jouait n'importe quoi, n'importe où. Le public est maintenant moins important mais plus solide. « Triangle joue devant 12 à 1 500 personnes tous les samedis. Évidemment, les cachets sont élevés, mais, en France, on ne travaille que pendant les week-ends. Si l'on pouvait se produire en semaine, on serait moins cher. En Angleterre — où il y a d'ailleurs un fléchissement depuis un an et près de 12 000 groupes (1) — les plannings laissent rêver: un jour, engagement dans un pub, le lendemain un concert dans une université, le surlendemain, un bal d'anciens élèves. » L'agence travaille avec des dancings spécialisés à clientèle jeune (50 % du marché); ensuite il y a les bals de sociétés, les bals d'écoles; ensuite des participations aux tournées (première partie de Johnny Hallyday, par exemple); ensuite des galas (salles de spectacles), des soirées privées et enfin les maisons des jeunes et de la culture. « Mais, dit Gaillard, les salles sont souvent trop petites (3 à 400 places) et c'est difficilement rentable. » En gros, un fichier de 4 à 600 établissements, Gaillard ne sait plus. Quelles sont les régions les plus pop? « Eh bien, le Nord d'abord. J'y ai vu des choses étonnantes; sur un rayon de 30 km, il y avait une fois un de

mes orchestres qui passait, c'était bourré, il y avait un autre dancing à côté avec 1 200 personnes, encore un autre avec 2 000 personnes, il y avait Jacques Dutronc qui passait sous une tente avec 1 500 personnes, et Nicoletta qui passait à une fête de la bière et c'était bourré aussi! » Ensuite, il y a la région lyonnaise y compris Grenoble et Saint-Étienne, le Sud-Ouest avec Tarbes et Bordeaux. L'Est ne marche pas et, en Bretagne, il paraît que l'on vient demander aux groupes de jouer un tango ou un cha cha cha. « D'ailleurs souligne Gaillard, nous n'envoyons jamais un groupe dans un établissement que nous ne connaissons pas. S'il s'agit d'une nouvelle adresse, nous l'accompagnons toujours pour voir comment ça se passe. » Les groupes, il leur arrive de jouer devant des gens complètement ivres qui se tapent dessus. Ça leur est insupportable. Mais, finalement, faut-il cultiver un souci de respectabilité, refuser de se produire dans les bals sous prétexte que les gens risquent de ne pas écouter? Choc: « Mais ces mecs, ils s'en foutent, de la pop music. C'est pas parce que tu vas jouer devant eux qu'ils vont penser à autre chose qu'à boire ou à draguer les filles. Raides gelés à la quarantième bière, ils font plus la différence entre Martin Circus et Yvette Horner. »

**POP ET DISQUE**

Les Variations: « D'abord, vous auriez intérêt à parler plus de nous parce qu'on vend bien plus de disques que de nombreux groupes étrangers. Tenez, le « Wheels of fire » des Cream, il n'a fait que 5 000 exemplaires. » Les Variations annoncent des ventes de 80 000 et 40 000 simples, Triangle 14 000 simples (le premier à 2 300). Bernard de Bosson a des vues bien précises sur les possibilités de la pop française. Venu du jazz à la pop, il s'occupe du catalogue Atlantic pour la maison Barclay: « En principe, je ne devrais pas me réjouir de l'avènement de la pop française puisque j'exploite un matériel musical à 95 % anglais et américain. Seulement voilà: j'écoute toute la production américaine et, là-dessus, j'en sors 20 %. Le reste est à foutre au panier. Il y a trois ans, j'ai entendu Zoo et j'ai fait tilt. Ces types, au point de vue qualité musicale, je les ai immédiatement trouvés bien au-dessus de tout ce déchet américain. Et là, je me suis rendu compte qu'il y avait une sorte de racisme contre les Français. » Pour B de B, des gens comme Zoo, Magma, Triangle font preuve d'une maturité, d'une originalité musicales d'autant plus remarquables que tout va contre eux: un environnement culturel dépassé, une incompréhension flagrante. Au Midem 70, il a signé avec Mercury un contrat au terme duquel la maison américaine s'engage à verser à Zoo une avance sur royalties de plusieurs millions sur plusieurs centaines de milliers de disques vendus. « Je suis convaincu que la pop française peut se vendre à l'étranger! » Plus récemment, il a fait jouer Zoo en

Angleterre. Une tournée expérimentale de huit jours. Permis de travail grâce à Gaillard (« Il y a suffisamment d'Anglais qui jouent chez nous, alors, hein! »). Zoo est passé au Ronnie Scott Club, a joué dans trois universités, s'est produit au Speakeasy devant quelques durs-à-cuire de la pop anglaise. « Je vais parler en homme d'affaires, dit de Bosson. On a risqué deux millions sur ce coup — location de cars, matériel neuf, voyage, séjour. En France, si tu mets un million sur un groupe, tu peux le récupérer en trois ans. En Amérique, où tu peux faire le disque + l'édition + le management, tu le récupères en un an. » En attendant, Zoo doit récolter les fruits de sa première apparition en Angleterre grâce à une seconde tournée qui, là, sera bénéficiaire. On y trouve pour l'instant leur disque en importation mais, à ce moment-là, il sera distribué soit par Philips, soit par Warner. Également, début 71, une tournée aux États-Unis.

Les chiffres de vente de la pop en France sont loin d'être négligeables. A titre d'indication, Philips annonce (à fin octobre): 16 000 Black Sabbath (30 cm) et 10 000 Cat Stevens (30 cm) contre 4 000 Magma (double 30 cm). Chez Barclay, c'est Led Zeppelin, évidemment, qui écrase tout: 60 000 exemplaires pour le III. Zoo, lui, a vendu son premier 30 cm à 11 000, à peu près l'équivalent de Cactus (12 000) et nettement plus que les Vanilla Fudge (le dernier à 4 800). Un record fut battu avec « In-a-ga-da-vida » de l'Iron Butterfly: 100 000. Crosby Stills and Nash? 15 000 « Déjà vu », paraît-il.

Continuons sur les chiffres. Vogue annonce très officiellement 3 300 pour le dernier Family (en quinze jours), 4 400 « After the gold rush » de Neil Young (en cinq semaines), 7 100 pour le double Doors « Absolutely live » (tous les Doors vendent à 7 000), 13 600 MC 5 (à surprise!) et puis, en passant, 888 000 simples de « In a summertime » de Mungo Jerry (c'est vrai). A côté de ça, Martin Circus totalise 57 000 ventes, tout compris, simples et 30. Grateful Dead et Frank Zappa ne sont pas communiqués, ce qui nous inquiète bien pour eux. Chez Pathé, difficultés à obtenir des précisions sur les albums de Triangle et Variations, mais ils auraient bien été distribués chacun à 10 000. Commençons par les Beatles, 200 000 « Abbey road » (autant qu'Adamo dans ses grands jours) mais beaucoup plus de discrétion en ce qui concerne « Let it be »; le Pink Floyd, près de 50 000 « More »; et enfin les bides: Steppenwolf 3 000, Edgar Broughton glissements, quant à « The Band », 2 000. « Difficile de faire moins » soupire Philippe Constantin, qui souligne quand même les chiffres étonnants de « Instant Karma »: 400 000 simples. Il ajoute: « La pop française m'intéresse de plus en plus. Zoo et Magma, ça m'ennuie, mais Majung et Komintern, j'y crois. » Ça n'est pas tout à fait l'avis de Bernard de Bosson qui, lui, déclare: « Majung et Komintern, c'est de la récupération aussi

scandaleuse que Jean-Christian Michel. » Bon. Continuons. Chez Polydor, on annonce 17 200 « Tommy » des Who (double 30 cm); chez Decca 45 000 « Let it bleed » des Rolling Stones, 28 000 « Sssh... » des Ten Years After, de 12 à 15 000 pour les Moody Blues. Liberty, lui, parle de 9 000 « Future blues » pour les Canned Heat et 40 000 simples « Come together » pour Ike et Tina Turner. Byg, enfin, annonce 9 000 simples pour Alice et 3 000 pour Ame Son, tandis que Daevid Allen irait vers les 5 000. Jean Georgakarakos: « Mais je recueille enfin le fruit de mes efforts pour le free jazz: Archie Shepp, Don Cherry et l'Art Ensemble ont dépassé les 5 000 en France. » Enfin, chez Musidisc, Creedence Clearwater Revival: 100 000 exemplaires vendus à chaque album.

**POP ET CULTURE**

Norbert Gamshon dit « chercher son rôle ». Nouveau venu dans la pop. A fait le Pink Floyd et les Who au théâtre des Champs-Élysées. Puis des tournées dans les Maisons de la Culture. « Pour des raisons de syndicalisme, nous devons programmer un groupe français en première partie quand il y a un groupe étranger en vedette. Or, le public n'est pas toujours venu pour le groupe français et puis les artistes ont souvent besoin d'un assez long passage sur scène pour donner le meilleur d'eux-mêmes. On ne demande pas à Richter ou Cziffra de partager leur affiche. » Il y a là un problème qui n'est pas près d'être résolu — et si l'on veut trop bien le résoudre, cela risque d'être catastrophique. Tout un syndicalisme, qui n'existe dans aucune autre branche artistique, réglemente la musique. Pourquoi? Parce que c'est là que se brasse le plus d'argent. L'art n'a pas de frontières, sauf en musique. Et ce sont les Américains et les Anglais qui ont commencé. Que des groupes étrangers de dixième ordre viennent se produire en été sur la Côte en échange d'un sandwich, pourquoi pas? Encore faudrait-il que les Français puissent en faire autant. Impossible. En Angleterre ou aux États-Unis, on les priera bien poliment de plier bagages. Komintern: « Mais il ne s'agit pas de considérer les Anglais ou les Américains fauchés comme des parias. Ils font partie de notre bord. En mai 68... ». Dynastie Crisis: « S'écuse moi, mais, en mai 68, j'étais concerné mais j'estime qu'en tant que musicien, j'ai pas aller m'abandonner parce que je vais me prendre un tête. Qu'est-ce que je dis? Faut que je bouffe. J'ai essayé de me barrer en Suisse. Et en Suisse, on me dit: « Hé, où tu vas, bonhomme? On a trop de musiciens et pas assez de galas. Retourne chez toi. » Komintern: « On ne doit pas se battre entre musiciens mais contre ceux qui nous exploitent. » Pour en revenir à Gamshon, il trouve la nouvelle loi sur le statut d'agent aberrante: « Ce métier ne peut être fait et bien fait que dans des circonstances diverses qui conduisent à la production, puis à la promotion, mais enfin... » Il voudrait concevoir

des programmes à 10 F., tuer la pop music à 45 F. « Je suis allé voir Landowski pour obtenir une salle sur la rive gauche qui proposerait des spectacles à bas prix où la pop music rencontrerait d'autres formes d'art vivant. Il était d'accord, il a parlé des Beatles à propos de musique contemporaine, mais il n'a pas pu financer la chose. Parce que, là comme ailleurs, on en revient au problème de l'argent. Il y a un système, le disque, les artistes qui sont très chers: c'est comme ça. » Gamshon travaille avec les Maisons de la Culture. Vingt-cinq en France. Subventionnées par l'état et la municipalité, elles ont plus de moyens que les Maisons de Jeunes. Les salles font de 800 à 1 200 places et les MC peuvent payer des cachets allant de 7 à 10 000 F.: « On veut faire venir Family, un groupe maintenant assez installé. Avec en première partie Catherine Ribeiro ou Ame Son, ça fait 10 000 F. Mais Family impose un cahier de charges; ils veulent toucher 10 000 F. à eux tout seuls sur au moins trois villes. » Avec des places à 6 F., il y a évidemment un trou, comblé par la M.C. Avec la pop, il y a aussi une salle pleine. Sont déjà passés par ce circuit les Soft Machine, Arthur Brown, East of Eden. « Évidemment, dit Gamshon, il y a aussi quelquefois l'attitude des groupes qui pose de graves problèmes. Deep Purple, par exemple, a brusquement annulé sa tournée, ils ont tout plaqué en plein milieu en expliquant que le public français était incapable de les comprendre. » Gamshon raconte comment il a reçu récemment trois filles extrêmement intéressantes, Catherine Ribeiro, Nico (l'ex-chanteuse du Velvet Underground) et Maggie Bell (la chanteuse de Stone the Crows « une nouvelle Janis Joplin! ») et combien il serait passionnant de monter également des programmes allant de Stockhausen à Ravi Shankar. A propos des festivals pop ratés de cet été, Gamshon incrimine le manque de professionnalisme. « On utilise les moyens d'un concert traditionnel multiplié par dix alors qu'il faudrait les multiplier par cent. » Oui, mais la contestation, celle qui a ruiné Biot où il n'y avait par ailleurs que 20 000 personnes? « Alors, répond-il, il faut que la pop music soit subventionnée. Évidemment, il y a une erreur fondamentale de la part du public quand il pense qu'on peut ne pas payer. On peut payer moins. » Finalement, avoue-t-il (à propos du Pink Floyd à Antibes — 500 personnes dans l'enceinte, 1 500 à l'extérieur qui refusaient de payer), quand les prix des places sont moins chers, il y a quand même une contestation mais on se sent plus à l'aise pour discuter. Il y a un problème d'information. On parle d'un système et des moyens d'en sortir, ou bien on parle musique et on doit faire pour qu'elle se répande le mieux possible. » Une chose, pour terminer: inutile de crier à la pureté du free jazz face à la pop pervertie par les sous (cachez ce sein...). Le système est pareil, les chèques comportent seulement un zéro en moins. — PHILIPPE KOECHLIN.

Bob Brault (Martin Circus)



Serge Catalano (Komintern)



Prévotat (Triangle) et Tobaly (Variations)





Mais qu'il s'agisse de samba-novistes, de tropicalistes ou de membres d'autres mouvements, tous aiment et respectent Antonio Carlos Jobim, tous (à l'exception de certains folkloristes purs, limités par leur manque de connaissances harmoniques) ont été marqués par sa musique. Qu'ils revendiquent ou qu'ils rejettent l'étiquette « bossa nova », cela n'a, en définitive, aucune espèce d'importance. Après Jobim, on ne pouvait composer sans tenir compte de ses acquisitions.

#### Antonio Carlos Jobim

Qui est donc ce Jobim, que le critique américain Gene Lees considère comme le meilleur compositeur de musique populaire depuis Gershwin ? Un homme charmant et fantasque qui doit avoir environ quarante-deux ans, qui se décrit comme un mystique, qui se dit en partie d'origine française (Jobim vient du français Jobin, m'a-t-il déclaré), et qui partage son temps entre sa belle maison à Ipanema, où il vient se reposer périodiquement, et la vie trépidante des USA, où il continue de gagner une vraie fortune. Au Brésil, il est plus difficile de le voir que le Président de la République, car, trop célèbre, assiégué par les admiratrices, les journalistes, les importuns de tous azimuts, il ne veut voir personne, en dehors d'un cercle d'amis très étroit. Je m'estime donc chanceux d'avoir été reçu chez lui, à Rio, en 1966, grâce aux bons offices d'un ami commun. J'avais bien des questions à lui poser, mais en fait, pendant plus de quatre heures, c'est surtout lui qui m'a questionné sur les sujets les plus divers, depuis l'avenir de l'humanité (qu'il voit très sombre) jusqu'aux mérites comparés des Suédoises et des Espagnoles. Il m'a joué, au piano, quelques-unes de ses mélodies, en particulier « Bonita » et « Surfboard ». Sa technique pianistique m'a semblé très faible ; ses harmonies sont agréables, mais n'ont vraiment rien de bouleversant ; par contre, il possède un flair mélodique exceptionnel : à la fois subtiles, sensuelles, fluides, poétiques, mais aussi accessibles, ses mélodies s'adressent à tous ceux qui, en gastronomie comme en amour, en musique comme dans les autres bonnes choses de l'existence, se révèlent des gourmets. Sa musique exprime avec un rare bonheur l'amour et l'intimité du couple, et semble beaucoup plus faite pour le secret de l'alcôve que pour le délire des boîtes de nuit vouées au défoulement collectif.

Les mélodies de Jobim ont été particulièrement mises en valeur, sur le plan orchestral, par Eumir Deodato, sur le plan vocal, par João Gilberto. Ces deux musiciens ont parfaitement compris l'esprit intimiste de cette musique, qui a

été, bien à tort, décrite en France, dans certains milieux, comme douceuse. Une telle erreur d'appréciation n'étonne guère, d'autant plus que la présence de quelques violons — assez pleurnichards, il faut bien l'avouer — dans certains enregistrements de Gilberto, semble l'accréditer. C'est que l'on n'est pas habitué, dans ce pays qui a toujours brillé par la qualité de sa musique sérieuse, d'Adam de la Halle à Pierre Boulez, à écouter une musique douce, d'inspiration populaire, possédant de véritables qualités expressives. Un Michel Legrand est beaucoup plus apprécié à l'étranger qu'en France, et un Henri Salvador est plus recherché pour ses pitreries que pour les excellentes chansons qu'il est capable, lorsqu'il le veut, de composer (je pense à « Sophia », à « Mon pote le blues ») ou d'interpréter (combien de gens connaissent sa délectable version de la magnifique chanson de Léo Ferré nommée « A Saint-Germain-des-Prés » ?). Des musiciens comme Paul Mauriat, ou Frank Pourcel, de même que l'immense majorité des chanteurs populaires français, produisent une musique douce strictement et épaissement commerciale : basée sur des poncifs, rythmiquement raide et carrée, parfaitement insipide et inexpressive, leur manière a détourné de la musique douce tous ceux (principalement les jeunes) qui recherchent dans la musique populaire des émotions véritables, qu'ils ont trouvées dans l'art des musiciens noirs américains et chez certains musiciens pop.

#### Le souffle révolutionnaire

Or ceux-ci, comme les premiers, ont mis l'accent sur la raucité, la tension, et la transe, plutôt que sur la détente. Les moments d'extase ou de délicatesse expressive demeurent très rares dans le jazz comme dans la musique pop : on en trouve quelques-uns dans certains disques déjà anciens de Miles Davis (Blues for Pablo, Miles ahead, The man I love), de Lee Konitz (Rebecca, You go to my head), d'André Hodeir (Evanescence, Triads, Paradoxe II), et plus récemment dans certaines interprétations de Paul Bley (Albert's love theme) ; en musique pop, s'il existe plus d'un moment d'authentique sérénité, la véritable extase, celle de Laura Nyro dans « Emmie » (par exemple), semble échapper à la quasi-totalité de ses poursuivants, d'ailleurs peu nombreux. Tout cela est dans l'ordre des choses : il est normal que l'époque outrancièrement violente où nous vivons produise une musique violente, exaspérée, frénétique, et je ne songe nullement, bien au contraire, à blâmer les musiciens chez qui la recherche de la tension demeure la préoccupation essen-



## UNE NOTE BRÉSILIENNE



suite du n° 47

tielle. Il est certain qu'une telle orientation a su révéler des artistes convaincants, parfois émouvants, mais je comprends mal que l'on se limite exclusivement à une esthétique du cri et de la violence, que l'on juge la musique brésilienne selon des critères qui ne sont pas les siens, enfin que l'on oublie, comme l'a dit Cézanne, qu'il existe des sérénités passionnées.

Les Brésiliens en savent long sur la violence, comme tous les peuples du continent américain, et certains aspects de leur musique populaire se caractérisent par une force et une intensité qui surprendront, choqueront, ou électriseront, selon les tempéraments : lorsque la grande, la tragique, l'émouvante Maria Bethania chante « Carcará », un souffle révolutionnaire d'une rare puissance fait vibrer l'assistance ; l'appel est indirect, mais on ne peut s'y tromper : c'est un appel aux armes, c'est toute la misère du Nordeste qui éclate, qui revendique, qui s'affirme prête à toutes les luttes, à tous les assauts. Le Brésil a ses chansons contestataires, subversives, ses compositeurs attachés aux réalités sociales, et ce n'est sans doute pas pour avoir chanté d'inoffensives romances que Gaetano Velezo et Gilberto Gil, actuellement en exil, ont été emprisonnés. Il y a deux ans. Cela dit, il est intéressant de noter que ce peuple incroyablement attachant et vivant s'est révélé d'autant plus sensible à la délicatesse, à la tendresse, à la douceur sans mièvrerie, à l'amour au sens le plus noble du terme et à tous les sentiments raffinés, qu'il n'a plus à prouver à quel point il est capable d'assumer la violence. Dans le lyrisme tranquille, parfois extatique, de João Gilberto, dans ce frémissement intérieur, exquisement contenu, qui fait de lui un maître de la nuance et de la demi-teinte, d'innombrables Brésiliens se sont retrouvés, mais le succès, considérable, de ce chanteur-guitariste, a largement débordé les frontières du Brésil. Aux USA, en particulier, l'on a vite compris que le style de Gilberto et les mélodies de Jobim apportaient quelque chose d'entièrement différent : ces musiciens s'expriment pleinement, et d'une façon qui leur est toute naturelle, avec des sonorités douces et délicates qui vont bien plus loin que la simple joliesse et qui débouchent très souvent sur une véritable poésie.

Il faut écouter la manière ductile de João Gilberto dans les meilleures chansons de Jobim : « Chega de Saudade », « Desafinado », « Corcovado », « Garota de Ipanema », « A felicidade », « Samba de uma nota so » : son phrasé coulant, aérien, son rythme fluide, son étonnante décontraction, ses fausses accélérations subtilement calculées, ses subdivisions imprévues de la mesure, et sa maîtrise du son, font de lui l'un des chanteurs les plus inventifs de ces trente dernières

années. L'on comprend pourquoi un musicien de free jazz comme Steve Lacy (dont la musique, paroxystique, est le contraire de celle de Gilberto), a pu se laisser séduire par les diverses qualités du chanteur brésilien, au point qu'un jour, à Rome, ne pouvant payer sa note d'hôtel pendant une période de chômage prolongé, et se trouvant dans l'obligation de laisser en garantie à l'hôtelier la cinquantaine de disques préférés (classiques, contemporains, jazz, etc.) dont il ne se séparait jamais, il ne put se résigner à donner un disque de João Gilberto et sollicita l'autorisation de ne garder que celui-là. Cette anecdote m'a été racontée par Enrico Rava, trompettiste de jazz italien, qui fit partie pendant longtemps de l'ensemble instrumental de Lacy.

Voici les références des meilleurs disques de João Gilberto :  
The boss of Bossa Nova : 33 tours Atlantic stéréo S-8070.  
Warm World of João Gilberto : 33 tours Atlantic-8076.

Samba de uma nota so (Gilberto & Jobim), Capitol ST-2160.

Stan Getz & João Gilberto, vol. 1, with Jobim, Verve 685-45.

Il ne faut pas confondre les disques de João Gilberto avec ceux de son ex-femme Astrud Gilberto, dont le style petite fille sage m'a toujours semblé d'une extrême mièvrerie.

Quant aux disques de Jobim chantant et jouant ses propres compositions, ils sont généralement décevants : le grand compositeur est en effet un mauvais chanteur, un guitariste amateur, un arrangeur banal, et (je l'ai déjà dit) un pianiste très limité.

#### Milton Nascimento

Il ne saurait être question de parler ici de tous les compositeurs, arrangeurs et interprètes brésiliens. Il faudrait un livre énorme. C'est qu'il y a au Brésil un nombre invraisemblable de compositeurs et interprètes amateurs, souvent aussi doués que des professionnels. Au Brésil, l'on connaît des ministres en exercice, des magistrats, des diplomates, des architectes, des médecins, des avocats, des personnalités connues dans les domaines les plus divers, qui consacrent la majeure partie de leurs loisirs à la composition ou à l'exécution de morceaux de musique populaire.

Il arrive même, parfois, qu'un amateur de génie dépasse les meilleurs professionnels : c'est le cas de Milton Nascimento, jeune compositeur noir original de Tres Pontas. C'est le seul compositeur brésilien de musique populaire que je considère supérieur à Jobim. Aussi, lorsque les Services Culturels de l'Ambassade Américaine à Rio de Janeiro me demandèrent, en août 1968, de choisir et de présenter à la Télévision brési-

lienne le compositeur brésilien le plus représentatif, je n'eus pas à réfléchir longtemps, et si je m'empressai de choisir Milton Nascimento, ce ne fut nullement l'insaisissabilité habituelle de Jobim qui m'influença.

#### Le roi Pelé

Parallèlement, d'autres musiciens continuent à s'inspirer du climat créé par Jobim et Gilberto : parmi ceux-ci, le plus doué est sans doute Marcos Valle, dont j'admire beaucoup le disque intitulé « Viola enluarada » (Odeon MOFB 3.531), disponible uniquement au Brésil. Que l'on me pardonne de n'avoir pas réservé à Pixinguinha, à Noel Rosa, à Custodio Mesquita, et à de nombreux autres compositeurs et interprètes que j'aime beaucoup, la place que mérite leur authentique talent. Un tel article ne pouvait être envisagé sans de nombreux sacrifices.

Le lecteur sera donc surpris que je termine en parlant de la musique de Pelé. Qui, même le Roi du football compose des chansons qu'il chante lui-même en s'accompagnant à la guitare. La compagnie de disques Philips vient de lancer un 45 intitulé « Pelé & Elis Regina : le premier disque de Pelé ». Une chanson de Pelé a été enregistrée par Jair Rodrigues (« Recado a criança »), une autre par Wilson Simonal (« Gosto tanto de Voce »). Cette dernière n'est pas mauvaise, les autres sont franchement très médiocres. Si je réserve, ici, une place à la musique de Pelé, c'est que le côté anecdotique de la chose m'a semblé digne d'être signalé. Pelé, ne l'oublions pas, est de loin l'homme le plus populaire de cet immense pays de 90 millions d'habitants qui constituent la plus vivable des sociétés multiraciales que je connaisse.

Les réjouissances populaires pour le retour de Pelé et de l'équipe nationale du Brésil ont provoqué à Rio, récemment, un invraisemblable délire collectif qui a laissé un sombre bilan : 94 morts, environ 2.100 blessés, 1.200 policiers piétinés par la foule que toute cette armée n'a pu empêcher d'embrasser et de porter en triomphe ses idoles. Sans doute faut-il avoir vécu au Brésil pour comprendre de tels excès.

Ce Brésil romantique, ce Brésil excessif, où l'on vit avec une exaltante plénitude, il est paradoxal qu'il ait donné une musique où lyrisme et équilibre font si bon ménage.

Sans renoncer au vertige de la modernité, ou sans doute parce qu'ils ont su, mieux qu'ailleurs, l'assumer sans perdre de vue la nécessité de rester intelligible, les brésiliens continuent de prouver qu'en matière de musique populaire, ils savent jusqu'où on peut aller trop loin. — GÉRALD MERCERON.





Extrait du film « Molotov Party ».

**MONTEREY INTERNATIONAL POP FESTIVAL**  
**THE JIMI HENDRIX EXPERIENCE/OTIS REDDING.**  
 Like a rolling stone. Rock me, baby. Can you see me. Wild thing (Face 1). Shake. Respect. I've been loving you too long. Satisfaction. Try a little tenderness. (Face 2).

ATLANTIC 940.056/30 cm  
 Ce fut le premier festival pop de tous les temps, mais Monterey est un événement historique pour d'autres raisons. Les Américains y prirent conscience sinon de la supériorité, du moins de la valeur de leurs groupes et de leurs musiciens. Les groupes, ce sont bien entendu ceux de la West Coast qui se taillèrent la part du lion, les musiciens, ce fut surtout UN

musicien, Jimi Hendrix, qui revenait au pays en outsider mal connu, qui put ensuite y rester en vedette adorée. Hendrix, en effet, ne devint célèbre aux États-Unis qu'après avoir bouleversé les vingt mille personnes qui assistèrent à ce festival. Un show d'une heure, une heure de musique, et il changeait tout, bouleversant l'ordre établi, les idées du moment, la tradition qui commençait à scléroser le mouvement hip. Peut-être, même, fut-il l'une des principales causes de son reniement général, qui sait...

Musicalement, il marqua profondément les esprits. Son approche de cette musique était telle qu'elle répondait exactement aux aspirations les plus secrètes

des musiciens de la région qui furent littéralement illuminés. C'est à ce moment que l'influence d'Hendrix devait commencer de se faire sentir sur la musique californienne et américaine en général. Le country-rock de « Surrealistic Pillow », le second album du Jefferson Airplane, devint le magma électro-acoustique d'« After Bathing at Baxter's ». Politiquement, le black power devenait le maître de la scène, se dévoilait au grand jour, affirmant une supériorité évidente : on hésitait à se réclamer d'Otis Redding, on préféra prendre Hendrix en exemple. C'est que les deux hommes n'avaient en commun que la couleur de leur peau, et leur talent. Redding, malgré la grande excitation que faisaient naître chacun de ses concerts — celui-ci tout particulièrement — restait le type même du Noir américain peu dangereux, le bon nègre, comme disent les ségrégationnistes. Rien de malsain chez Redding, rien d'inquietant dans le comportement de cet homme dont la performance scénique enthousiasmait surtout par le dynamisme dont il y faisait preuve, par tous ces mouvements chorégraphiques qui faisaient plaisir, sans arrière-pensée. Tout autre apparut Hendrix. Cette gueule torturée, ces vêtements qui étonnèrent les hippies eux-mêmes, cette sûreté de soi qui s'affirmait orgueilleusement dans les moindres gestes, outrés jusqu'à l'indécence — avec une bonne dose de tranquille mépris, tel était Hendrix à Monterey, impressionnant de grandeur et de force. Curieusement, ce qui était son premier triomphe, à lui, devint le dernier d'Otis Redding, qui se tua quelques mois plus tard. Mais le plus étrange reste que Monterey fut le début



des carrières américaines d'Hendrix et de Redding, ce dernier n'ayant alors pas réussi à s'imposer vraiment dans son pays, si l'Europe l'avait déjà consacré depuis longtemps. Aujourd'hui, ils ne sont plus. On a parlé, d'ailleurs d'une « conspiration de Monterey » qui aurait eu pour but d'éliminer les musiciens — ou, du moins une partie — des musiciens ayant participé à ce festival. Alan Wilson, Janis Joplin, Jimi Hendrix, Otis Redding, à qui le tour est-on tenté de dire? Comment ne pas penser que les génies le sont jeunes et pour peu de temps? Redding et Hendrix et Joplin sont morts alors qu'ils entraient dans une période de calme (« Dock of the bay », « Band of gypsies », « Kozmic blues »). Wilson parce qu'il ne trouvait pas d'issue (= incapable de se surpasser à nouveau). La face consacrée à Hendrix nous le montre au cours de sa période la plus brûlante, véritablement tout feu-tout flamme. Ici dense, sa musique apparaîtra par la suite beaucoup plus détaillée; il démontrera (« Electric Ladyland »), ce qu'il affirme (« Wild thing »). Redding, quant à lui, fait à nouveau son passionnant numéro qui vous fait haleter en même temps que lui. Tout comme il y a quatre ans, et pour de longues années encore. Un disque pour un événement qui fait date dans l'histoire de la pop, laquelle entre dans l'Histoire. Malgré nous, cette récupération. — JACQUES CHABIRON.

**GEORGE HARRISON**  
**ALL THINGS MUST PASS.**  
 I'd have you anytime. My sweet Lord. Wah-Wah. Isn't it a pity. What is life. If not for you. Behind that locked door. Let it down. Run of the mill. Beware of darkness. Apple scruffs. Ballad of Sir Frankie Crisp. Awaiting on you all. All things must pass. I dig love. Art of dying. Isn't it a pity (2). Hear me Lord. Out of the blue. It's Johnny's birthday. Plug me in. I remember Jeep. Thanks for the Pepperoni.  
 APPLE STCH 639/coffret 3 x 30 cm

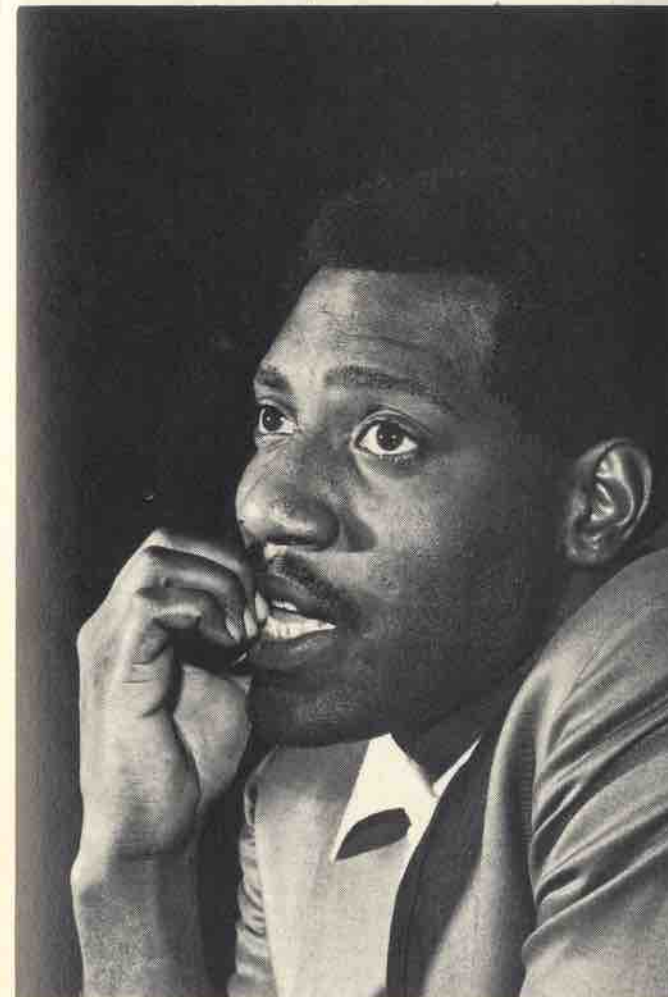
Un triple-album bien étrange, de George le Beatle mystique. Une œuvre qui paraît à la première approche magnétique, presque complète et sans défauts, mais dont les écoutes répétées révèlent de plus en plus cruellement les défauts et, surtout, la vacuité. Il est des présences qui sont des absences, ainsi est celle de George Harrison, et « All things must pass » est probablement la plus jolie poudre qui ait été jetée aux yeux des amateurs de pop music. Il faut, cependant, insister sur les qualités techniques de ces disques qui, de leur superbe présentation à leur pressage, ne souffrent sur ce plan d'aucun défaut. Qualité monumentale de l'enregistrement aussi, et l'on imagine sans peine en écoutant ces six faces quelle incroyable dose de savoir-faire et de précautions a été utilisée dans le

studio, jusqu'à la parfaite perfection. Mais... mais qu'était George Harrison avant d'entrer dans ce studio pour y concrétiser ses rêves? L'un des Beatles, à coup sûr, et pas les moins importants : ce qu'il offrit à l'époque où le groupe existait encore n'était que très légèrement inférieur à la moyenne de ce que composaient John Lennon et Paul McCartney — à l'exception de la petite merveille qu'est « Something » —, et les Beatles n'auraient pas été les Beatles sans George, sa guitare et sa voix qui faisaient partie intégrante de leur couleur si admirable. Donc, on pouvait supposer que George, talent inexprimé, allait entièrement se réaliser loin du voisinage vraiment trop hors du commun de ses deux compères John et Paul. Supposition que semble confirmer une superficielle prise de contact avec « All things » :

il y a là un très bel album de très jolies chansons, une chose éminemment agréable, et peut-être que des écoutes plus attentives révéleront, au fil du temps, des profondeurs insoupçonnées? Hélas, c'est exactement le contraire qui se produit, et la faute n'en incombe pas entièrement à George. Le principal responsable de ce demi-échec est bien plus certainement le grand, le magnifique Phil Spector, roi des producteurs américains, l'homme qui est sorti de sa solitude dorée pour s'occuper des Beatles ensemble (« Let it be »), puis de deux d'entre eux par la suite, John et George. John possède la carrure suffisante pour contrebalancer l'influence étouffante de Spector (« Nouvel Album »), George pas. C'est aussi simple que cela. George Harrison est un bon musicien doté de quelques idées et d'un esprit que l'on pourrait

qualifier d'aimable, voire d'effacé. Il n'a à offrir que de jolies mélodies et une voix intéressante bien que faible, la marque profonde imprimée en lui du groupe dont il fit partie et une non moins profonde admiration pour Bob Dylan. Il était tout naturellement, de par son nom — money — et son manque d'envergure, exposé aux entreprises de Spector, qui n'a pas manqué de faire de ce disque un monument à sa propre gloire. Depuis le beau temps des Ronnettes ou des Righteous Brothers, Phil Spector n'a guère changé ses méthodes : production d'une propreté glacée et d'une ennuyeuse perfection, instrumentations surchargées et utilisation forcée de la chambre d'écho, ce dernier artifice ayant pour résultat d'aplatir le son au lieu de l'approfondir. L'homme a apposé sa marque sur la totalité des titres de « All things

OTIS REDDING...  
 Le professeur...



...ET JIMI HENDRIX  
 ...et le cancre.







**SEULE ET  
UNIQUE,  
ELLE SE  
SITUE HORS  
DU COMMUN**

Essayée et plébiscitée  
par les plus grands  
musiciens du monde  
entier.

**KING**  
*Silver Flair*

Comme la Vénus de Milo, la nouvelle trompette King Silver Flair fait honneur à une facture exceptionnelle — la plus perfectionnée dans son genre. Elle s'est acquise l'adhésion enthousiaste des plus grands artistes pour sa facilité d'émission, sa réponse instantanée, sa projection et sa souplesse. Vous l'adopterez également, car un essai vous convaincra de la différence. Vous méritez bien une trompette King Silver Flair — le chef-d'œuvre de 77 années de tradition dans la perfection.

**KING MUSICAL INSTRUMENTS - USA**

consultez les distributeurs sélectionnés en France,  
ou le distributeur en Europe: Ets S.M.L.

**STRASSER-MARIGAUX**  
144-146, BD DE LA VILLETTE PARIS  
XIX — TEL: 208.40.79

GEORGE HARRISON  
ALL THINGS MUST PASS



must pass», et c'est bien dommage, car la simplicité est sans doute l'une des plus grandes qualités de George Harrison. Rien n'est ici simple, rien n'est spontané, rien n'est naturel. Il ne faut pas dire que ce disque est mauvais, parce que cela serait bien exagéré, mais on peut légitimement regretter que George ait laissé affubler ainsi ses gentilles chansons d'ornements aussi surchargés, trop lourds à porter pour leurs frères mélodies. Le systématique tape à l'œil de Spector — toujours le tambourin, toujours la mièvre steel guitar, toujours ces conclusions en crescendos emphatiques et interminables basées sur le principe de « Hey Jude », toujours cette boulimie d'instruments et cette façon de les faire sonner comme s'ils avaient été enregistrés dans une cage d'ascenseur — a deux effets contradictoires: il masque en un certain sens — mais pas longtemps — le peu de profondeur des thèmes de George (les textes), et, en même temps, assassine ce que ces thèmes pouvaient contenir en eux de fraîcheur et d'honnêteté. Seuls surgissent par-ci par-là quelques îlots de vraie beauté (« Ballad of Sir Frankie Crisp ») pas trop abîmés ou quelques chansons qui, par leur structure et leur esprit au départ emphatiques se prêtaient fort

bien à ce traitement de masse (« My sweet Lord »), ainsi qu'énormément de regret de voir se dresser ce monument pompeux si peu représentatif de ce qu'est George Harrison: un homme simple. Mais comme tous les hommes simples et confiants, il est tombé dans le miroir aux gimmicks tendus par Spector, le vilain magicien des studios. George a du talent, cependant, une chanson comme « Isn't it a pity » le démontre à l'évidence, et un goût mélodique très sûr sinon formidablement original. La voici avec à son actif un curieux album à la fois agréable et ennuyeux, simple et surchargé, pur et terriblement commercial. « All things must pass » est une énorme ambiguïté, édifice sans défauts sculpté dans le marbre le plus froid, vêtement si somptueux qu'aucun homme ne pourrait le porter, fascinant cependant parce que derrière ses outrances démesurées perce le son d'une voix fluette qui cherche à se faire entendre. Mais George le religieux n'a pas choisi le support que réclamait son message: il a choisi, au contraire, la mise à mort systématique de son émotion par l'étouffement. Tout le troisième disque de ce coffret est consacré à une jam « entre les vrais morceaux », un peu sur le principe du beau

« Grape Jam » qui complétait l'album « Wow » des Moby Grape, et c'est de loin ce qu'il y a de plus vivant à entendre dans ces trois rondelles de cire, de longs blues et des rocks sans problèmes ni fioritures joués par une pléiade de « noms », parmi lesquels ceux de Clapton — vous ne pensiez tout de même pas qu'il allait manquer ça? —, de tous les Dominos, de Dave Mason, Bobby Price, Jim Keys, Ginger Baker, Gary Wright (ex-Spooky Tooth), Klaus Voorman et Billy Preston. Pour les séances régulières, Phil Spector, qui là non plus ne fait pas les choses à moitié, a employé tous les gens précités — moins Baker —, plus Ringo et Alan White (dms), Pete Drake (pedal steel guitar) et le groupe Badfinger. Un monument, oui... — PHILIPPE PARINGAUX.

**BUFFALO SPRINGFIELD**  
THE BEST OF THE  
BUFFALO SPRINGFIELD.  
For what it's worth. Expecting to fly. Rock'n'roll wovian. I am a child. Uno mundo. Questions. Mr. Soul. Blue bird. Flying on the ground is wrong. Good time boy. Broken arrow. Four days gone. Special care.

ATCO 503.051/30 cm  
On a tellement râlé qu'on a fini par l'avoir, ce disque dont la non-existence devenait indécente. Il est vrai que, maintenant, grâce à Crosby, Stills, Nash & Young, on risque de le vendre un peu plus qu'au paravant. Les notes de pochettes disent que Buffalo a marqué la musique américaine, que sans ce groupe, ça ne serait pas aussi bien, parce qu'à partir du moment où il a été là, ce groupe, tout a été bien mieux, et tout cela est bien vrai. Vrai aussi, que ce disque aurait pu être fait hier, que ces chansons ne risquent pas de vous faire éclater de rire de pitié. De plus, c'est marqué « Best of », et c'est réellement ce qu'ils ont fait de mieux, les Buffalo Springfield; mise à part l'importance que le temps a donné à ses chansons et à sa musique, ce que l'on entend ici du groupe se suffit amplement à soi-même. Tout est signé Young



ou Stills, à l'exception de « Good time boy », de Richie Furay, et aucun morceau n'est à jeter ou ne ressemble à un autre, antérieur ou postérieur. Dans les enregistrements d'aujourd'hui, on retrouve bien entendu les figures typiques jadis esquissées. Le « son Neil Young », indestructible même au sein de CSN & Y, a déjà trouvé sa couleur (cf « Expecting to fly » et « Country girl » de Déjà-Vu), tandis que Stills fait une stupéfiante démonstration de son génie, comme il le fera... en 1970, dans son album. Et déjà à tous les niveaux: compositions, arrangements, instrumentation. C'est un disque important. Ce n'est pas la peine de vous presser pour l'acheter; il sera encore bon dans dix ans. — JACQUES CHABIRON.

#### STEPHEN STILLS

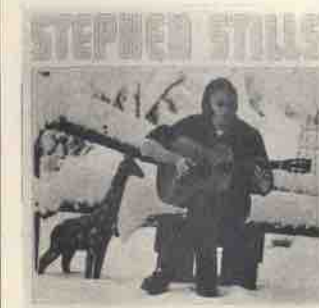
Love the one you're with. Do for the others. Church. Old times good times. Go back home. Sit yourself down. To a flame. Black queen. Cherokee. We are not helpless.  
ATLANTIC 940.058/30 cm  
On va finir par avoir une année 70 qui nous aura apporté quelques bons disques, grâce aux gens de la Grande Famille de Frisco. Grateful Dead, CSN & Y, Stills, Young, Paul Kantner, et l'autre famille, celle de Zappa. En Angleterre, à part les Soft... Bon, quel splendide disque que celui-ci, quel type merveilleux que ce Stills, quelle classe, les copains qui l'ont accompagné lors de ces sessions. Lisez les notes qui n'oublient personne, même pas Ringo Starr (« Richie »). « Ça m'est tout à fait égal, que ce disque se vende à 30 exemplaires ou à trente milliards d'exemplaires. C'est

exactement ce que j'ai voulu faire, ce sont mes idées du moment ». Dédiées à son ami de toujours, James Marshall Hendrix. Jamais disque n'aura été si bien fait. Jamais des morceaux n'auront été si bien mis en valeur les uns par rapport aux autres, s'enchaînant naturellement. La wâ-wâ de Stills fait le lien entre les coups secs d'Hendrix et la fluidité de Clapton (« Go back home »). Quelques titres s'imposent à vous dès la première écoute, d'autres vous échappent et vous vous étonnez de ne pas vous être dit plus tôt « ce n'est pas vrai, ça ne peut pas exister, un truc pareil ! ». Stills m'étonne, je ne pensais pas que ce disque en solo aurait été aussi bon, connaissant cette sorte de froideur que l'on retrouve dans nombre de ses compositions. Quelqu'un a dit un jour que Stills était un mathématicien. Cela signifie qu'il a tendance à abuser des règles de composition, n'aime visiblement ne rien laisser au hasard. Il veut que tout soit parfait et irréprochable. L'étonnant tient au fait que ce musicien, à l'heure actuelle l'un des plus doués, connaisse parfaitement les limites de son talent. Il ne faut pas chercher ailleurs la présence d'illustres collègues qui ne sont pas là à titre promotionnel, ce n'est pas « le disque se vendra parce que Clapton ou Hendrix y apparaissent »; il s'agit bien davantage d'un choix dicté par des impératifs musicaux. Stills a sans doute pensé que personne excepté Clapton ne pourrait faire le solo qu'il voulait pour « Go back home ». Et s'il joue de la wâ-wâ, alors qu'Hendrix n'est (était) pas spécialement mauvais en ce domaine, c'est qu'il pensait que son style convenait parfaitement dans ce

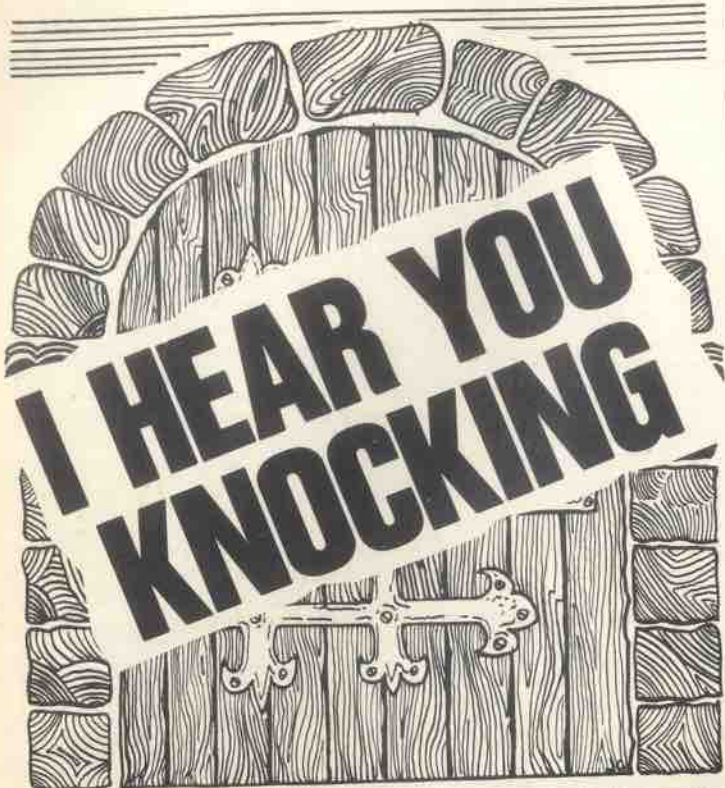
cas précis. C'est pourquoi les LP dits « solos » ne sont pas des leurres ou des exhibitions de musicien qui étouffe au sein de son groupe. Ce n'est pas, non plus, un signe de dissolution du groupe en question, mais au contraire une preuve de respect à l'égard des autres musiciens auxquels on n'essaie pas d'imposer ses propres conceptions, parfois dangereuses pour l'unité d'un groupe. C'est même précisément la raison de ces innombrables éclatements. On est plus forts, jeunes, lorsqu'on est plusieurs. La maturité survient et avec elle, la prise de conscience d'une existence individuelle qui peut se suffire à elle-même. C'est le cas de Stills, de Young, de Nash et de Crosby. Chacun fera un grand disque, et tous ensemble, ils en feront un autre, encore meilleur. Ça fait plaisir. — JACQUES CHABIRON.

**DEREK AND THE DOMINOS**  
LAYLA AND OTHER ASSORTED LOVE SONGS.  
I looked away. Bell bottom blues. Keep on growing. Nobody knows you when you're down and out. I am yours. Anyday. Key to the highway. Tell the truth. Why does love got to be so sad. Have you ever loved a woman. Little wing. It's to late. Layla. Thorn tree in the garden.  
POLYDOR 2.335.009/010/2 x 30 cm

Eric Clapton, musicien américain. Ça y est, et c'est bien mieux comme cela. Il faut dire que l'homme, de par sa culture musicale, y était sérieusement prédisposé, mais tant de ses compatriotes se contentent de reproduire cet art du rock et du blues sans avoir même la curiosité de chercher à savoir d'où — à l'intérieur — et pourquoi — à l'extérieur — il existe, que l'on pouvait douter qu'Eric découvre un jour la vérité. Sa vérité. Il fallut pour cela qu'il rencontre Delaney et Bonnie et leurs amis, qu'ils lui apportent un peu de rigueur et de profondeur en échange d'un peu de virtuosité et de beaucoup de promotion. Eric Clapton, qui ne savait plus à l'époque où il en était, traumatisé







# DAVE EDMUNDS version originale



MAM 1 hit parade

disques **MAM**  
distribués par les disques DECCA

par l'expérience des Cream et la hantise de n'être toute sa vie qu'un très bon guitariste, fut enfin révélé à lui-même. Le monde du pop avait perdu une idole mais gagné un grand homme-musicien. Pour son premier album solo, Clapton se plonge jusqu'au cou dans l'humilité et, tout étonné qu'il était de se découvrir honnête chanteur, oubliera un peu qu'il était aussi guitariste. Le disque n'en fut pas moins un excellent départ et surtout une utile mise en confiance. Le juste équilibre est aujourd'hui trouvé: Clapton assume tout à la fois sa condition de leader, de chanteur, de guitariste et d'américain.



Et l'humilité est toujours présente, dans le nom choisi pour l'orchestre, qui aurait aussi bien pu s'appeler « Eric Clapton and the Dominos », dans le partage des parties de guitare avec un musicien de la classe de Duane Allman, dans les hommages rendus aux maîtres, dans l'absence totale d'effets et de virtuosité. Clapton, on le sait, est persuadé qu'un chanteur peut communiquer avec son public mille fois plus efficacement qu'un instrumentiste. Cette notion est sans doute discutable, tout étant question d'âme et de talent, mais elle peut se révéler exacte lorsque l'idiome choisi est le blues, genre dans lequel les mots de l'histoire sont plus importants que sa musique. Là où Clapton est cependant mis en défaut, c'est qu'il n'est pas exactement un grand chanteur de blues, c'est-à-dire que sa voix n'est pas émouvante, même si elle est belle et agréable. Tout de même, c'est à peu près le seul reproche que l'on puisse faire à ce double-album, qui contient plus d'une heure de très dense mu-

sique et qui n'est d'ailleurs pas uniquement un disque de blues. Les compagnons choisis par Clapton sont très typiques de toute une génération de jeunes musiciens américains qui préfèrent l'efficacité d'une expression directe et simple aux bavardages et aux démonstrations techniques. Bobby Whitlock (o. p. voc), Carl Radle (bs) et Jim Gordon (dms) n'en sont certainement pas dépourvus, de technique, mais ils sont de vrais professionnels, conscients de ce que leur rôle est de supporter les solistes plutôt que d'essayer de rivaliser avec eux. De là la cohésion d'une magnifique section rythmique, solide comme un roc, capable de tout jouer, vite et bien (l'époustouflante entente entre Radle et Gordon sur le tempo ultra-rapide de « Why does love got to be so sad »). On comprend que Delaney & Bonnie et Joe Cocker aient fait appel à ces hommes pour les soutenir: les avoir derrière soi, c'est avoir déjà résolu la moitié du problème. Et l'on regrettera simplement que Bobby Whitlock n'ait jamais — mis à part sa magnifique intervention sur « Layla », qui est plus la recherche d'un climat autour d'un accord qu'un solo — l'occasion de s'exprimer en solo, ce privilège étant réservé aux guitaristes de Clapton et de Duane Allman, remarquablement proches dans leur esprit, si heureusement différentes dans leurs sonorités: le son de Clapton est classique, rond, chaleureux, celui de Duane Allman est glissant, aigre, métallique. Mais les deux guitaristes possèdent en commun une remarquable articulation de leurs discours et cette rare faculté de toujours tendre vers l'essentiel, ce qui donne des improvisations tendues, riches, sans temps morts, et de superbes et clairs contrepoints sonores quand les deux hommes se soutiennent l'un l'autre (« Little wing »). Une bonne partie du répertoire est due à Clapton et Whitlock, faite de mélodies proches de celles du Band ou de certains titres de Delaney & Bonnie, et par leur construction et par la façon de les interpréter à plusieurs voix (Whitlock, dur, hargneux, Clapton,

doux, enroué, chaleureux), enlevées presque tout le temps sur des tempos vifs. Fondées dans un même esprit, on retrouve dans « Layla », l'album, les influences du blues — prédominantes, bien sûr —, du rock and roll et, à un degré moindre, de la country music. Les musiciens ont eu la bonne idée de ne pas consacrer des morceaux spécifiques à chacun de ces styles — sauf, encore une fois, le blues avec « Key to the highway » et « Nobody knows you », des classiques —, mais d'en capter l'esprit pour en saupoudrer leur musique. « Layla et autres chansons d'amour assorties », album fort et souple curieusement terminé par une courte ballade à la guitare sèche, est certainement ce qu'Eric Clapton a offert de mieux jusqu'à présent, je veux dire en tant qu'œuvre complète, car on sait combien d'albums divers portent en eux des détails magnifiques de son talent. Ceux qui avaient vu en Eric Clapton un grand innovateur se sont trompés: l'homme est simplement un interprète fidèle et ultra-doué, qui a l'avantage sur beaucoup d'autres de le savoir. — PHILIPPE PARINGAUX.

**ARLO GUTHRIE**  
**WASHINGTON COUNTRY.** Introduction. Fence post blues. Gabriel's mother hiway ballad n° 16 blues. Washington County. Valley to pray. Lay down, little doggies. I could be singing. If you would just drop by. Percy's song. I want to be around.  
**REPRISE RS 6.411/30 cm**  
Quatrième album pour le fils de Woody qui, désormais intégré dans le monde de la musique pop, ne se résout pas pour autant à quitter tout à fait celui de la chanson folklorique. Il lui doit trop pour pouvoir l'oublier du jour au lendemain. « Washington County » est un disque très agréable qui emprunte à des styles divers, sans pour autant sacrifier à la cohérence. Un coup de piano fort délicat domine l'« Introduction », bientôt rejoint par une batterie assez nashvillienne et une guitare



électrique plus virile. Arlo a encore amélioré son entourage instrumental, dont la sonorité évoque maintenant certains passages de « Music from Big Pink » du Band. Vocalement aussi, il a progressé, on le sent dès le premier morceau. Du point de vue de la composition, la palme va de loin à une fort belle ballade dont le titre de « Gabriel's mother hiway ballad n° 16 blues » (ouf!) est en rapport avec les quelques six minutes que dure la chanson. « Washington County » est un de ces morceaux instrumentaux, folkloriques et sautillants, avec banjo dominant, où Arlo aime à se détendre (dans « Running down the road », c'était « Living in the country »). Par contre, sa version de « Valley to pray », déjà parue en 45 tours simple, ne m'a pas convaincu: les chœurs ne sont pas à incriminer, car il s'agit là d'un chant religieux traditionnel, mais les arrangements sont tout à fait déplacés et la version de référence de « Down in the valley to pray » reste celle à capella de Doc Watson (sur l'album « Home again ! », Vanguard VSD-79.239, évidemment pas distribué en France, bien que ce soit un des grands moments du plus authentique folklore américain). Arlo reprend le dessus dans une excellente ballade due à son père: « Lay down, little doggies », où il semble avoir profité des leçons de son ami Jack Elliott. La seconde face sera beaucoup plus pop que la première. Si l'on excepte le démarrage de « Percy's song » (pour l'une des plus magnifiques ballades jamais composées par Dylan: hélas, Arlo la prend trop haut), les trois autres titres sont de la meilleure venue. Surtout, ils confirment l'essentiel: qu'Arlo Guthrie

n'est pas simplement l'homme d'« Alice's Restaurant », et qu'il poursuit sa route avec à la fois sérénité et détermination. On peut toutefois s'étonner qu'une vision politique de la vie, à l'image de celle de son père, lui soit restée étrangère. Du moins est-elle sociale. Certains reprochent à la musique d'Arlo un certain « anachronisme ». Mais sa sincérité, elle, mérite-t-elle pareil qualificatif? — JACQUES VASSAL.

**CREEDENCE CLEARWATER REVIVAL**  
**PENDULUM.** Pagan baby. Sailor's lament. Chameleon. Have you ever seen the rain. Wish I could hidaway. Molina. It's just a thought. Born to move. Hey tonight. Rude awakening 2.  
**AMERICA 30 AM 6.042/30 cm**  
Hé, bien, les voici, pareils à eux-mêmes. C'est bien comme cela, n'est-ce pas, que doit débiter toute chronique d'un nouvel album de Creedence? Eh bien non, parce que, subtilement, lentement, le groupe évolue; on ne s'en aperçoit pas trop en comparant cet album-ci à « Cosmos Factory », mais on le remarque en le comparant à « Born on the bayou », par exemple. Insensiblement, sans brusque, Creedence affine sa musique et en arrondit les angles. Peut-être leur a-t-on trop dit que leur saine simplicité n'était, après tout, que du simplisme? Toujours est-il que « Pendulum », sans être, et il s'en faut de beaucoup, heureusement, un album sophistiqué, recèle en lui quelques subtilités musicales dont la formation se tenait jusqu'à présent soigneusement éloigné. Le son du groupe lui-même a changé, moins rauque aujourd'hui que par le passé, apaisé d'importante manière par l'apport constant de l'orgue et du saxophone ténor (John Fogerty). Quant à la musique, si elle tient toujours par le formidable rythme pendulaire (le titre de l'album est bien choisi) d'une section rythmique admirable d'efficacité, elle se complique désormais de certaines au-

daces, certes encore timides — la plus incroyable est cachée tout à la fin du disque, pour ne pas décourager l'acheteur, et s'intitule « Rude awakening », petite pièce de facture classique compliquée en sa seconde partie par une accélération des bandes magnétiques, ce genre de truc que l'on attendrait plutôt du Pink Floyd que du groupe de rock le plus respectueux —, mais dont la présence est évidente, agréable si un peu surprenante. La structure des mélodies de cet album n'appelle plus obligatoirement un traitement de choc, comme par le passé — encore que « Pagan baby » soit typiquement du Creedence tel qu'on l'imagine, direct, hurleur, basé sur de gros riffs de guitare —, mais admet une certaine recherche harmonique — « Sailor's lament » ou le magnifique « Wish I could hidaway » — et un enrichissement sonore par l'apport d'ornementations telles que les chœurs, par exemple. Il ne faut cependant pas croire que Creedence a été piqué, lui aussi, par cette soif de reconnaissance académique qui fit sombrer tant de groupes forts dans la trappe de la « belle musique »: John Fogerty et ses compagnons sont assez imprégnés de l'esprit de leur musique, assez conscients des raisons de leur succès et de leurs limites musicales aussi pour ne pas rompre la magie de Creedence Clearwater Revival. Quelques arpèges de guitare sèche, trois riffs de saxophones en re-recording (« Chameleon ») ou un certain travail harmonique ne suffisent pas à détruire l'équilibre. Creedence reste un groupe étonnant, formidablement coloré et balancé, doté d'un sens remarquable de la chose à faire et de la façon de la faire le plus





## SINGLES

- 1 (1) I HEAR YOU KNOCKING Dave Edmunds, MAM
- 2 (4) CRACKLIN' ROSE Neil Diamond, UNI
- 3 (12) WHEN I'M DEAD AND GONE  
McGuinness Flint, Capitol
- 4 (5) RIDE A WHITE SWAN T. Rex, Fly
- 5 (2) VODOO CHILE Jimi Hendrix, Track
- 6 (3) INDIAN RESERVATION Don Fardon, Young Blood
- 7 (10) YOU'VE GOT ME DANGLING ON A STRING  
Chairmen of the Board, Invictus
- 8 (8) I'VE LOST YOU Elvis Presley, RCA
- 9 (14) IT'S ONLY MAKE BELIEVE  
Glen Campbell, Capitol
- 10 (17) HOME LOVIN' MAN Andy Williams, CBS
- 11 (9) JULIE DO YA LOVE ME? White Plains, Deram
- 12 (20) I'LL BE THERE Jackson 5, Tamla Motown
- 13 (23) MY PRAYER Gerry Monroe, Chapter One
- 14 (28) NOTHING RHYMED Gilbert O'Sullivan, MAM
- 15 (7) WAR Edwin Starr, Tamla Motown
- 16 (6) WOODSTOCK Matthews Southern Comfort, MCA
- 17 (13) SAN BERNADINO Christie, CBS
- 18 (11) IT'S WONDERFUL (TO BE LOVED BY YOU)  
Jimmy Ruffin, Tamla Motown
- 19 (15) WHOLE LOTTA LOVE C.C.S., RAK
- 20 (27) LADY BARBARA  
Peter Noone and Herman's Hermits, RAK
- 21 (29) BLAME IT ON THE PONY EXPRESS  
Johnny Johnson, Bell
- 22 (16) PATCHES Clarence Carter, Atlantic
- 23 (19) IN MY CHAIR Status Quo, Pye
- 24 (22) NEW WORLD IN THE MORNING  
Roger Whittaker, Columbia
- 25 (26) IT'S A SHAME Motown Spinners, Tamla Motown
- 26 (21) RUBY TUESDAY Melanie, Buddah
- 27 (—) GRANDAD Clive Dunn, Columbia
- 28 (18) THE WITCH Rattles, Decca
- 29 (—) BROKEN HEARTED Ken Dodd, Columbia
- 30 (—) MY WAY Frank Sinatra, Reprise

## PUBLISHERS

1 Francis, Day and Hunter; 2 KPM; 3 Feldman; 4 Essex International; 5 Schroeder; 6 Acuff Rose; 7 KPM; 8 Carlin; 9 Francis, Day and Hunter; 10 Schroeder/Mustard; 11 Warner Bros.; 12 Jobete/Carlin; 13 KPM; 14 MAM/

April; 15 Jobete; 16 MCPS; 17 Burlington; 18 Jobete/Carlin; 19 Warner Bros.; 20 RAK; 21 Mustard; 22 KPM; 23 Valley; 24 Croma/Tambo; 25 Jobete/Carlin; 26 Mirage; 27 In Music/Dolwyn Music; 28 Sikorski; 29 Leeds; 30 Shapiro.

## AMERICA'S TOP 10

- 1 (2) THE TEARS OF A CLOWN  
Smokey Robinson and the Miracles, Tamla Motown
- 2 (1) I THINK I LOVE YOU  
Partridge Family, Bell
- 3 (11) MY SWEET LORD  
George Harrison, Apple
- 4 (3) GYPSY WOMAN  
Brian Hyland, UNI
- 5 (13) ONE LESS BELL TO ANSWER  
Fifth Dimension, Bell
- 6 (5) SHARE THE LAND  
Guess Who, RCA
- 7 (7) 5-10-15-20 (25-30 YEARS OF LOVE)  
Presidents, Sussex
- 8 (22) NO MATTER WHAT  
Badfinger, Apple
- 9 (9) HEAVEN HELP US ALL  
Steve Wonder, Tamla Motown
- 10 (41) I'LL BE THERE  
Jackson 5, Tamla Motown

FROM "CASHBOX"

## ALBUMS

- 1 (1) LED ZEPPELIN III Atlantic
- 2 (2) TAMLA MOTOWN CHARTBUSTERS Vol 4  
Various Artists, Tamla Motown
- 3 (9) NEW MORNING Bob Dylan, CBS
- 4 (3) BRIDGE OVER TROUBLED WATER  
Simon and Garfunkel, CBS
- 5 (6) CANDLES IN THE RAIN Melanie, Buddah
- 6 (5) ATOM HEART MOTHER Pink Floyd, Harvest
- 7 (8) DEEP PURPLE IN ROCK Harvest
- 8 (4) PARANOID Black Sabbath, Vertigo
- 9 (10) EMERSON, LAKE AND PALMER Island
- 10 (7) EASY LISTENING Various Artists, Polydor
- 11 (11) AFTER THE GOLD RUSH Neil Young, Reprise
- 12 (29) ABRAXAS Santana, CBS
- 13 (14) ANDY WILLIAMS GREATEST HITS CBS
- 14 (12) PAINT YOUR WAGON Soundtrack, Paramount
- 15 (21) ANYWAY Family, Reprise
- 16 (13) LED ZEPPELIN II Atlantic
- 17 (—) (UNTITLED) Byrds, CBS
- 18 (18) LET IT BE Beatles, Apple
- 19 (22) AIR CONDITIONING Curved Air, Warner Brothers
- 20 (15) ROCKBUSTER Various Artists, CBS
- 21 (27) SWEET BABY JAMES James Taylor, Warner Brothers
- 22 (20) TOTAL SOUND Various Artists, Studio Two STWO 4
- 23 (—) WORLD OF JOHNNY CASH CBS
- 24 (—) CHUNGA'S REVENGE Frank Zappa, Reprise
- 25 (28) TIGHTEN UP Vol 3 Various Artists, Trojan
- 26 (—) TEA FOR THE TILLERMAN Cat Stevens, Island
- 27 (—) SUNFLOWER Beach Boys, Stateside
- 28 (30) COSMO'S FACTORY Creedence Clearwater Revival, Liberty
- 29 (—) DEJA VU Crosby, Stills, Nash and Young, Atlantic
- 30 (25) SOMETHING Shirley Bassey, United Artists

Two titles tied for 16th, 18th and 25th positions.

## America's Top 30 LPs

- 1 (3) ABRAXAS Santana, Columbia
- 2 (2) CLOSE TO YOU Carpenters, A & M
- 3 (4) SWEET BABY JAMES James Taylor, Warner Brothers
- 4 (1) LED ZEPPELIN III Atlantic
- 5 (5) SLY AND THE FAMILY STONE GREATEST HITS Epic
- 6 (9) GRAND FUNK LIVE Capitol
- 7 (7) THE PARTRIDGE FAMILY ALBUM Original TV Cast, Bell
- 8 (8) NEW MORNING Bob Dylan, Columbia
- 9 (10) JESUS CHRIST SUPERSTAR Decca
- 10 (12) COSMO'S FACTORY Creedence Clearwater Revival, Fantasy
- 11 (19) STEPHEN STILLS Atlantic
- 12 (6) THIRD ALBUM Jackson Five, Tamla Motown
- 13 (14) ELTON JOHN UNI
- 14 (—) TAP ROOT MANUSCRIPT Neil Diamond, UNI
- 15 (13) GET YOUR YA YA'S OUT Rolling Stones, London
- 16 (15) SHARE THE LAND Guess Who, RCA
- 17 (23) STEPPENWOLF 7 Dunhill
- 18 (11) AFTER THE GOLD RUSH Neil Young, Reprise
- 19 (20) I (WHO HAVE NOTHING) Tom Jones, Parrot
- 20 (18) WOODSTOCK Soundtrack, Cotillion
- 21 (21) NEIL DIAMOND GOLD UNI
- 22 (16) A QUESTION OF BALANCE Moody Blues, Threshold
- 23 (17) CHICAGO Columbia
- 24 (27) TOMMY Who, Decca
- 25 (—) TO BE CONTINUED Isaac Hayes, Enterprise
- 26 (25) WITH LOVE Bobby Sherman, Metromedia
- 27 (22) CLOSER TO HOME Grand Funk Railway, Capitol
- 28 (24) MAD DOGS AND ENGLISHMEN Joe Cocker, A & M
- 29 (29) WASHINGTON COUNTY Arlo Guthrie, Reprise
- 30 (28) DEJA VU Crosby, Stills, Nash and Young, Atlantic

FROM "CASHBOX"

efficacement possible — soit par la violence, comme dans « Pagan baby », soit par le drame, comme dans « Highway », soit par un intelligent mélange des deux, comme dans « Born to move ». « Pendulum » marque une étape importante dans la carrière de Creedence, trop conscient du fait qu'il ne peut se répéter à vie sans lasser, et fait la preuve que John Fogerty peut enrichir sa musique sans la vider de son sens. L'utilisation qu'il fait d'instruments d'apport, piano, orgue, saxophone, de son extraordinaire voix aussi — ici remarquable de bout en bout sur les nombreuses ballades de l'album —, montre clairement tout ce que Creedence doit à la minutie et au travail de production de son leader. Album plus doux que les précédents, plus ouaté parce que très souvent la guitare laisse la place au son « religieux » de l'orgue, émaillé de temps à autre par quelques-uns de ces bons vieux rocks à la Little Richard sans lesquels un album de Creedence n'aurait plus la même saveur (« Molina »), « Pendulum » est un disque riche et varié. Deux qualités qui viennent s'ajouter à celles que l'on reconnaissait déjà à Creedence et qui sont le signe que le groupe vivra longtemps. — PHILIPPE PARINGAUX.

les formations qui fourmillent aujourd'hui et se contentent souvent de répéter moins bien ce que les précédents disaient il y a cinq ou six ans. Seuls les Stones et les Byrds existent encore aujourd'hui, égaux à eux-mêmes. Pour ce qui concerne les seconds, ils connurent une assez longue éclipse après leurs fracassants débuts, éclipse due au fait qu'ils faisaient beaucoup moins de bruit que les autres groupes des dernières années 60 bien plus qu'à une quelconque baisse de qualité. Au contraire, et il y a là un miracle, la musique du groupe ne cessa de se maintenir au plus haut niveau alors qu'il perdait un à un tous ses membres originaux. Une fois que Roger McGuinn resta seul des fondateurs, il fallut bien admettre que c'était à lui que les Byrds devaient le plus. Mathématique. Et les Byrds, depuis l'an dernier, retrouvent à peu près la place qui aurait dû être toujours la leur, au sommet. Cela grâce au retour en force au Country & Western des groupes américains, grâce au Band,



BYRDS (UNTITLED). Lover of the Bayou. Positively 4th Street. Nashville West. So you want to be a rock and roll star. Mr Tambourine Man. Mr Spaceman. Eight miles high. Cestnut mare. Truck stop girl. All the things. Yesterday's train. Hungry planet. Just a season. Take a whiff. You all look alike. Well come back home. CBS \$66.253/2 x 30 cm

Comptez sur les doigts d'une seule de vos mains et trouvez combien, parmi les groupes de la « première génération » encore en activité, ne vous ont jamais déçu. Vous trouverez à coup sûr les Byrds et deux ou trois autres. Pas plus. Les Byrds, les Beatles, les Stones, le Buffalo Springfield et les Yardbirds, voilà les groupes qui eurent le plus d'influence sur toutes

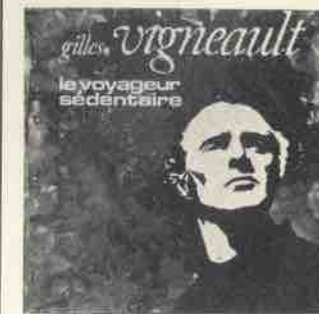
tance du double-album, une formidable version, presque exclusivement instrumentale de « Eight miles high ». Les Byrds délaissent à leurs guitares sèches et leurs thèmes de l'Ouest pour un long trip (qui leur valut bien des ennuis il y a trois ans) au cœur du rock and roll. McGuinn et Clarence White, les deux guitaristes, jouent ensemble, mêlent leurs sonorités et leurs improvisations avec une force qui n'est cependant pas exempte de délicatesse ni de justesse, s'éloignent autant que faire se peut de l'effet sonore gratuit et dialoguent longuement sans bavarder, remarquablement soutenus par la meilleure section rythmique que le groupe ait jamais possédée: Skip Battin à la basse et Gene Parsons à la batterie. Un long passage permet d'entendre ces deux derniers tout seuls et aussi de s'apercevoir que Battin est un bassiste assez phénoménal — puisqu'il arrive à ne pas être ennuyeux. Quinze minutes d'intro haletante, avant l'arrivée des voix. Le second album, enregistré en studio, présente les Byrds habituels, à ceci près cependant que le travail des guitares y est plus complexe qu'à l'habitude, ceci grâce à Clarence White (« Hungry Planet »), merveilleusement élégant, dont l'attaque et la sonorité sèches contrastent avec le moelleux et la fluidité du jeu de McGuinn à la douze cordes. Quelques très belles chansons, « Chestnut mare », « All the things », « Just a season » et sa mélodie si typique de ce qu'écrivait McGuinn, simple et frais, évident. Cet homme possède un don pour écrire des chansons et pour les choisir: « Truck stop girl », qui est de Lowell George et Bill Payne (compagnons de Roy Estrada, ex-Mothers, au sein de Little Feat) est superbe. Le seul morceau qui peut souffrir la critique est le (trop) long « Well come back home » de Skip Battin, trop éloigné de l'esprit des Byrds, avec sa longue incantation indienne, pour ne pas nuire à l'unité de l'ensemble, trop étiré aussi pour ne pas être un de ces morceaux bouche-trou que l'on enregistre très vite quand le producteur dit: « il me manque cinq minutes ». Un titre sur dix-

sept; il en faudrait plus pour gâcher le plaisir que l'on éprouve à retrouver les Byrds, fidèles à eux-mêmes, fidèles à nous-mêmes. — PHILIPPE PARINGAUX.

## GILLES VIGNEAULT

Le voyageur sédentaire. En descendant la rue St-Jean. Bébé la guitare. Vieille photo. La vent. Tombée la nuit. C'est le temps. Jean Bourgeois. La lune chinoise. Vu de là-haut. J'ai un pays. L'ESCARGOT ESX 70.502/30 cm

La maigre voix râpeuse tendue de Vigneault, comme un cri de ronce fleurie, suit les courbes d'un lyrisme qui ne se relâche pas. Qui ne s'est pas relâché depuis la première fois où Vigneault a chanté en France, il y a quatre ans à peu près, à Bobino, faisant fuir le tiers des spectateurs déroutés par ce fou qui chante comme un vieux 78 tours. C'est vrai, la voix de Vigneault n'est pas faite pour les parfaits disques produits d'aujourd'hui. Elle est trop près du cœur. Et dans le cœur de Vigneault, il y a trop de terre, d'arbres et de bateaux pour que la voix ait le temps de se regarder elle-même. C'est ainsi que les stations de radio passent peu les enregistrements de Vigneault, pour insuffisance « technique » sans doute. Il est vrai aussi que les chansons, faites sans modèle, ont un genre un peu pressé-pressant qui peut noyer la barque du plaisir avant de la soulever, déchirer la voile de la connivence avant de la tendre. Et il est vrai que ce disque est témoin d'une gourmandise d'aimer qui frise la boulimie, comme s'il y avait urgence à crier le chant, comme s'il fallait





# CORDES ANGLAISES

DE HAUTE PRÉCISION POUR  
TOUS INSTRUMENTS A CORDES



pour guitares électriques :

les **PICATO ROUGES** : ultra fines

les **PICATO VERTES** : très fines

les **PICATO BLEUES** : fines

les **PICATO JAUNES** : medium

en vente en cordes séparées ou par jeux  
complets dans tous les magasins de musique

Vente en gros et dépôt :  
chez Fortin - Euromusique  
4, cité Chaptal - Paris-9<sup>e</sup>  
Tél. : 874.58.34

craindre qu'il n'y ait bientôt plus « d'air dans l'air, ni d'eau dans l'eau ». Gilles Vigneault est ainsi fait, bourru, rieur, orgueilleux, poète, généreux, pressé (« Arriverai-je un jour chez moi ? »), que rien ne compte davantage pour lui que ce lyrisme conquérant, et cette fièvre mélodique (« C'est dans la houle des naufrages que je veux naviguer ») dont il est plein, comme le vent est plein du parfum des îles lointaines quand le vent nous bouscule et qu'il faut partir sans retard. Vigneault n'attend pas. Il a déjà mis une casquette de capitaine - marin sur ses cheveux en forme de feuilles, quand les feuilles sont dans le vent et que l'arbre n'est pas encore coupé dont on fera les guitares. Les guitares viendront après, si nécessaire. Vigneault est un chanteur de route, de pays et de mer. Il faut presque le suivre avant de l'entendre. Il faut l'entendre comme on regarde d'en haut le pays ou la mer, les pieds dans les ronces sèches, la tête dans le jeune vent fou. — LUCIEN NICOLAS.

**STEPPENWOLF 7**  
Ball crusher. 40 days and 40 nights. Fat Jack. Renegade. Snowblind friend. Foggy mental breakdown. Who needs ya'. Earschpt-littenloudenboomer. Hippo Stomp. ABC/DUNHILL DSX 50.090/30 cm (imp. Pathé)  
Toujours, comme à ses débuts — et peut-être plus encore —, le loup montre ses crocs, hargneux, féroce, prêt à mordre quiconque l'approche. Sept albums après cette mémorable jam au Matrix (« Early Steppenwolf »), John Kay et ses hommes n'ont pas plié. Méchamment, ils continuent de harceler l'Amérique par la violence de leur musique, de leur apparence physique et de leur mode d'existence. La musique de Steppenwolf débarquant chez l'auditeur non averti doit faire exactement le même effet que le groupe lui-même débarquant dans n'importe quel patelin du monde, New York et San Francisco compris. Une illustration de l'Amérique dans ce qu'elle a de plus brutal. A la violence, Step-



penwolf répond par la violence, rendant coup pour coup, comme une bête acculée qui veut mordre avant de mourir. C'est cette attitude qui rend les groupes américains mille fois plus intéressants que leurs équivalents britanniques : ils sont le reflet exact d'un état existant, ils sont vrais et leurs motivations sont authentiques car ils ne peuvent pas y échapper — sauf en fuyant, comme cela se fait beaucoup, vers l'Angleterre, mais des gens comme John Kay préfèrent lutter et, de toute manière, mourraient déracinés —, car ils ont des yeux et des oreilles et ce qu'ils voient ou entendent passe forcément dans leur musique, même si cela est inconscient. Steppenwolf est au plus haut point conscient (cf. l'album « Monster »), héritier direct des plus frénétiques rockers des années 50. De ce genre, le rock, Steppenwolf a conservé et même amplifié l'expression brutale et fulgurante, viscérale. John Kay est un malin, qui raisonne en termes d'efficacité bien plus que de beauté ou de recherche : quand on lui parle, on se rend compte qu'il n'est pas une brute épaisse mais, bien au contraire, un jeune homme remarquablement intelligent et averti, capable d'analyser avec une lucidité qui fait défaut à beaucoup la situation de l'Amérique d'aujourd'hui. Seulement, il a remarquablement compris qu'une formulation — à la fois verbale et musicale — trop intellectualisée de cette situation n'aurait pour résultat qu'un sensible affaiblissement de la force du message, une inutile distanciation. Trop de raffinement nuit, parfois, et Kay se souvient toujours qu'il s'adresse à des fans de Zeppelin ou de Grand Funk Railroad. Alors, il s'en tient

à une expression musicale et littéraire tout à fait simple et féroce ment percutante. Ce septième album, comme les six précédents — mises à part quelques tentatives vite abandonnées de « libération » harmonique — est totalement monolithique, nouveau rocher dans le jardin de l'Amérique, entièrement assis sur le beat formidable d'une section rythmique sans équivalent dans le rock, le son gras-seux et épais de l'orgue de Goldy McJohn, la morsure rageuse des guitares — on viendra sans doute vous dire que Richie Blackmore et Alvin Lee jouent beaucoup mieux ; c'est vrai, mais ils sont des gamins en culotte courte comparés aux gens de Steppenwolf, et aussi de flagrantes inutilités —, l'utilisation permanente de tempos medium pesants qui brassent comme une pâte chaude l'énorme sonorité de l'ensemble. Et puis, par-dessus le tout, les vocaux profonds et rageurs de John Kay, le seul Allemand de l'Est — et même de l'Ouest — qui sache chanter le rock mieux que les Américains. Ce disque est dur, épais, allemand justement, mais d'une incroyable efficacité. « Je pensais avoir trouvé un coin tranquille où je pourrais vivre tranquille, mais à ma gauche et à ma droite ils continuent de gueuler pendant que je reste planté entre les deux. Dieu, je suis fatigué de courir, et je ne crois pas que je pourrai supporter de les entendre plus longtemps : « eh, toi, baisse la tête, ne regarde pas autour de toi, ferme ta gueule ; si les hommes te trouvent ils te tireront dessus » (« Renegade »). C'est ce que sont Kay et ses amis : des renégats en fuite, sourds aux appels des partis et des idéologies. Une bande de loups anarchistes qui parcourent l'Amérique en faisant beaucoup de bruit. Peut-être pas pour rien... — PHILIPPE PARRINGAUX.

**MILES DAVIS**  
AT FILLMORE. Wednesday Miles. Thursday Miles. Friday Miles. Saturday Miles. CBS S 66.257/2 x 30 cm

Quatre nuits au Fillmore East de New York, dont voici le souvenir. Les gens du jazz vont parler, à propos de cet album, de « temple du rock » et de l'extraordinaire jeunesse de Miles Davis tout en pensant qu'il va un peu trop loin. Les fanatiques du free parleront, eux, de démagogie et de compromissions. Les amateurs de pop, à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, n'auront même pas l'idée d'écouter ce disque. Miles Davis a de la chance de ne pas être français, de vivre dans un pays où les jeunes gens viennent l'écouter comme ils vont écouter Joni Mitchell ou Frank Zappa. Il a fait un pas vers eux, ils ont fait un pas vers lui, voilà pour la démagogie. Personne apparemment ne s'en plaint que les pisse-froid des deux bords, ceux qui ne pardonnent pas à Miles de ne point se conformer à l'image qu'ils s'étaient faite de lui, et ceux qui ne lui pardonnent pas d'aborder avec tant de bonheur un genre musical sans exprimer en même temps toutes les outrances caricaturales qui, selon eux, devraient s'y rattacher. Mais toutes ces aigreurs réunies n'auraient pas rempli une rangée de fauteuils au Fillmore, ces soirs-là, alors laissons-les enrager devant cet homme insaisissable qui ne veut se rattacher à aucune école, aucune chapelle, et fabrique du haut de sa morgue une musique qui, comble de la provocation, remporte énormément de succès. Quatre nuits au Fillmore East, et quatre longs morceaux qui pourraient aussi bien n'en être qu'un seul tant leur esprit est le même, du mercredi au samedi : pas de thèmes, mais une idée, pas de solos au sens traditionnel du terme mais une suite de variations étonnantes et élastiques de sept musi-



à l'avant-garde de la percussion

# ROGERS

U.S.A.

la batterie la plus prestigieuse du monde

**CAISSE CLAIRE DYNA-SONIC**  
**ACCESSOIRES SWIV-O-MATIC**

NOUVELLES IMPORTATIONS DES U.S.A.

# LES MAXI ROGERS

**GROSSE CAISSE : 36 cm x 61 cm**

**TOM BASS : 41 cm x 46 cm**

**DYNA SONIC : 16,5 cm x 36 cm**

**MAXI PUISSANCE**

Catalogue RR1 gratuit et adresse  
de nos revendeurs sur demande à

# SOCARO

Importateur exclusif pour la France :

18, rue La Vieuville, PARIS-18<sup>e</sup>

Téléphone : 606-68-06

DISTRIBUTEUR NATIONAL DE LA C.B.S.  
ROGERS, FENDER, SQUIER, etc...



LES **MITT** **GUITARES**  
**GOMEZ**  
**Y GOMEZ**  
**moi, j'aime**



**Dolnet**  
DISTRIBUTEUR EXCLUSIF

25, avenue du Président Roosevelt  
78. MANTES-LA-JOLIE • Tél: 477.03.35

...et dans les bonnes maisons de musique

ciens absolument libres de leurs mouvements, autorisés à aller là où leur inspiration les porte pourvu que soit respecté l'esprit général. Miles Davis, par touches plus ou moins brèves, et plutôt plus que moins, car on l'entend ici beaucoup, indique la direction à suivre, avec cette sonorité voilée qui, elle, n'a pas changé, avec cette étonnante utilisation du silence qui fait de chacune de ses interventions un petit chef-d'œuvre pointilliste chargé d'émotion, puis il laisse le champ libre à ses hommes. Ceux-là ne se privent pas d'en profiter, que ce soit le coltranién Steve Grossman (soprano), qui paraît presque classique dans cette ambiance avec ses solos fluides et ne fait pas oublier Wayne Shorter, ou, surtout, les deux compères Chick Corea (piano électrique) et Keith Jarrett (orgue), bruiteurs extraordinaires dont les interventions se diluent, grâce à toutes les ressources de l'électronique — on jurerait, parfois, entendre des guitares hendrixiennes —, en de larges nappes liquides (« Friday Miles ») que survolent des oiseaux criards. Faut-il encore répéter que la section rythmique est largement à la hauteur, composée de Dave Holland (contrebasse et guitare-basse), d'Airto Moreira (percussions brésiliennes) et de Jack de Johnette (batterie)? Des tempos les plus libres au binaire le plus serré, ces trois hommes passent avec une aisance un peu écœurante et une suprême décontraction. De même que l'on peut voir dix concerts du groupe de Miles Davis sans se lasser, on écoute ces quatre longues faces avec infiniment de plaisir et de surprise, tant elles sont pleines de sons extraordinaires et d'inventivité fraîche, tant il est difficile, pour peu qu'on les écoute sans idées préconçues, d'échapper à l'infinité diverse de leurs climats brûlants que vient trancher comme une lame de glace la trompette du leader. Tant pis si Miles ne porte plus de cravate et ne portera jamais de béret, tant pis s'il vend des disques à la pelle, roule en Ferrari et arbore des pantalons en serpent et des chemises en soie, tant pis si à son bras s'accrochent des créatures

superbes, tant pis s'il remplit le Fillmore East quatre soirs de suite: il est un musicien extraordinaire et cet album est extraordinaire. Il serait bien sot de lui en vouloir d'avoir réalisé tous les rêves de tous les musiciens. Ou presque. — PHILIPPE PARINGAUX.

CATHERINE RIBEIRO + ALPES + CATHERINE RIBEIRO. Prélude. Sirbâ. 15 août 1970. Silen Voy Kathy. Prélude. Poème non épique. Ballada das aguas. FESTIVAL FLDX 531/30 cm Il y eut le 2 Bis en 69, aujourd'hui il y a Alpes. A la base du groupe, toujours Catherine Ribeiro (auteur des textes + chant) et Patrice Moullet (compositeur + guitare classique + lyre électrique) auxquels, désormais, s'est joint un formidable percussionniste: Denis Cohen. Ici, les deux garçons jouent aussi de l'orgue, à tour de rôle. Voilà pour les présentations. Bon, un disque: chef-d'œuvre? Miracle? On se perd en conjectures devant une étonnante réussite musicale. Est-il bien utile de dire qu'Alpes est « le seul groupe français méritant le titre de pop », ou quelque chose de ce genre? Je crois qu'ils s'en foutent tous les trois, et que là n'est pas le problème. D'ailleurs, il n'y a pas un « problème », il y a quarante minutes éclatantes de vie, d'amour, d'émotion, de... etc... (vous connaissez désormais le refrain). Pourtant, sans effacer du tout les mérites de leur disque avec le 2 Bis, Catherine et Patrice avec Alpes vont beaucoup plus loin. Le fait important me paraît qu'Alpes ait trouvé un son tel qu'il ne nous est plus possible, plus permis, de le confondre avec aucun autre groupe, non seulement français, mais mondial. Eh oui, c'est comme ça. De quoi est donc fait ce son? Il doit d'abord beaucoup à la participation instrumentale de Patrice Moullet: nous connaissons bien des groupes qui utilisent des guitares sèches, de type folklorique américain, Martin par exemple, à cordes métalliques; mais Pa-

trice, lui, fait appel à la guitare classique à cordes de nylon. Et il en connaît un rayon, depuis huit ans qu'il s'y entraîne régulièrement. Le résultat est absolument admirable, que ce soit dans des morceaux instrumentaux comme le petit « Prélude » cristallin, ou pour accompagner la voix de Catherine dans une sorte de ballade tragique (« 15 août 1970 »). Le second apport de Patrice, c'est la lyre électrique à 24 cordes, double manche et pédale wah-wah. Cet instrument unique, qu'il a lui-même mis au point, peut-être joué au choix en grattant ou en pinçant les cordes, ou bien avec un archet, et mérite à lui seul le détour (« Sirbâ »). Pour les percussions, Denis Cohen (ancien élève du Conservatoire, pour ceux qui croient encore aux références) s'avère une recrue de premier choix. L'un des plus gros reproches que l'on puisse faire à trop de groupes conventionnels est de se contenter, en guise de rythmique, de batteurs bavards, brouillons ou bannaux, avec des soli léthargiques au possible, destinés à « faire bien » (?). Ici, on est à mille lieues de ce genre de préoccupation: on a affaire à de vraies percussions qui, loin de bavarder, PARLENT, et dont chaque vibration sert un but commun. On retrouve cette conception anti-vetuste, ô combien sympathique et nécessaire, dans la voix de Catherine, qui devient instrument d'une musique de groupe, de « Silen Voy » à « Poème non épique ». Déjà, ce souci était présent dans le premier disque (la fin des « Fées Carabosse »), il s'est confirmé dans « Ame debout » (enregistré hors commerce, j'en suis désolé pour vous) et l'évolution actuelle est logique. Notez qu'il y a en outre des textes fort riches (« 15 août 1970 ») mais, même au plus fort d'une émotion (laquelle nous adhérons (« Poème non épique »), malgré les mots incroyablement bouleversants, ce sont encore les « tripes » de la chanteuse qui donnent toute sa portée à l'histoire, puisque l'histoire il y a, de la fin d'un amour. Et elle sonne le début d'une aventure libératrice. — JACQUES VASSAL.

GRATEFUL DEAD  
AMERICAN BEAUTY. Box of rain. Friend of the devil. Sugar magnolia. Operator. Candyman. Ripple. Bokedown palace. Till the morning comes. Attics of my life. Truckin. WARNER-REPRISE 1.893/30 cm Presque simultanément sont sortis aux USA deux disques du Grateful Dead: l'un, « Vintage Dead » (Sunflower-Sun 5.001), fut enregistré live à l'Avalon en 1966 et constitue la plus ancienne trace du groupe que l'on puisse trouver dans la cire, l'autre, « American Beauty » est le tout dernier. « Vintage » ne sortira probablement jamais en France, et c'est dommage car il est un document important, bien plus pour la musique américaine en général que pour le Dead en particulier. Comparer ces deux albums, l'ancien et le nouveau, permet de se faire une idée de l'évolution de l'un des tout premiers (par le talent) groupes américains, de sa maturation étonnante. Bien peu de formations peuvent se targuer comme celle-là de n'avoir jamais régressé, ni même marqué le pas; chaque disque du Dead est supérieur au précédent, ce fut vrai durant sa période rock-psychédélique, cela l'est encore dans sa période



country. Sa première tentative enregistrée dans ce dernier genre était intitulée « Workingman's Dead », et la perfection technique, l'authenticité de cet album étaient si étonnantes que l'on se dit qu'après ce coup de maître il ne pourrait plus y avoir que redites. (Ce disque, soit dit en passant, se vendit en France à 250 ex. environ, ce qui laisse un peu rêveur quant aux goûts du public « averti ».) Mais le Dead, par quelque miracle, ne se répète jamais, même quand les structures de sa

## le nouveau TEN YEARS AFTER WATT



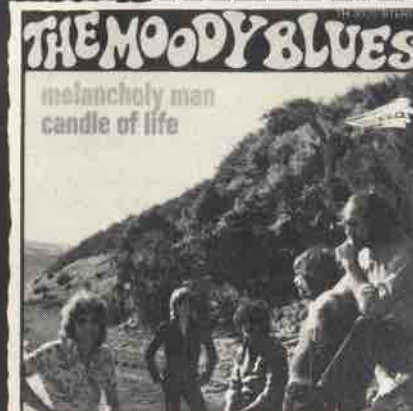
I'M COMING ON • MY BABY LEFT ME • THINK ABOUT THE TIMES • GONNA RUN • SHE LIES IN THE MORNING • SWEET LITTLE SIXTEEN •

33 t 30 cm SML 1.078

DERAM

le plus  
grand succès depuis  
nights in white satin

## the MOODY BLUES MELANCHOLY MAN

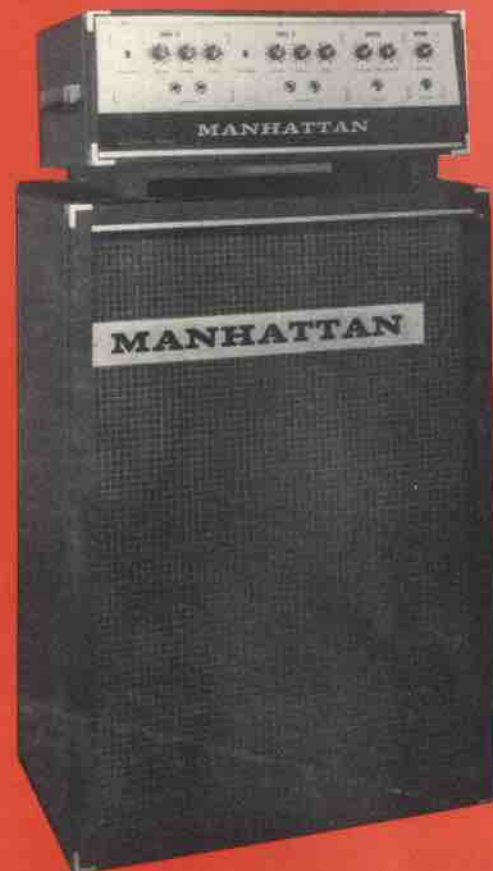


45 t hit parade  
TH 3.005





# manhattan for the Peppiest Popsound



70 watts RMS (100 en crête)

LIGNE AMÉRICAINE COMPACTE  
SON POP SUPER PUISSANT

## GARANTIE TOTALE

2 corps solo Réverb 2.500 F  
2 corps Basse 2.300 F

Documentation complète ainsi que liste  
de nos dépositaires régionaux envoyée  
gracieusement sur demande.

**MUSIKENGRO** IMPORTATEUR NATIONAL :  
29, rue Tissot, 69 - LYON-9<sup>e</sup> - Tél. : 83.61.40

musique se resserrent jusqu'à l'essentiel, même quand l'improvisation s'en trouve presque totalement bannie. Structure, ici, n'est passynonyme de limitation : le Grateful Dead possède cette particularité, explicable seulement par des raisons spirituelles, de chanter et jouer avec une invraisemblable spontanéité, de donner l'impression de créer sa musique sur le moment, de l'animer en même temps qu'il la construit — hier avec un apparent relâchement, aujourd'hui avec une grande attention. Ce dépassement de la seule forme est accompli sans aucune ostentation, sans rechercher l'effet qui frappe, sans violer l'auditeur par de factices humeurs. Cette musique-ci, que l'on peut appeler country and western, est intimiste et raffinée, d'un niveau sonore toujours égal — on pense parfois au Band, aux Byrds et même aux Beatles dans ce superbe « Truckin' » qui rappelle « Ballad of John and Yoko » — empreinte d'une discrète ferveur qui doit être ressentie après maintes et maintes écoutes, en même temps que l'on découvre quelques merveilles musicales à chaque nouvelle audition. « American Beauty » suggère bien plus qu'il n'affirme, et ce disque ne doit surtout pas être écouté à la va-vite dans un magasin encombré ; on ne s'en fait un début d'idée qu'en usant ses sillons. On n'avait pas fini de découvrir « Workingman's Dead » que déjà apparaît cette beauté américaine qui porte bien son nom, plus raffinée encore et pourtant aussi solide. Au Grateful Dead habituel se joignent ici les New Riders of the Purple sage, groupe country de Jerry Garcia, pour quelques morceaux. Magnifiquement produit et enregistré, l'album fait justice à la perfection instrumentale et vocale de Garcia et de ses amis, à leur cohésion, à leur son inimitable, aux textes intelligents de Bob Hunter, l'homme sans lequel le groupe ne serait peut-être pas beaucoup plus que ce qu'il était quand il enregistrait « Vintage Dead » : un ensemble de rock remarquablement doué mais limité aux compositions des autres. Mieux qu'aucun autre groupe, le Grateful

Dead aura symbolisé l'Amérique de l'Ouest, partagée entre un modernisme qu'il lustrait les orgies sonores et les libérations des premiers albums et la nostalgie profonde d'une époque passée et de son folklore. C'est vers ce folklore que se tourne le Dead d'aujourd'hui, tout en sachant bien qu'il ne faut surtout pas s'attacher à recréer une tradition mais plutôt à l'exprimer de la façon la plus vivante possible. C'est leur propre vie que chantent sur cet album Pig Pen, Garcia, Lesh, etc., et non celle de mythiques pionniers. Eux aussi ont de la poussière à leurs bottes. Leurs chants à la fois monotones et expressifs, portés par le son lisse des guitares, racontent des histoires simples — l'étonnant voyage de « Truckin' » — et des pays où ont encore cours quelques valeurs surannées telles que l'amour des hommes et celui de la nature. Les pays du Grateful Dead. — PHILIPPE PARINGAUX.

**SLY & THE FAMILY STONE  
GREATEST HITS.** I want to take you higher. Everybody is a star. Stand I. Life. Fun. You can make it if you try. Dance to the music. Everyday people. Hot fun in the summertime. M'lady. Sing a simple song. Thank you.  
EPIC BN 26.284/30 cm  
On est vraiment gâtés par les recueils de ce genre, ce mois-ci. Celui-là, c'est, comme on dit aux gens pour les convaincre, « le super pied géant d'acier génial ». (A suivre). D'autant plus intéressant que Sly & etc. n'ont pas enregistré-composé que des bonnes choses, vous savez. Suffisamment pour que l'on puisse faire un LP bien utile pour partir du bon...



pied le matin. Pour commencer la journée en swingant, passez-vous ce disque au moment du petit déjeuner, et tout ira bien mieux. La Family Stone est vraiment reconnaissable à la première note (mesure, à la rigueur). Vous savez bien, ce tempo lourd, un peu chevalin, très régulier jusque dans ses brisures. Il y a cette guitare rythmique qui joue toujours trop fort les paquets de notes claires qu'elle jette un peu partout, de préférence là où on ne les attend pas. Il y a cette percussion qui crécelle à tout va. Une musique noire jusque dans ses plus infimes soupirs, qui plaît aux Blancs parce qu'il n'y a pas vingt-cinq cuivres qui lèvent à jamais le pied gauche en même temps. On entend les grandes franges du costume de Sly fouetter le micro, on voit la trompettiste écarter son instrument pour hurler les réponses de « Dance to the music ». Et avec tout ça, ils se moquent pas mal du monde, encore que ceci soit surtout évident sur scène. Le disque, lui, contient ce que le groupe a de plus intéressant pour celui qui habite à Aurillac et ne verra jamais Sly & the Family Stone : une musique à réveiller les volcans. — JACQUES CHABIRON.

**JIMI HENDRIX  
« LIVE ».** Vol. 1: I'm a man. Sugar pie honey bunch. Get out of my life woman. Ain't that peculiar. Last night. Satisfaction. Land of thousand dances. UFO. Vol. 2: Driving south. California night. On the killing floor. What'd I say. I'll be doggone. Bright lights, big city.  
PATHÉ MARCONI (US P.P.X.) C 062 91.630 et 91.631/30 cm  
Bien entendu, ce que tout le monde avait prévu arrive : les vautours se partagent le cadavre pendant qu'il est encore chaud. Ce qui arrive à Jimi Hendrix est arrivé à tous les grands artistes trop tôt disparus, et particulièrement aux musiciens qui laissent derrière eux des bandes magnétiques jugées en leur temps musicalement mauvaises ou techniquement inutilisables. Les liquidateurs n'ont point de ces

équipement musical  
professionnel



**victor flore**

CENTRAL MUSIQUE



des prix comme partout ... un  
choix comme nulle part!

LES PLUS BELLES GUITARES DU MONDE  
LES NOUVEAUX MODÈLES GIBSON  
LES PAUL PROFESSIONAL ET LES PAUL BASSE  
LES AMPLIS MARSHALL COULEUR  
LES SUPERKUSTOM U.S.A.  
ÉCLAIRAGES DE SCÈNE • EFFETS SPÉCIAUX  
ET TOUT LE MATÉRIEL MUSICAL DONT VOUS RÊVEZ

reprises - crédits - occasions

11 bis, rue Pigalle, PARIS-9<sup>e</sup>  
MÉTRO TRINITÉ - Tél. : 874-55-85





central **RHYTHMES**

25, boul. de Clichy, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. : 878.46.03 - 874.68.35

**IMPORTÉ POUR VOUS**

Les **TUMBAS**  
**BONGOES** **NATAL**  
**GUIROS** (made in England)

**EN FIBERGLASS**  
Extra légères et incassables

**PROFESSIONNELLEMENT RECONNUES**  
**LES MEILLEURES**

**POUR LA NOUVELLE ANNÉE**  
André LE PRETRE a le plaisir  
de vous annoncer l'ouverture  
de son **NOUVEAU MAGASIN**

**CENTRAL ORGUES**

17, avenue Trudaine, PARIS-9<sup>e</sup> - Tél. : 878.72.23

Dans un cadre agréable un  
**TRÈS GRAND CHOIX D'ORGUES D'APPARTEMENT**  
classiques modernes est à votre disposition

Démonstration permanente — Documentation sur demande  
Pour le mois de Janvier : nocturnes le Vendredi jusqu'à 22 h.

**MAGASIN OUVERT TOUS LES JOURS SAUF DIMANCHE ET LUNDI MATIN (9 h. 30 - 12 h. 30 14 h. - 19 h. 30)**



Une de nos nombreuses marques



**A CHAQUE PROBLÈME "SON"**  
**MICROPHONE BEYER**

**BEYER DYNAMIC**

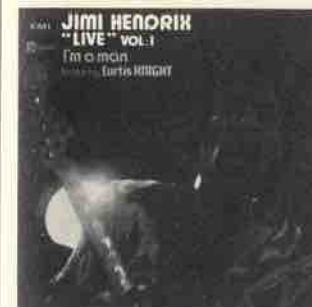
HEILBRONN-NECKAR — ALLEMAGNE

20 microphones électrodynamiques différents, 10 casques électrodynamiques différents,  
6 combinaisons différentes de micro-émetteurs et récepteurs HF,  
un choix incomparable d'accessoires de prise de son...

Demandez notre documentation gratuite :

BUREAU DE PARIS : 14 bis. RUE MARBEUF, 75 - PARIS 8<sup>e</sup> - TEL. 225.02.14 et 225.50.60

scrupules et tous y sont passés, depuis Parker jusqu'à Hendrix, en passant par Otis Redding et bien d'autres encore. Prochaine victime posthume du show business : Albert Ayler. On brade, comme le montrent ces deux albums, et l'on emploie pour ce faire les trucs les plus grossiers — mais qui marchent : belles pochettes avec photos récentes — ici, Hendrix à Wight —, aucune indication de date d'enregistrement, ni de personnel, bref tout pour faire croire au gogo que c'est du neuf qu'il va acheter de confiance, sur le seul nom d'Hendrix. Ce nom s'étale d'ailleurs en gros caractères sur la pochette, suivi, en beaucoup plus petit de celui de Curtis Knight. Or, on sait, ne serait-ce que par les deux albums sortis sur London de Curtis Knight featuring Jimi Hendrix et non l'inverse (« Get that feeling » et « Flashing »), qui étaient déjà une fameuse escroquerie — albums tirés de souches d'essais enregistrés en 66-67 et sur lesquels



Hendrix jouait de la pédale wah-wah à titre d'expérimentateur pour le fabricant de cet engin! — on sait, donc, qu'Hendrix était accompagnateur de Curtis Knight, et non le contraire. Ces deux albums-ci furent enregistrés dans le club « Twenty », à Hackenshak dans le New Jersey, sans doute fin 66 ou au début de 67, et l'on comprend qu'ils ne soient jamais sortis à l'époque tant leur qualité technique est misérable, à peine digne d'un mauvais disque pirate. Écoutez cette incroyable variation d'intensité dans l'enregistrement, en plein milieu de « Sugar pie, honey bunch » ou le shuntage de « What'd I say », et vous aurez une idée de ce qu'est un sabotage. Dans leur entité, les deux albums sont gâchés

par un son flou, métallique, noyé, sans aucune profondeur ni nuances. Ajoutons à cela un répertoire de tubes du moment qui va du bon au pire, avec avantage très net au pire, que Curtis Knight est un très mauvais chanteur, facilement surpassé par Hendrix — qui ne chante que trois ou quatre morceaux, mais dont a pris soin de mettre le « I'm a man » en tête de la première face du premier album, au cas où un acheteur méfiant aurait l'idée d'écouter —, et, enfin, qu'on nous prend très évidemment, vous et moi, pour des cons. A mettre dans la maigre colonne « positif », de ce désastreux bilan, Jimi, bien sûr, et quelques très beaux solos de guitare (« California Night »), comme des négatifs de ceux qui allaient suivre dès que Jimi aura trouvé son « son » en Angleterre. Le blues, ce blues que Jimi Hendrix n'a jamais cessé de jouer, contrairement à ce que beaucoup ont cru en entendant ses effets sonores invraisemblables, ici très proche de sa forme classique, formidablement expressif et décontracté. Si vous tenez absolument à posséder l'un de ces deux albums, alors achetez le second, qui contient les deux meilleurs morceaux de l'ensemble : « Drivin' South » et « California night ». Mais souvenez-vous que Barclay a récemment publié un superbe coffret qui offre ce qu'Hendrix a fait de mieux en quatre albums : « Are you experienced? », « Axis: Bold as Love » et « Electric Ladyland ». Cela vous coûtera plus cher, sans doute, mais au moins vous ne serez pas volés sur la qualité. — PHILIPPE PARINGAUX.

**MELANIE**  
IN CONCERT. Close to it all. Uptown and down. Mama, Mama. The saddest thing. Beautiful people. Animals crackers. I don't eat animals. Happy birthday. Tuning my guitar. Psychotherapy. Leftover wine. Peace will come. BUDDAH 940.057/30 cm  
Melanie Safka est une des personnalités essentielles de la seconde renaissance



folklorique urbaine que semblent connaître les États-Unis depuis deux ans. Son originalité et son immense talent d'auteur-compositeur, de guitariste et de chanteuse, traits évidents dès « Born to be », confirmés dans le « Volume 2 » et dans « Candles in the rain », éclatent au grand jour dans ce récital enregistré en public. Relativement jeune (23 ans), seule sur scène avec sa guitare acoustique, parfois devant des centaines de milliers d'auditeurs (Woodstock, Wight), un peu boulotte, un peu gamine, Melanie n'a pas peur. Et au fond, elle a raison, puisqu'elle possède les meilleurs atouts : une connaissance, même une complicité, de tous les instants, avec ceux qui l'écoutent, et une richesse vocale assez exceptionnelle. Ce n'est pas donné à tout le monde de réussir à déployer des trésors de douceur, de tendresse contenue puis, quelques instants plus tard et à l'intérieur de la même chanson (« Tuning my guitar », « Leftover wine »), de déchaîner un véritable ouragan digne d'une « big mama » du blues. Et en plus, Melanie en public fait preuve, non seulement d'humour (« Happy birthday »), mais aussi d'esprit d'à-propos (« Psychotherapy »). Si elle sait faire plaisir en satisfaisant à la demande de la vox populi (« Beautiful people »), ailleurs elle impose tout de même ses nouvelles créations (« The saddest thing », et surtout le remarquable « I don't eat animals »). Quant à « Peace will come », il s'agit d'un enregistrement en studio dont on appréciera la qualité instrumentale, sinon la justesse des idées (la paix ne viendra pas toute seule, bon sang!). S'il y a un seul disque de Melanie à garder, j'aurais bien envie de dire « In concert » : il

est plein de fraîcheur, mais aussi de fureur, de beauté et d'émotion profonde sous son air faussement ingénu. — JACQUES VASSAL.

**DELANEY & BONNIE**  
TO BONNIE FROM DELANEY. Hard luck and troubles. God knows I love you. Lay down my burden. Medley (Come on in my kitchen/Mama, he treats your daughter mean/Going down the road feeling bad). The love of my man. They call it rock and roll music. Soul shake. Miss Ann. Alone together. Living on the open road. Let me be your man. Free the people. ATCO 503.059/30 cm  
**GENESIS**  
What the world needs now. You've lost that lovin' feeling. Heartbreak hotel. Tomorrow never comes. I can't take it much longer. I've got a woman. Lonely me. Without your love. Better man than me. Liverpool Lou. You never looked sweeter. You have no choice.

**VOGUE SLDGN 757/30 cm**  
Deux albums de Delaney & Bonnie sortent simultanément en France. L'un est d'aujourd'hui, l'autre d'avant-hier. Autant vous le dire tout de suite, « Genesis », enregistré il y a plusieurs années pour Crescendo Records, ne présente strictement aucun intérêt, pas même historique. Pratiquement nul, aucune des chansons interprétées ici n'approchant, même de très loin, sa version originale. Par contre, « To Bonnie from Delaney » est un excellent album. Les époux Bramlett ont, on le sait, énormément d'amis. On retrouve ici, au hasard des séances, les noms de King Curtis, Little Richard, Sneaky Pete, Duane Allman, Jim Gordon, Bobby Whitlock, les Memphis Horns, etc. Beaucoup de beau monde, donc, les deux premiers personnages cités étant ceux qui font de certains titres de cet album de vrais petits chefs-d'œuvre. L'art de D & B consiste en une chaleureuse mixture de blues, de rock and roll et de gospel, de beaucoup de santé et de bonne humeur aussi. Musique heureuse et pas compliquée mais extrêmement agréable et percu-





## QUALITÉ ET PRIX



« 5980 / S » : 6 fûts + accessoires	F. 2.940
« 6850 / S » : 5 fûts + accessoires	F. 2.080
« 6810 / S » : 4 fûts + accessoires	F. 1.800
« 5860 / S » : 4 fûts + accessoires	F. 1.486
« 4025 / S » : 4 fûts + accessoires	F. 1.100
« 4020 / S » : 3 fûts + accessoires	F. 790

Importateur exclusif pour la France :

# SOCARO

18, rue La Vieuville, PARIS-18<sup>e</sup> - Tél. : 606-68-06

CATALOGUE SR1 GRATUIT  
ET ADRESSE DE NOS  
REVENDEURS SUR DEMANDE



tante. L'homme et son épouse sont tous deux dotés de très belles voix, même si un peu limitées, et d'énormément de soul. Pour peu qu'ils se trouvent placés dans la bonne ambiance, ils sont capables de faire un malheur, comme on dit. C'est ce qu'ils font ici sur quelques titres, le plus étonnant étant « Miss Ann », traversé par le piano de Little Richard comme par une décharge électrique; il y a aussi le percutant « Soul Shake », la fanfare de « Free the people », l'excellent medley, la performance de Delaney sur « Hard luck and troubles » et son changement de tempo bien venu, « God knows I love you » et « They call it rock and roll music », illuminé par un bref solo de King Curtis. Le reste est plus banal, mais cet album est bon dans l'ensemble. Ne serait-ce que pour l'incroyable « Miss Ann », cela vaudrait la peine de l'écouter. — PHILIPPE PARINGAUX.

### MATTHEWS' SOUTHERN COMFORT

Colorado Springs eternal. A commercial proposition. The castle far. Please be my friend. What we say. Dream song. Fly, pigeon, fly. The watch. Sweet bread. The watch. Sweet bread. Thoughts for a friend. I've lost you. Once upon a lifetime. UNI UNLS 108 (import. Philips) Matthews' Southern Comfort vient d'être pendant plusieurs semaines n° 1 au « hit-parade » anglais avec son 45 tours simple de « Woodstock », chanson de Joni Mitchell. Vous me direz que le classement des tubes, on s'en fout. C'est vrai en général, mais ce ne l'est plus quand il s'agit

d'un groupe assez original et talentueux, ce qui nous change tout de même pas mal des sempiternels Bee Gees, Tremeloes, Lulu, Roger Whittaker et consorts. Parmi les douze musiciens ayant participé à cet enregistrement, il faut citer au moins Ian Matthews, ex-membre de Fairport Convention, et ici auteur de la moitié environ des titres, Gerry Conway, déjà connu comme batteur avec Fotheringay et même Al Stewart, Richard Thompson et Simon Nicol, tous deux guitaristes actuellement au sein de Fairport Convention. On devine alors quel genre de musique va nous proposer Matthews' Southern Comfort: du folk électrifié un peu à la manière, justement, de Fairport Convention et de Fotheringay. Toutefois, M.S.C. ne dispose ni d'un violoniste (Dave Swarbrick chez les premiers), ni d'une chanteuse (Sandy Denny chez les seconds) pour égaler l'une ou l'autre de ces formations. Il doit sa personnalité à d'autres éléments, en particulier la voix de Ian Matthews, très agréable et efficace, et l'originalité de ses compositions (« The watch », accompagné par un type en



train de sangloter d'une manière impossible). Bien sûr, on peut déceler çà et là quelques influences, comme celle des Byrds (« Colorado Springs eternal », en « C & W » modernisé) ou du vieux rock avec voix en écho (« Dream song »). Mais il ne s'agit jamais de plagiat, ni de collage artificiel: Ian Matthews dirige son affaire avec beaucoup de sûreté, l'expérience de Fairport Convention l'a sûrement aidé à comprendre ce que l'homogénéité, mais dans la diversité, veut dire. D'ailleurs, nous lisons au verso de la pochette que Ian Mat-

thews dédie l'album à Mike Lease, « qui m'a appris à ne pas abandonner », et à Fairport Convention, « qui m'a montré de nouvelles directions ». Références de choix pour un groupe de réelle valeur qui semble se retrouver au « hit-parade » sans l'avoir fait exprès. Et qui s'est empressé de se séparer... — JACQUES VASSAL.

### VELVET UNDERGROUND LOADED. Who loves the sun. Sweet Jane. Rock & Roll. Cool it down. New age. Head held high. Lonesome cowboy Bill. I found a reason. Train round the bend. Oh! sweet nuthin'. COTILLION SD 9.034/30 cm (Barclay)

Enfin, enfin, un album du Velvet Underground va être publié en France! On croit rêver... Il aura fallu attendre ce jour historique pendant trois longues années, trente-six et quelques mois de désespoir intense et de dépenses inconsidérées dans des boutiques d'importation. Aujourd'hui, enfin, le soleil brille pour tous dans le souterrain de velours. Il aura fallu pour cela que le groupe passe de Verve à M.G.M., puis de M.G.M. à Cotillion (Barclay), après un silence et un oubli si longs que l'on crut bien ne plus jamais l'entendre. Maintenant, je vous vois vous demander: « mais qui diable est le Velvet Underground? » en soupçonnant une grosse blague. Hé, non, ce n'est pas une blague: le Velvet Underground est à la fois une réalité et une légende, un de ces groupes mythiques dont les journaux ne causent jamais et que l'on n'entend pas à la radio, un groupe dont les disques se vendent si mal que ça n'est même pas la peine d'en parler et que, pourtant, on révère, on idolâtre dans quelques cercles d'initiés. Ce fut, au temps de l'explosion de l'underground new yorkais, la plus belle opération de promotion jamais réalisée en cercle très fermé: Andy Warhol était au départ de l'affaire, avec son étrange génie de la mascarade, de l'outrance, et son sens inné de la chose la plus malsaine possible à faire. Le Velvet Underground faisait partie, alors,

d'un spectacle que l'on dit — on le croit — avoir été renversant, le « Exploding Plastic Inevitable », spectacle qui résumait en deux ou trois heures toutes les folies artistiques et humaines des créateurs new yorkais, toutes les outrances d'Andy Warhol, ce qui, on s'en doute, fait beaucoup. Le Velvet ne savait pas trop bien jouer, à l'époque, mais cela n'avait aucune importance, comme le montre son premier album avec le mannequin-chanteuse Nico, superstar parmi les superstars en plastique de Warhol: les choses se passaient à un autre niveau que celui de l'harmonie, dans l'expression fulgurante et presque insupportable d'une minisculté en délire, dans la chaleur élastique de l'héroïne (on prétend que la fantastique chanson « Heroin » de cet album — « quand je mets l'aiguille dans ma veine, je suis le fils de Jésus, Héroïne, tu es ma femme, tu es ma vie, Héroïne, sois ma mort » — a « branché » un certain nombre de jeunes Américains), l'amoralisme glacé, le factice élevé à la hauteur d'une institution et les relents de paranoïa suraiguë. Andy Warhol quitta bientôt le Velvet pour d'autres dingeries, mais il avait laissé sa marque dans la chair et l'esprit du groupe, et celui-ci mit un certain temps à essayer de s'en débarrasser, sans jamais y parvenir complètement. Deux autres albums extraordinaires (« White light — White heat », un titre qui dit bien ce qu'il veut dire, et « Velvet Underground ») suivirent, le premier complètement dingue, dissonant, strident, déchiré, free, le second soudainement paisible et classiquement beau, si tant est que l'on puisse parler de classicisme à propos du Velvet. Puis le silence. Et puis « Loaded », et le Velvet Underground n'a pas perdu une parcelle de sa magie. John Cale, l'homme qui joue du violon alto (viola) électrique est parti produire le premier disque des Stooges et ceux de Nico, partie aussi (si vous trouvez ces disques de Nico quelque part, sautez dessus, vous n'avez jamais entendu ça nulle part « Chelsea Girls » (Verve), « The marble index » (Elektra), le tout récent et magnifique « De-

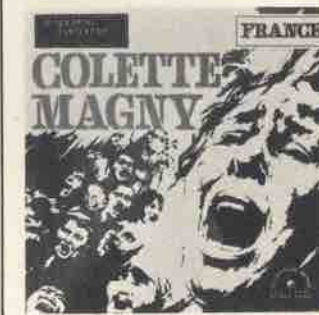


sertshore » (Reprise), pas publiés ici, bien sûr, mais Nico et Cale devraient passer début janvier à Paris (Mutualité?) et vous auriez sacrément tort de rater un pareil événement). Restent Lou Reed, compositeur et chanteur du groupe, son âme, Sterling Morrison (ldgt) et Maureen Tucker (dms), une fille, oui, auxquels est venu s'ajouter le multi-instrumentiste Doug Yule (o, p, gt, bs, etc), et le Velvet Underground n'a jamais aussi bien joué. Par chance, ses progrès techniques ne nuisent pas une seconde à son expression si particulière. Musique profondément désenchantée, totalement différente dans son esprit de ce qui se fait dans la musique américaine actuelle, surprenante excoissance venue de nulle part et n'allant, semble-t-il, nulle part que vers elle-même, dos tourné à la vie. Art féroce et égoïste, insoutenable regard intérieur, porté par des rythmes lancinants d'une puissance jamais égalée — puissance interne, cela va de soi: on ne juge pas l'énergie d'un groupe à la puissance de ses amplis: ex: Tony Joe White est un musicien solitaire et cependant beaucoup plus puissant que Deep Purple — sur lesquels passe comme un rêve la voix monocorde de Lou Reed. L'art du Velvet Underground est en quelque sorte le reflet de tous les solitaires et de tous les paumés que peut enfermer dans ses pierres une ville comme New York, et ses pointes d'ironie (« Lonesome cowboy Bill » ou les imitations de Jack Scott dans « I found a reason ») ne suffisent pas à masquer l'irréductible désespoir qui l'habite. Qu'elle tourne autour d'un riff dur sans cesse répétée ou qu'elle se love en de tendres harmonies, la musique du

Velvet conserve une prodigieuse force d'expression, poème sans espoir répété d'une voix plate, une voix de zombie, si vous en avez jamais entendu une. Le voyage au bout de la nuit du Velvet Underground n'est pas encore fini. « Loaded », plein de sophistication et de pure violence glacée est sa première étape accessible ici. Je sais ce que coûte un disque, mais je vous dis: achetez celui-ci, tellement différent, tellement envoûtant. — PHILIPPE PARINGAUX.

### COLETTE MAGNY FEU ET RYTHME. Feu et rythme. K 3 blues. Brave nègre. USA Doudou. Jabberwocky. Soupe de poissons. Malachites. Prends-moi, me prends pas. A l'écoute. La marche. L'église de Taban. Conascor. CHANT DU MONDE LDX 74444/30 cm

« La marche est, chez l'homme, la forme la plus ordinaire de la locomotion; elle est constituée par des pas successifs. Et l'on appelle « pas » l'ensemble des mouvements compris entre le moment où l'une des jambes quitte le sol et celui où elle y arrive de nouveau, après avoir oscillé autour de l'articulation coxofémorale... » (copyright éditions Larousse). Faire une chanson à partir de cette peu engageante définition de dictionnaire, c'est une des nombreuses gageures que tient Colette Magny dans « Feu et Rythme ». Depuis le début, sa « carrière » (mot bien inadéquat à son propos) a été une succession de défis, au « métier », à l'opinion, à la presse et à ceux qui, sous prétexte qu'ils la comprennent, prétendaient lui dicter une conduite, et de





# Chris Gallbert

rythme 20<sup>e</sup> siècle  
+ drame 19<sup>e</sup> siècle  
à vous donner 39<sup>e</sup> de fièvre

## PAILLASSE

**PAILLASSE SING-SING**

hit parade 79.573

**CARMEN QUASIMODO ESMERALDA**

hit parade 79.556

**CHRIS GALLBERT**

**PAILLASSE \* SING SING**



**DECCA**

refus: refus de s'intégrer, refus de jouer au jeu des étiquettes. Si vous en êtes resté à l'image exclusive d'une Colette Magny (« chanteuse de blues » (« Melocoton », « Nobody knows you when you're down and out »), ou « engagée » (« Vietnam 67 », « Magny 68/69 »), alors « Feu et Rythme » vous décevra (ou plutôt vous dépassera). Si au contraire vous avez d'elle une idée avant toute évolutive, ouverte à toutes les « surprises », alors vous risquez d'être comblé. D'abord, parce que Colette Magny fait éclater le concept même de chanson: les couplets, les refrains? Connais pas! La mélodie? Tout juste! Et quand par hasard, elle construit pendant un instant une mélodie, quelques mots joliment chantés, c'est pour mieux nous asséner sur la tête, l'instant d'après, un cri déchirant qui ruine tous nos espoirs de repos et de bonne conscience. D'autant plus qu'elle est accompagnée, outre sa propre guitare (au jeu métamorphosé lui aussi), par les contrebasses diaboliquement free de Bob Guérin et de Barre Phillips, et le chant de Dane Belany, sauvage à ravir.

Les textes ne sont pas moins poivrés, puisqu'en plus du surprenant article de dictionnaire qu'elle débarrasse en deux minutes et demie de trois siècles de poussière, et de ses propres écrits (remarquez en particulier l'insupportable mais combien juste « USA Doudou » et le rire grinçant de « Prends-moi, me prends pas »), Colette Magny fait appel à des gens aussi différents que Pablo Neruda, Le Roi Jones, Max Jacob et Lewis Carroll. Du dernier, on goûtera ce succulent extrait traduit par Henri Parisot:

« C'était grilheure; les slictueux toves  
« Sur l'alloinde gyaient et vriblaient;  
« Tout fligoreux vaguaient les borogoves  
« Les verchons fourgus bourniflaient ». Tout ça dans le même disque, de la free-chanson, du feu et du rythme, du blues, un brave nègre (au cul noir toutefois), de la soupe de poissons + une église, un sexe et un garde-champêtre (je n'invente rien): de la dynamite purificatrice. — JACQUES VASSAL.

**FAMILY**  
ANYWAY. Good news, bad news. Willow tree. Holding the compass. Strange band. Part of the load. Anyway. Normans. Lives and ladies. REPRISE SRV 6.120/30 cm L'un des morceaux de ce nouvel album de Family s'intitule « Strange Band », et c'est à peu près cela que sont Roger Chapman et ses copains: un groupe étrange, dont on n'est pas encore trop certain, après quatre albums, s'il est fantastique ou simplement très surestimé. « Anyway » n'apporte aucune réponse à cette question, partagé entre de très bonnes choses et d'autres tout à fait insupportables. Family a trouvé son « truc » et s'y cramponne une bonne fois pour toutes, quels que soient les ornements musicaux divers utilisés pour masquer l'uniformité de ses thèmes: le truc, c'est bien évidemment la voix de Roger Chapman, ses extraordinaires sautes d'humeur, ses glissements forcenés et ses vibratos — « Good news, bad news » — caprins. L'homme a incontestablement du punch et une façon de chanter bien à lui, mais l'abus d'effets spectaculaires et sans nuances nuit forcément à la crédibilité des mots qu'il éructe une heure durant. Les ornements musicaux, c'est évidemment l'orchestre qui s'en charge, en variant le plus possible les couleurs sonores pour faire oublier l'absence quasi-totale des mélodies. Utilisation du vibrapone — dont John Palmer joue assez mal, tout en ayant le mérite de ne pas se prendre pour plus qu'il n'est — ou du violon — dont Johnny Weider joue avec beaucoup de sensibilité et de retenue —, parfois des guitares sèches. Comme beaucoup de groupes faits pour le hard-rock, Family semble



aujourd'hui tenté par une musique plus raffinée, plus technique, et, tout comme la plupart, ce qu'il perd en impact, il ne le retrouve plus. De toute la première face, enregistrée — mal — en public, on ne retiendra que « Good news, bad news », excitant parce que Chapman et son groupe sont capables de créer une émotion viscérale en alternant avec beaucoup de professionnalisme les instants de tension extrême et ceux de tranquillité, presque de silence, et, dans une mesure moindre, « Holding the compass », parce que Chapman n'y recherche point trop le tour de force. Les deux autres morceaux sont gâchés par une prise de son confuse — encore que Chapman ait, paraît-il, réenregistré les vocaux en studio — et un manque de structure par trop sensible. La face enregistrée en studio est bien plus intéressante: « Part of the load » est un morceau haché, plein de brusques brisures, traversé par un solo de piano électrique sans prétention de John Palmer, et dans lequel Chapman chante d'une manière bien à lui, et remarquable, chaque fin de couplet — « the lo-o-o-o », montrant là qu'il n'a pas besoin d'acrobaties vocales pour prouver qu'il est un bon chanteur. Différence entre la bête de scène et le musicien. « Anyway » est une ballade dont l'intérêt principal réside dans la qualité sonore de l'accompagnement — et là, l'enregistrement est parfait — des guitares sèches et la profondeur des percussions. « Normans » est un instrumental country, un peu à la Fairport Convention, sans grand intérêt mais qui permet à Johnny Weider de briller. « Lives and Ladies » est encore une ballade, et probablement le meilleur effort mélodique du groupe dans cet album, le meilleur morceau aussi, parce qu'il allie la puissance habituelle de Family — mais sans le cinéma — à une sensibilité réelle. Ce n'est pas encore « Anyway » qui fera découvrir la vérité sur Family, tant cet album est partagé, montrant deux groupes trop différents l'un de l'autre; un groupe de scène frénétique et truqueur et un groupe de studio plus

retenu, plus vrai peut-être. Lequel est Family? Le dessin de la pochette est de Léonard de Vinci. L'homme qui peignit le sourire ambigu de la Joconde. Mais ce serait chercher trop loin: on voit des bombardiers sur cette pochette, et le symbole doit être compris dans sa toute première évidence. — PHILIPPE PARINGAUX.

**IKE & TINA TURNER**  
WORKIN' TOGETHER. Workin' together. Get out when I want you. Get back. The way you love me. You can have it. Game of love. Funkier than a mosquito's tweeter. Ooh Poo Pah Doo. Proud Mary. Goodbye, so long. Let it be. LIBERTY LST 7.650/30 cm Ils ne produisent pas autant que James Brown, Ike et Tina, mais ça n'est pas loin. Un nouvel album, encore, et, il faut bien le reconnaître, leur meilleur à ce jour. Très différent de « The Hunter » en ce sens qu'il s'éloigne du blues down home pour faire la part belle aux arrangements orchestraux, ici plus réussis qu'ils le furent jamais. Tout va vite, très vite, sur des tempos de fer et des riffs ravageurs, comme si les musiciens avaient dans l'idée de finir ces chansons le plus rapidement possible et doubleraient systématiquement les tempos. La version de « Get back » qui figure ici est une bonne illustration de cette vitesse, quinze fois plus tendue et violente que celle des Beatles, tout ce que cette mélodie pouvant avoir de moelleux et de sensible ayant été féroce gommé au profit d'une efficacité en forme de coup de poing. On sait que Tina Turner n'est jamais plus à l'aise que quand l'ambiance



est à la violence, elle survole donc ici les débats avec une santé tout à fait incroyable et une hargne qui ne masque pas sa parfaite technique vocale. Ce qu'elle fait d'un thème comme « Game of love » très proche dans sa structure de l'esprit Tamla-Motown, ne laisse absolument aucune chance aux Supremes et autres Temptations. Aucune. Même chose pour « Funkier than a mosquito's tweeter », curieux mixage de mélodie à la Tamla et d'un riff de guitare à la James Brown. Mais Tina, pour une fois et aussi grande qu'elle soit, doit partager les lauriers avec son mari et les musiciens qui l'accompagnent, parfaits exemples de ce que l'on peut exprimer sur des arrangements rigoureux quand on a le feeling. Le travail de Ike sur des thèmes aussi éculés que « Ooh Poo Pah Doo » ou « Proud Mary » — qui prend ici une extraordinaire dimension dramatique — est tout à fait étonnant d'intelligence, de sensibilité et de rigueur. C'est à lui que George Harrison aurait dû faire appel pour produire son album... Il y a dans « Workin' together » une santé et un swing absolument invraisemblables, une puissance à couper le souffle (la reprise de « Proud Mary », comme si ce vieux bateau remontait tout à coup le Mississippi à cent à l'heure) et un magnifique mariage entre les couleurs de l'orchestre et celle de la voix de Tina (« Let it be »). Il y a dans cet album tout ce que l'on attendait de lui, et même un peu plus. La seule chose qu'il ne puisse offrir, c'est Tina en chair et en os, mais elle sera ce mois-ci sur quelques scènes de France et un vieux rêve sera réalisé. — PHILIPPE PARINGAUX.

**ALAN STIVELL**  
REFLETS. Reflets. Suite des montagnes. Marig ar pol-lanton. Brocéliande. Son ar chistr. Sally free and easy. Suite irlandaise. Silvestrig. Tenva an deiz. Je suis né au milieu de la mer. FONTANA 6.312.011/30 cm Depuis le temps que les

amateurs de musique folk, en France comme en Bretagne, attendaient désespérément la parution du premier 30 cm d'Alan Stivell, ils commencent à craindre que celui-ci ne devint un serpent de mer... ou un monstre du Loch Ness. Il y avait bien un projet, des espoirs, on en parlait, Alan y travaillait... et puis rien de concret ne venait. Enfin devenu réalité, cet album concrétise de manière très probante les théories qui sont celles d'Alan depuis des années: à savoir que la meilleure chance pour un musicien pop ou autre d'obtenir un son effectivement personnel, éminemment original, c'est de s'en remettre entièrement à ses propres racines, d'exprimer en musique (je reprends ses termes) sa NATIONALITÉ, sa CLASSE SOCIALE, son ÉPOQUE. En l'occurrence, la musique celtique, c'est-à-dire que, loin de se limiter au répertoire breton, il fait appel aussi à l'Écosse, à l'Irlande et au Pays de Galles. Mais sa démarche, ne craignez rien, est à l'opposé d'un quelconque folklore de musée; elle consiste plutôt à aller de l'avant en s'inspirant de bases musicales traditionnelles vécues (car les peuples celtes, contrairement à ceux de France, ont eu la chance ou l'intelligence — appelez ça comme vous voudrez — de ne pas tuer leurs folklores). Voilà pour l'éthique de ce disque. Quant à sa technique (sans laquelle — Brassens dixit — « un don n'est rien qu'une sale manie »), elle mérite toutes nos louanges: Alan, contrairement à toute une cohorte de jeunes blancs-becs qui essaient de pousser la chansonnette, est un musicien accompli: il a appris à jouer du piano à cinq ans, et de la harpe à huit. Avec son père Jord





**SHOW  
AGENCY**  
INTERNATIONAL

présente  
avec la collaboration des disques  
**LIBERTY**

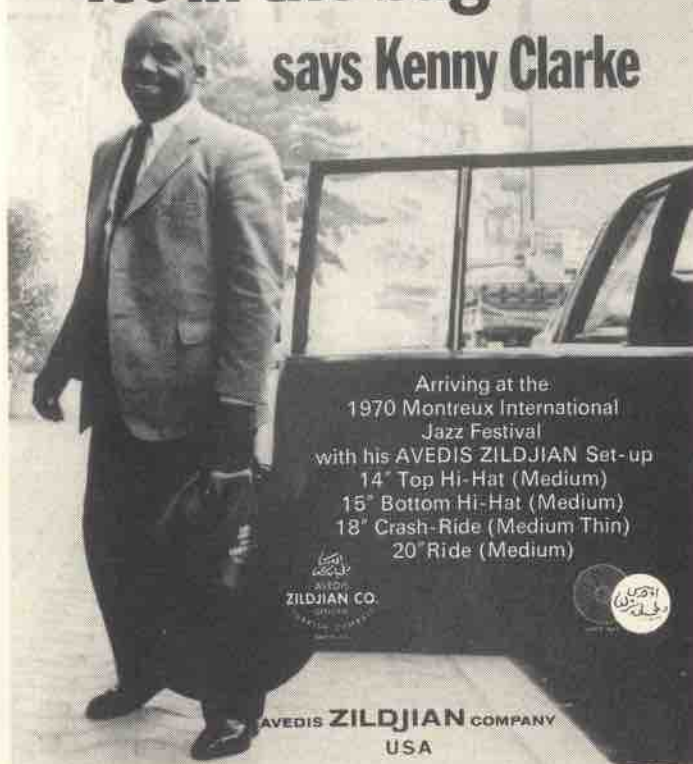
**POP 2000**

avec

**AMON DUUL II  
COCHISE  
HAWKWIND  
HIGH TIDE  
TOTAL ISSUE**

Le 4 Janvier, à l'Olympia

**'It's in the bag'**  
says Kenny Clarke



Arriving at the  
1970 Montreux International  
Jazz Festival  
with his AVEDIS ZILDJIAN Set-up  
14" Top Hi-Hat (Medium)  
15" Bottom Hi-Hat (Medium)  
18" Crash-Ride (Medium Thin)  
20" Ride (Medium)

AVEDIS  
ZILDJIAN CO.  
BOSTON, MASS.

AVEDIS ZILDJIAN COMPANY  
USA

Cochevelou, ils travaillent depuis des années à remettre en honneur la harpe celtique: le père les fabrique, le fils en joue... et fichtrement bien. Et l'instrument est merveilleux, il vous fera rêver. Au fil des morceaux proposés dans cette sélection très complète, Alan joue aussi de la cornemuse écossaise, de la flûte irlandaise, de l'harmonica et de la bombarde. Il chante (d'une fort belle et riche voix) tour à tour en français, en breton et en anglais (« Sally free and easy »). « Reflets »: un exemple à méditer dans la musique pop. Alan Stivell nous montre ici une voie oubliée en France: celle qui tourne délibérément le dos aux pâles imitations, aux démarquages, et les remplace par une musique incarnée, en exploitant les sources dont le musicien est issu comme une base solide pour aller plus loin... beaucoup plus loin... — JACQUES VASSAL.



d'un Joe Cocker, l'imagination d'un Pink Floyd ou la formidable originalité d'une Soft Machine pour émerger. Encore que les deux derniers cités ne soient point des groupes de rock. Les artistes de rock anglais qui ont réussi à se dépasser eux-mêmes sont ceux qui se sont longuement frottés à l'Amérique (Burdon, Morrison, Cocker, Stones, Clapton, E. John, etc.) et lui ont emprunté son état d'âme en même temps que son langage. Tout cela pour en venir à Patto, presque l'une de ces perles dont je parlais plus haut parce que son premier album dépasse de loin la moyenne et montre ce que le groupe est, et, surtout, ce qu'il peut devenir. Mike Patto est un de ces jeunes Anglais que le ciel a dotés d'une voix, et il pourrait bien devenir un autre Joe Cocker, avec l'avantage sur ce dernier d'être, en plus, honnête compositeur. La rencontre de Patto et de l'Amérique — de son sol plus que de son langage — donnera à coup sûr quelque chose d'intéressant. Pour l'instant, voici un disque anglais, c'est-à-dire un disque que l'on écoute plutôt qu'on n'en ressent la musique. Mais il s'écoute avec énormément de plaisir, car il est dans une importante mesure vrai et excitant. Croyez-moi, cela vaut largement Deep Purple. Mike Patto est accompagné par trois excellents musiciens, proches d'un idiome jazz mais imprégnés de l'esprit du rock, qui fournissent à ses vocaux superbes un soutien extrêmement aéré, plein de temps de repos et de fureurs (ceci étant dû en grande partie au jeu de John Halsey, le batteur, qui découpe géométriquement ses tempos en y intégrant le silence au lieu de le repousser à tout

prix). Une chanson comme « The man » est certainement l'une des meilleures choses que le rock anglais ait proposé depuis bien longtemps, long thème haletant orné d'un solo de vibraphone (Holly Halsall, gt, p, vb, lui aussi musicien étonnant) à la Milt Jackson, thème partagé entre la subtilité musicale et une violence assez confondante parce qu'elle est plus suggérée qu'exprimée. Là est d'ailleurs le propos de tout l'album, qui oscille entre le rock (« Hold me back ») et le free-jazz (« Money bag ») sans jamais paraître décousu. La pop anglaise n'est donc pas morte, puisqu'elle a encore des groupes de ce calibre à offrir. Gardez un œil sur Patto, c'est le groupe de demain. — PHILIPPE PARRINGAUX.

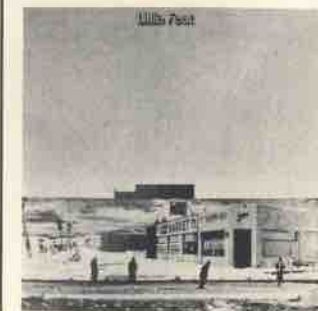
#### LITTLE FEAT

Snakes in everything. Strawberry flats. Truck stop girl. Brides of Jesus. Willing. Hamburger midnight. Forty four blues/How many more years. Crack in your door. I've been the one. Takin' my time. Crazy Captain Gunboat Willie.

WARNER/REPRISE WS 1.890/30 cm

Roy Estrada, c'était le bassiste des Mothers, et voici son groupe, « Petite Fête ». Pas si petite que ça. Quatre types qui ressemblent à Captain Beefheart et son Magic Band et jouent une musique à mi-chemin entre The Band et les Rolling Stones. Forte dose de country, comme ça se fait aujourd'hui, avec ce professionnalisme et cette santé étonnante qui sont la marque des groupes américains. Une authenticité très grande aussi, qui fait que l'auditeur sait que ces gens chantent LEUR musique bien plus qu'ils ne se plient à une mode. N'oublions plus, si nous l'avons un peu oublié par la force des choses, que la country music fut pour cinquante pour cent dans l'apparition du rock. Les groupes de rock nous avaient jusqu'à présent surtout montré l'aspect bluesy de l'affaire, ils présentent maintenant le côté face, côté campagne. Little Feat fait une entrée plutôt remarquable

dans ce domaine et, sans blague, se hisse d'entrée au niveau des meilleurs. Lowell George (gt, hca, voc), Bill Payne (p, o, voc), Roy Estrada (bs, voc) et Richard Hayward (dms, voc) sont déjà si maîtres de leur technique qu'ils pourraient en remonter à bien des groupes célèbres de ce côté-là. Mais la grande chance de Little Feat, c'est de posséder en Payne et George une paire de compositeurs remarquables, capables de renouveler un genre déjà bien usé, comme peuvent le faire un Jaime Robertson ou un Roger McGuinn. Tous leurs thèmes sont remarquablement chantants et efficaces, particulièrement ce « Truck Stop Girl » que les Byrds reprennent dans leur double-album, ou « Crack in your door », sur lequel la voix de Lowell George ressemble étonnamment à celle d'Elton John (lui-même profondément influencé par les vocalistes du Band). Little Feat joue énormément sur les couleurs, c'est pourquoi il a fait appel aux services de Ry Cooder (bottleneck, que l'on entend beaucoup sur l'album du film « Performance ») et de Sneaky Pete (pedal steel guitar), à leurs sonorités aigres et glissantes. Le premier nommé se met particulièrement en valeur sur un medley-hommage à Chester Burnett (« Forty four blues/How many more years »). Mais les quatre musiciens de Little Feat peuvent fort bien se tirer d'affaire tout seuls, parfois avec toute la puissance électrique de leurs instruments, parfois sur un simple accompagnement de piano, toujours avec énormément de talent et de simplicité. La country music, grâce à des groupes comme celui-ci, est en train de renaître, et tant pis pour Johnny Cash; par la même occasion c'est toute la



**ALPHA**  
ELECTRONICS

présente  
sa nouvelle **SONO** professionnelle  
entièrement transistorisée



#### CONSOLE DE STUDIO

- 8 canaux - 16 entrées
- Réverbération Alpha
- Double correcteur de tonalité
- Tous composants professionnels

#### QUELQUES-UNS DE NOS DÉPOSITAIRES

BERGERAC - Éts Paolin  
BORDEAUX - Éts S.I.L.E.R.  
CLERMONT-FERRAND - Éts Rey  
JCEUF - Éts Parachini  
L'ARRESSORE - Éts Betbeder  
LENS - Éts Cardon  
NANTES - Éts Violin

PARIS - La Maison du Jazz  
ROCHEFORT - Éts Dann  
ROUBAIX - Éts Waterloos  
ST-QUENTIN - Éts Charbonneau  
TOULOUSE - Musique et Ondes  
VICHY - Éts Rey



#### ENCEINTES SONORES HI-FI à amplis incorporés

70 W réels 140 W musicaux  
120 W réels 240 W musicaux

Toute documentation et liste complète de nos revendeurs à ALPHA-ELECTRONICS, 3, r. Émile-Level, PARIS-17-



musique de rock qui retrouve une réelle fraîcheur, en se rapprochant de ses origines « paysannes ». Profitons-en avant que les groupes anglais ne s'y mettent et fassent perdre toute authenticité au genre, ne se servant de lui — ils l'ont fait pour le rock et le blues — que comme prétexte à leurs virtuosités gratuites. Mais ne nous faisons pas d'illusions: ce n'est qu'après cette perversion, cette dénaturation, que le public français découvrira la country music. Pour l'instant, il ignore The Band, les Byrds ou le Grateful Dead, et il ignorera aussi Little Feat. Amer, hein, mais combien lucide. — PHILIPPE PARINGAUX.

#### JAZZ COMPAGNIE

La Compagnie, petite maison de disques « bien sympathique », a eu la bonne idée de racheter le merveilleux catalogue de jazz Prestige et de ressortir toute une série d'albums de cette marque. Le plat de résistance de ces rééditions passionnantes, c'est, bien entendu, le coffret Miles Davis, « Prestige of Miles » (PR 70.001), boîte noire au fond de laquelle reposent trois albums à la fois historiques et magnifiques — c'est ça qui est bien avec le jazz: ce qui est historique est généralement excellent —, témoins de trois séances qui montrèrent au jazz son chemin pour dix ans. Les trois albums sont « Walkin' », « Miles Davis and the modern jazz giants » et « Steamin' », les deux premiers fruits de séances de 1954, le troisième datant de 56. Il serait assez intéressant pour tous (?) ceux qui ont récemment découvert Miles Davis d'écouter ces trois disques qui ont quinze ans et de s'extasier sur leur modernité étonnante. Pas une ride, depuis les somptueux blues tels que « Walkin' » jusqu'aux be-bops tels que « Salt peanuts » en passant par toute une série de superbes ballades à la trompette bouchée. Miles Davis, en 1954, donnait déjà à fond dans l'élégance et l'émotion, le génie pourquoi pas,



et ses accompagnateurs (plus que cela, ses égaux) ne se privent pas de l'égaliser, qu'ils aient nom Thelonious Monk (dont le second album présente quelques interventions qui sont parmi ce qui s'est jamais fait de mieux sur un clavier), Kenny Clarke, Jay Jay Johnson, Milt Jackson, Horace Silver ou Percy Heath. Dans « Steamin' », apparaît le premier d'une longue suite de quintets réguliers qui accompagneront Miles jusqu'à une époque très récente, celui-ci n'étant pas le moins important puisqu'il se compose de John Coltrane, Red Garland, Paul Chambers et Philly Joe Jones. Comme disent les notes du petit livret — dont on aurait pu prendre la peine de supprimer les fautes d'orthographe —, « une musique pour le matin, le jour, le soir et la nuit ». Parmi les autres rééditions Prestige, des albums de Sonny Stitt (« Night letter » PR 7.759), alto dont on a tellement dit qu'il imitait Parker qu'il a eu bien du courage de ne pas jeter son biniou aux orties — ce qui eut été fort dommage —, du ténor Booker Ervin (« The freedom book » PR 7.295), ancien compagnon de Mingus et probablement l'un des talents les plus sous-estimés du jazz contemporain — il est mort, maintenant, alors... —, un de ces types qui n'ont jamais joué autrement que formidablement bien, un album du trompettiste Kenny Dorham (« Quiet Kenny » PR 7.754), soliste de second plan, évidemment, si on se réfère toujours à Clifford Brown ou à Miles, mais musicien honnête et finalement bien doué, un disque de Pepper Adams (« Encounter! » PR 7.677), saxophoniste baryton et, lui aussi, grand méconnu comme le montre ce magnifique enregistrement réalisé en compagnie de Zoot

Sims, Tommy Flannagan, Ron Carter et Elvin Jones, un disque du pianiste Red Garland, enfin (« Red in bluesville »), avec Sam Jones et Art Taylor, et qui swingue sans problèmes, tout le monde ne pouvant pas faire dans le génie. — PHILIPPE PARINGAUX.

#### LIBERTY, PATHÉ, PÉLE-MÉLE

Avant, Pathé-Marconi distribuait Liberty. Maintenant, Liberty a monté sa propre représentation en France, qui a l'air de faire du bon boulot. A l'actif de cette compagnie, ce mois-ci, quelques sorties d'albums assez intéressants et un bel effort de diffusion de son catalogue à des prix abordables: un album-compilation intitulé « Pop 2000 » (16,90 F) qui rassemble de bonnes choses (Canned Heat, Amon Düül, Sugarloaf) et d'autres un peu moins passionnantes. Le prolongement de cet effort, c'est, aujourd'hui, la sortie de quatre double albums coûtant chacun 28,40 F et intitulés « Entrez dans le monde de... ». Les sujets abordés sont le jazz (le meilleur de ces albums, grâce à la richesse du catalogue Blue Note, qui réunit dix-neuf très grands artistes, de Sidney Bechet à Ornette Coleman en passant par Duke Ellington, Wes Montgomery, Jimmy Smith, Thelonious Monk, Miles Davis, etc., LBS 83.442/43). Un raccourci saisissant et passionnant de l'histoire du jazz: le pop (là, la grande qualité — Johnny Winter, Canned Heat — côtoie des choses moyennes ou parfois franchement mauvaises, et l'album n'est qu'une compilation, contrairement au précédent qui suit un fil conducteur précis, celui du temps et de la qualité, LBS 83.446/47); le raga (là encore, un disque magnifique réunissant des gens aussi doués que Ravi Shankar, Balachander, le prodigieux Ashish Khan et Alla Rakha, et pouvant servir d'excellente introduction à un art que l'on ignore un peu trop par ici, sauf, bien sûr, pour le piller, LBS 83.444/45) et, enfin le cinéma (musiques célèbres de films célèbres, sans aucun intérêt). A côté de cela,

Liberty sort quelques albums intéressants, albums individuels, cette fois, et particulièrement un merveilleux disque de vraie country music du Nitty Gritty Dirt Band (LST 7.642), vivant et vibrant hommage à un vieux chanteur, Uncle Charlie (and his dog), mort il y a six ans, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Toute la première face de l'album est consacrée au vieil homme dont la voix et la guitare grêle et agile servent de transition entre les chansons du groupe. Musique fraîche et vieillotte en même temps, remarquablement interprétée par un ensemble aux mille possibilités sonores, du banjo à la guitare électrique, et capable de changer de style musical dix fois sans tomber dans l'hétéroclisme. Magnifique album. Il y en a d'autres, qui sans être mauvais ne le valent cependant pas: quelques heavy groupes américains, pas désagréables mais pas révolutionnaires non plus: le plus prometteur semble bien être Sugarloaf, très dans la façon de Grand Funk mais avec un goût plus prononcé pour la mélodie (LST 7.640); il y a aussi The Music Asylum (UAS 6.776) et Damnation (UAS 6.773), deux groupes de rock dans la bonne moyenne. Sans plus. Au rayon anglais, un second disque de High Tide (LBS 83.294), supérieur au précédent du point de vue technique mais comme lui un peu gâché par la persistance des musiciens du groupe à bavarder longtemps, très longtemps. Des climats certes, mais un brin d'ennui aussi. Ce défaut se retrouve d'ailleurs dans l'album de Hawkwind (LBS 83.348), qui gagnerait à ne dire que l'essentiel, car il est un ensemble fort doué dont on peut attendre beaucoup quand il sera passé du 5 000 m au 400 m (plat). Quant à Cochise (UAS 29.117), c'est aimable, c'est une fois encore dans la bonne moyenne: beaucoup de compétence technique mais aucun désir de sortir de sentiers déjà bien battus. Le groupe a cependant un petit côté country (steel guitar) agréable et une jolie façon de faire sonner les guitares sèches. Cela ne suffit pas encore, quand on sait que la concurrence s'appelle Grateful Dead ou Byrds... ou Nitty

Gritty Dirt Band. Voilà pour Liberty, qui fait un bel effort de promotion pour la pop (oh, ça n'est pas désintéressé, bien sûr, mais autant en profiter) et le jazz.

Chez Pathé, ça importe toujours à tour de bras. Il paraît qu'ils ont reçu depuis quelques semaines le nouvel album de B.B. King, James Gang Rides Again et deux ou trois autres trucs du même calibre. Ça doit être chouette. Nous, on a reçu plein de Tamla Motown noirs et de succédanés blancs. Mais Tamla, c'est des Noirs qui s'efforcent tellement de sonner blanc que les Blancs sonnent noir en comparaison. On s'y perd. En tout cas, beaucoup de ce rhythm and blues de consommation aseptisée qui plaît tant dans les clubs où l'on s'effarouche vite et où l'on aime bien danser pendant dix ans sur le même air avec un titre différent chaque semaine: une liste d'albums, tous parfaits techniquement, bien chantés, bien enregistrés, bien joués (ah! monsieur, les sections rythmiques de Tamla), tous identiques en fin de compte. Une liste pour ceux que cette musique excite: « The return of the Marvelles » (Tamla TS 305), pas mal, celui-là, parce que les Marvelles ça a toujours été pas mal; « Signed, Sealed and Delivered » (Tamla TS 304), pour ceux qui aiment ce qu'est devenu Stevie Wonder, le génial interprète de « Finger tips »; un nouveau groupe, « Hearts of Stone » (« Stop the world-we want get on » VIP VS 404), absolument conforme au stéréotype; un nouvel album de Smokey Robinson and the Miracles (« A pocket full of miracles » Tamla TS 306), avec une très belle version sucrée du « Something » de George Harrison; une de ces rencontres au sommet dont les auteurs de Tamla Sound sont si friands, les Supremes et les Four Tops cette fois, sans doute le meilleur de la série (Motown MS 717) parce que le plus swinguant (un beau « River deep... »); et un groupe blanc, Rustix, dans la lignée de Rare Earth, c'est-à-dire dur et raide comme une machine sans âme (« Come on people » Rare Earth RS 513). Voilà pour Tamla. Parmi les autres importations améri-

caines, on trouve le second album de Bloodrock (Capitol ST 491), Shango (« Trampin' » Dunhill DS 50.082), Atlee (« Flying Ahead » Dunhill DS 50.084), tous groupes de hard-rock qui s'écoulent sans passion. Plus prometteur est Potli- quor (« First taste » Janus JLS 3.002), parce qu'il a une âme, même si le groupe pêche par son manque d'inspiration mélodique — c'est leur grand problème à tous, et tous leurs morceaux se ressemblent. Chez Janus aussi, un très vieil album de Johnny Winter (« Early times » JLS 3.023) tout à fait mauvais, encore une escroquère. — Ph. P.

#### MUSIDISC/MPS

Un mot, pour signaler la reprise et la réédition par la compagnie Musidisc du merveilleux catalogue allemand MPS (Saba), réputé pour la qualité de ses enregistrements et la valeur artistique de sa production. Parmi les albums aujourd'hui facilement disponibles en France, il faut citer l'un des meilleurs enregistrements d'Archie Shepp, enregistré en direct au Festival de Donaueschingen (MPS 15.004), en 1967. Entouré de Roswell Rudd et Grachan Moncur (tb), Jimmy Garrison (bs) et Beaver Harris (dms), Shepp offre là l'un des plus merveilleux, des plus denses moments de musique qu'il soit possible d'imaginer, bousculant rudement les barrières de la convention musicale en un morceau (« One for the Trane ») lyrique et fou, mêlant tous les genres en un seul cri démesuré. Un disque indispensable. D'autres, dans le catalogue MPS: « Eternal Rhythm » de Don Cherry (MPS 15.007), incantation bruisante où se fondent l'Orient et l'Occident, « Afrodisiaca » de John Tchicai, deux très beaux enregistrements du pianiste Oscar Peterson (« Action » et « Girl Talk », MPS 15.008 et 15.013), deux autres du merveilleux guitariste brésilien Baden Powell (« Poema on guitar » et « Tristeza on guitar », MPS 15.002 et 15.001), le second étant légèrement inférieur au précédent. — Ph. P.

#### JOHNNY HALLYDAY

VIE. Essayez. Lire dans tes yeux. La pollution. Rendez-moi le soleil. Dans ton univers. C'est écrit sur les murs. Poème sur la 7<sup>e</sup>. La fille aux cheveux clairs. Le monde entier va sauter. Deux amis pour un amour. Jésus-Christ.

PHILIPS 6.397-018/30 cm Au début de sa carrière, je l'aimais assez bien, Johnny. Forcément, c'était une bombe dans le ronron d'alors. Au milieu, il s'est mis à me faire rire. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que ça ferrailait comme d'Artagnan à Prunier. A présent, tout comme l'accordéon et le cornet de frites aux Halles vite fait, et sans que je sache davantage pourquoi, il me fait presque pleurer. Mais pas les fausses larmes pointues de la désolation, non, ni celles à peine moins aigres de la commisération non plus, je ne sais quelles larmes de mélancolie amicale en forme de cascade. En forme de cascade, c'est cela, quand il y a une dénivellation de terrain vraiment flagrante, et que l'eau tombe forcément. La dénivellation de l'accordéon, c'est la différence entre les anciennes fêtes faciles et le fluide timbre mensonger d'aujourd'hui. La dénivellation des frites, c'est la différence entre la pomme de terre de kermesse et la vieille langueur crasseuse des Halles moribondes. La dénivellation de Johnny, c'est la différence entre l'intention généreuse du sentiment, presque palpitante, et le ton approximatif, genre bandes dessinées, qui s'exprime à la puissance 1. A la puissance 2, on en peut rire. Mais à la puissance 3, toutes considérations faites, il faut bien privilégier la générosité et aimer les chansons comme si l'on y croyait. Pas toutes. Pas « La pollution », pas celles où « amour » rime avec « tujurs », pas « La fille aux cheveux clairs » si l'on trouve que c'est trop du Dylan, etc. Mais le « Poème sur la 7<sup>e</sup> », hein, à la puissance 3? L'album a une chaleur, indiscutablement. Elle vient de l'intention et de la ferveur de l'interprète. Elle vient aussi de Philippe Labro qui a écrit 5 textes sur 11 et qui pousse son bonhomme vers une sorte d'engagement humain habile mais sympathique. Elle



vient enfin de Micky Jones et de Tommy Brown, qui ont écrit 6 musiques et excellentement supervisé l'ensemble. A eux tous, ils ont fait quelque chose qui serait grand, si à punch, transpiration et volonté de vaincre, s'était joint humour tant soit peu, qui dimensionne d'un coup le propos. L'album s'appelle « Vie ». Sombre vie d'amour révolté. Cascade à l'envers qui remonte rageusement les pierres, ainsi que le font les truites. Recherche animale de la vie, bien sûr, et même si viscérale qu'on ne saurait, en fin de compte, où planter un sourire d'homme. — LUCIEN NICOLAS.

## CAMBON MUSIQUE

49, rue Cambon  
PARIS-1<sup>er</sup>  
(Face à l'Olympia)  
Tél. : 742-93-57

INSTRUMENTS  
TOUTES MARQUES :

Guitares  
Amplis  
Batteries  
Orgues  
Sonos  
Effets spéciaux

Neufs et d'occasion

(LOCATION  
SUR RÉFÉRENCES)



LES CELEBRES  
"CUIVRES"  
américains

**HOLTON**  
(trompettes-trombones-cornets, etc.)

sont maintenant distribués en  
FRANCE  
par *Antoine Courtois*  
8, rue de Nancy, PARIS 10°. NOR 7785

INDEX DES  
ARTICLES PARUS  
EN 1970

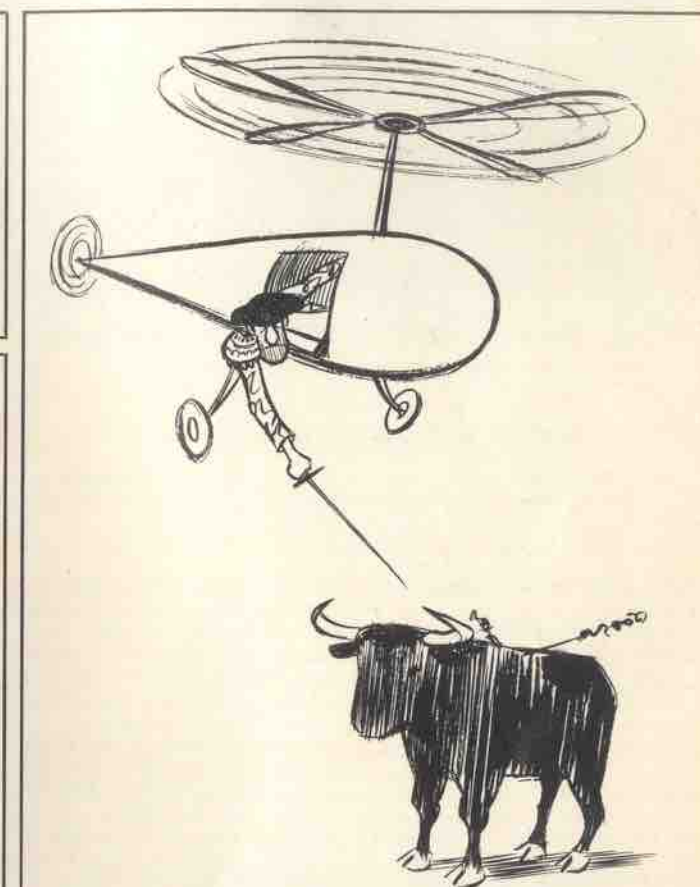
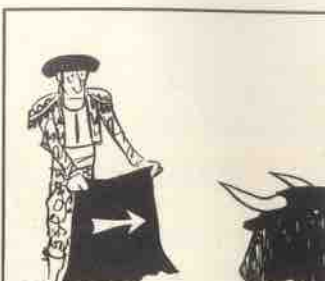
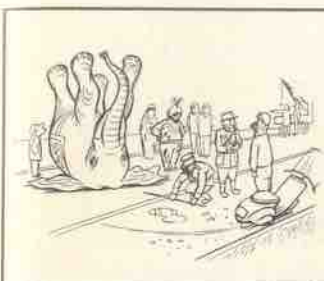
A	
Albert Hall (Flock, T. Mahal, ABD, J. Winter)	40
Allwright Graeme	41
Ame Son	39
Amon Düül	43
Amougies	36
Amougies (film)	41
Art Ensemble Chicago	39
Avant Garde	42
B	
Bath Festival	43
Beatles	39
Beatles	40
Beatles	41
Béranger François	47
Blood, Sweat & Tears	45
Blood, Sweat & Tears	46
Blues (au fil du)	46
Blues blanc	47
Booz Emmanuel	43
Bossa Nova	47
Bourget Festival	40
Burdon Eric	45
C	
Cage John	47
Cash Johnny	36
Chabert Bernard	43
Chicago	36

Clapton Eric	42
Cohen Léonard	41
Coryell Larry	41
Creedence Clearwater Revival	37
Creedence Clearwater Revival	41
Crosby, Stills, Nash, Young	37
D	
Deep Purple	47
Donovan	45
Dylan Bob	40
Dylan Bob	43
Dylan Bob	47
F	
Fanfan Pierre	39
Feliciano Jose	42
Festivals Été	44
Fleetwood Mac	39
Flock	40
Folk à Lambesc	45
Free Jazz	45
G	
Goa	42
Gomelsky Giorgio	42
Gong	47
Guthrie Arlo	38
H	
Hawkins Ronnie	38
Hendrix Jimi	45
Hendrix Jimi	46
Henry Pierre	37
J	
Jarrett Keith	36
Joplin Janis	46
K	
Kerouac Jack	36
King Crimson	40

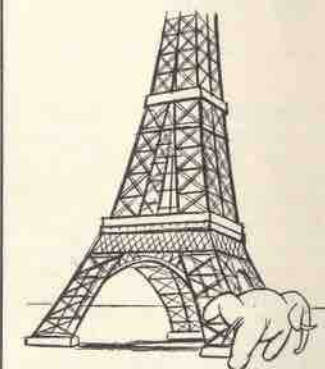
L	
Led Zeppelin	39
Lennon John	37
Lifetime	47
M	
Magma	40
Mandala Light Show	37
Mayall John	38
MIDEM 70	38
Minelli Liza	36
Morrison Van	39
N	
New Music (Lamonte Young-T. Riley)	43
Nice	38
O	
Open Circus	40
Opération Underground	37
P	
Page Jimmy	47
Paxton Tom	42
Pink Floyd	36
Pink Floyd	38
Plastic Ono Band	38
Poincaré Michel	46
Pop 2	43
Pop Français	43
Presley Elvis	36
Procol Harum	40
R	
Redbone	39
Referendum 70	39
Rhythm and blues	38
Ribeiro Catherine	45
Rotomagus	41

S	
SIGMA 5	36
Simon & Garfunkel	41
Simonal Wilson	39
Sly & Family Stone	45
Soft Machine	37
Spooky Tooth	47
Sun Ra	47
T	
Télé Pop	39
Ten Years After	47
Théodorakis Mikis	46
Turner Ike & Tina	43
V	
Variations	38
Vian Patrick	40
Villes Pop	47
W	
Wadleigh Michael	42
Wertheimer François	36
West Pop I	40
West Pop II	41
West Pop III	42
Who	37
Wight Festival	45
Wilson Alan	45
Winter Johnny	38
Winter Johnny	41
Winwood Stevie	42
Woodstock (film)	41
X	
Xenakis	39
Z	
Zappa Frank	37
Zappa Frank	47

# PRESSE LIVRES



dessins de Chaval  
extraits de « L'Animalier »  
(Albin Michel)



L'actualité littéraire, de mois en mois, reste centrée sur cette explosion américaine contradictoire et confuse qu'il est difficile de cerner, en laquelle certains voient la préfiguration d'une destruction des valeurs bourgeoises: famille (fuck your mother, kill your father), argent, patrie. Le combat des noirs américains, lui aussi, se radicalise et la répression suit, dans une escalade fascinante. Mais c'est un combat qui tend à se définir théoriquement, à construire des structures idéologiques tout en s'enrichissant dans l'action. Surtout, il cherche à ne plus se perdre dans des actions suicidaires, mais à s'implanter, à établir une liaison avec les masses noires des ghettos aliénées ou perverses, aveuglés par la pression économique de la société américaine. Aussi les entretiens de Lee Lockwood avec Eldridge Cleaver, leader des Black Panthers en exil « permanent », prennent-ils une résonance essentiellement politique. On peut ainsi parcourir le chemin qui a conduit le délinquant, le hors-la-loi à ce militant qui prend conscience de ce que le combat des noirs ne peut se limiter à une guerre fratricide et sectaire ou tout simplement raciale, sans non plus être circonscrit à ce que Cleaver appelle le nationalisme culturel, nouvelle forme de fétichisme (cf. Le Roi Jones, Karenga), pour tendre vers un matérialisme révolutionnaire noir. La succession de plus en plus précipitée d'actions violentes destine les États-Unis, selon lui, à connaître un

grand cataclysme dans les années à venir. Ce sont les rapports avec la presse bourgeoise et la free press, les contacts avec les étudiants du SDS qui sont mis à jour, avec l'attitude de la bourgeoisie noire, l'apprentissage d'une nouvelle vie, celle de l'exilé qui analyse concrètement les forces en présence. (« Sur la Révolution américaine », éd. du Seuil). Pour Robbe-Grillet (« Projet pour une révolution à New York », éd. de Minuit), cette frénésie révolutionnaire est une matière à construire une bande dessinée littéraire qui intègre tous les éléments de l'actualité (titres de journaux, environnement, publicité) pour les définir comme stéréotypes.

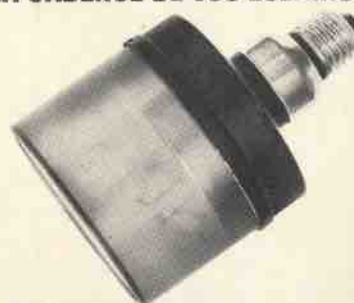
Pourquoi New York? Robbe-Grillet s'explique dans le « Nouvel Observateur »: « Ville imaginaire s'il en fut, elle représente un paroxysme jamais atteint de merveilles et de terreurs, avec son monde underground du crime, du vice, de la drogue, matérialisé par le réseau immense et délabré du métro souterrain. » On retrouve ainsi la préfiguration de nos lendemains, de société bourgeoise en décomposition où les contrastes s'accroissent pour devenir monstrueux. Pour Robbe-Grillet, il s'agit de jouer avec ces éléments, cette peur, ces obsessions, les crimes du quotidien, de reconstruire l'imaginaire à partir du réel ambiant. Poétiser la banalité en la peignant minutieusement.

Les écrivains « beat », produits de cette société qui écrase et anémie, ont essayé de découvrir des voies pour une libération devenue nécessaire. Ce furent alors les expériences hallucinogènes, la poursuite d'une illusoire plénitude à travers le monde, à la recherche de toutes les mixtures qui permettent d'atteindre la véritable essence de chacun. Le yage, c'est cette plante de la Haute Amazonie qu'expérimentèrent Burroughs, puis Ginsberg, sept ans plus tard. Roman des aventures pour atteindre certaines tribus indiennes, voyage qui n'est pas sans rappeler parfois celui de Céline. Un cut-up poétique de Burroughs: « Je me meurs, mister? » termine ce petit

REGLEZ VOUS-MEME LA CADENCE DE VOS ECLAIRS

## MINI FLASH MODÈLE 70

144 F. T.T.C.



LE PLUS... PUISSANT 3 w/sec... ECONOMIQUE — de 3 w... ATTRACTIF vu la forme de sa lentille il "flash" sous 360°... LE MOINS CHER.

## PROJECTEUR L.S.D. 150 w. durée 2.000 h.

600 F. T.T.C.

projecteur mobile produisant des formes mouvantes lumineuses et fantastiques.



## STROBOSCOPE - SUR FRÉQUENCES MUSICALES

l'ensemble avec  
1 projecteur.  
2.500 F. T.T.C.



de 1 à 6 projecteurs.

## COLOURGRAM

Réglage manuel des 4 circuits. Appareil livré avec micro pour commande directe.



3.000 F. T.T.C.

4 fréquences réglant chacune 2.000 w. de lumière.

**SCENILUX-LOCAMAT**



9, 9 bis, 11, RUE HENRI-REGNAULT, PARIS-14° - TÉL. : 331-13-94, 23-95 et 588-72-13

a réalisé les éclairages de Johnny Hallyday au Palais des Sports, des nuits d'Amougies, d'Aix-en-Provence, de la revue Hair. Projecteurs et stroboscopes pour les spectacles Béjart et l'Opéra au Palais des Sports; Rabelais à l'Élysée Montmartre et tout le matériel pour discothèques, cabarets, théâtres. Études, devis gratuits, catalogue sur demande.



# PARIS-EST

# MUSIC



Un coin du rayon « ORGUES »

26, rue Robespierre, MONTREUIL

Tél. : 808.18.50

Métro Robespierre

## LE SUPER-MARCHÉ DE L'INSTRUMENT DE MUSIQUE

plus de 1.000 M<sup>2</sup> d'exposition

**SOLDES** après inventaire

Instruments à cordes et à vent,  
Percussion, Orgues, Amplis,  
Sonos, Micros etc...

Ouvert tous les jours (sauf Dimanche)  
de 9 h. 30 à 12 h. 30 et de 13 h. 30 à 19 h. 30

**NOCTURNES** Mercredi et Vendredi jusqu'à 21 h.

livre (« Lettres du Yage », éd. L'Herne).

L'expérience psychique culmine aussi dans tous ces phénomènes révélateurs de l'inconscient dont certains poursuivent l'étude sous le nom de parapsychologie; « Les voies secrètes de l'esprit » (dans la même collection est déjà paru « Le livre du Chanvre »; éd. Fayard) présente un recueil de témoignages sur ces phénomènes incontrôlés que l'on désigne communément sur le nom de télépathie, médiumnisme, etc.; la lecture en est fascinante, comme les commentaires que leur consacre Louisa Rhine. Dans la recherche de ces voies secrètes, le livre de Thomas Merton envisage « Zen, Tao et Nirvana » (Fayard). Il existe dans le monde de l'underground et de la free press tout un mythe de l'hindouisme et de ses religions: culte de la sagesse, contemplation. Ce livre est aussi un témoignage vécu sur une série d'expériences spirituelles, faites par un prêtre catholique. « Ce fut de cette impulsion irrésistible à se perdre en Dieu que naquit l'intérêt de Thomas Merton pour les religions orientales » nous dit Marco Pallis qui préface ce texte. Initiation, possibilité de

rencontre avec le monde spirituel qu'essaient de retrouver certaines communautés hippies. Dans ce livre, un dialogue entre Thomas Merton et Suzuki, un des maîtres du zen, dont Cage est l'un des adeptes.

La musique indienne, elle aussi a joué un rôle décisif auprès de la pop generation. Dès le festival de Monterey, Ravi Shankar apporta le message musical de l'Inde. Son livre, « Musique, Ma vie » (Stock) est un recueil de souvenirs en même temps sur ceux qui le vénèrent, en ont fait un dieu-musicien, un témoignage sur sa rencontre avec les Beatles et surtout George Harrison. Mais l'aspect le plus positif de ce livre est sans conteste cette tentative claire, précise, pour nous faire mieux connaître et comprendre les mystères qui entourent cet instrument complexe et presque magique, avec une méthode complète de sitar. Quelle que soit la méfiance que l'on entretienne à l'égard de l'authenticité du musicien indien, son livre renferme une série de documents qui peuvent nous aider à mieux pénétrer un monde, celui de ces instruments qui nous sont présentés, décrits, définis historiquement, avec une iconographie complète.

André Hodeir, dans « les Mondes du jazz » (10 x 18) célèbre son culte pour cette musique: essai, récits, fiction, sont livrés dans une sorte de perfection classique, celle de l'amour de la musique pour la musique. On comprend mieux son ironie en face du free-jazz, et sa méfiance technique en face de la violence sensorielle. Hodeir s'affirme comme un remarquable analyste, et essayiste, mais, paradoxalement se condamne en s'enfermant dans cette vision limitative d'une musique à laquelle il consacre sa vie.

Depuis quelques années, Boris Vian « se vend bien ». Aussi tout ce qui peut être retrouvé, exhumé, est publié. Ici, il s'agit d'un recueil de nouvelles: « Le Loup Garou » (éd. Bourgois), où l'on retrouve, malgré tout, le charme irrésistible, et une certaine perversité méchante, qui rendent, quoi qu'il en soit, attachantes les moindres lignes de Boris Vian. « Les Vies parallèles de Boris Vian » (10 x 18) permettent, elles aussi, de mieux cerner son univers.

Dans le domaine du fantastique, de la science fiction, ou de l'étrange, parmi la pléthore de livres parus, on peut surtout signaler deux livres de

Stefan Wul: Œuvres (Laffont) et Niourk (présence du futur, Denoël); dans la même collection, un roman de Ray Bradbury, « Je chante le corps électrique ». Une place à part pour ce livre étonnant qu'est le « Marquis de Bolivar » de Léo Perutz (Albin Michel) trouble et étrangeté puissante, où les forces surnaturelles de mort et de destruction ne sont autres ici que la propre décision des acteurs mêmes du drame; où le fantastique est intériorisé, donnant lieu à un gigantesque suicide collectif. Deuxième tome des œuvres de Chaval, l'« Animalier » (Albin Michel), nous introduit dans le monde de la bête animale, mais celle qui peut prendre le visage de l'homme... animal. L'univers de Chaval est en équilibre entre le rire méchant et l'angoisse, le désespoir et une pitié insolente. Un humour total et qui jamais ne se justifie, qui s'impose dans la clarté fulgurante, sans détour. Dessins épurés, glacés, rigides. Que le mot intervienne, ce ne peut être que pour animer l'image, la faire exploser, la rendre encore plus tragiquement comique, pour exprimer l'absurde des situations, des personnages. — PAUL ALES-SANDRINI.

### FRANCE

Triangle a remporté le grand prix de la musique pop française devant Zoo et Magma à l'issue d'une réunion au Golf Drouot avec les revues Pop Music, Extra, Best, Actuel et Rock & Folk ■ Les Soft Machine le 23 Janvier au Palais des Sports ■ L'Art Ensemble de Chicago le 26, Family le 14 au Ciné Théâtre d'Elbeuf ■ Pendant que j'y pense: les groupes français se plaignent toujours que l'on ne parle jamais d'eux; s'ils nous envoyaient des informations, ce serait bien plus pratique ■ Les Bretons ont eu le disque d'Alan Stivell quinze jours avant les Français ■ Un disque formidable qui a été injustement passé sous silence: l'album d'Eric Mercury « Everybody has the right to love » (Avco Embassy Ave 33001). Écoutez-le. ■ Jean-Luc Ponty Experience sera au Chat qui Pêche jusqu'au 5 janvier (Philip Catherine, g; M. Grillon, pno; Gus Nemeter, bs; Aldo Romano, dms) ■ Musicoramas: 4 janvier: Amon Düül II, Cochise, Total Issue, Hawkwind, High Tide, Krokodil; le 16: Eric Burdon & War; tournée Ike & Tina Turner; le 20: Cannes, Midem; 23-24: Lyon, Palais d'Hiver; le 25: TV « Deux sur la deux »; le 26: Brest, Celtic; le 28: Pop 2; le 29: Tours, Olympia; le 30: Paris, Olympia, 2 Musicoramas Europe 1. Hawkwind, High Tide et Cochise seront dans différentes villes de France début janvier ainsi qu'Amon Düül II, qui se produira au Golf Drouot le 7 ■ Chez Byg: un splendide coffret Charlie Parker (5 disques) et du free; chroniques le mois prochain.

### ANGLETERRE

La direction du Royal Albert Hall n'a pas voulu des Ten Years After, le 9 décembre dernier; il paraît que le groupe avait causé quelques dégâts, il y a 18 mois; dégâts qu'Alvin Lee assure avoir remboursés puisque Ten Years After est assuré pour ce genre d'incident ■ Il paraît que Brian Wilson, des Beach Boys, est en train de devenir sourd. Certainement pour des raisons extra-musicales... ■ Fotheringay en train d'enregistrer un nouveau disque ■ La « bataille qui devait avoir lieu entre Ginger Baker et Elvin Jones, d'une part, et Budy Rich et Ginger Baker, d'autre part, a été remise à une date ultérieure, pour cause de maladie (Baker) ■ Amon Düül II n'a pas pu faire de télé: l'Union des Musiciens Anglais y a opposé son solide veto (en souvenir du Blitz?) ■ Économisez: Neil Young en concert le 27 février ■ Mike Kelly s'est offert une batterie toute neuve pour rejoindre un groupe-fantôme, les Balls; on ignore son successeur au sein de Spooky Tooth ■ Sea Train, ce groupe dans lequel on retrouve quelques anciens des Blues Project, a été pris en mains par George Martin qui s'est bien occupé des Beatles, il fut un temps ■ Keith Tippett a fait un triomphe avec Centipède, ce groupe qui ne comprend pas moins de 48 musiciens (3 batteurs, 7 basses, 72 violons, 84 guitaristes et 1 chanteur sans micro) ■ On est bien tranquille, et puis voilà, un jour ça vous tombe dessus: un lecteur du Melody Maker pense, lui, que Keef Hartley est un aussi bon batteur que Buddy Rich! ■ Curved Air est en train de faire un malheur à Londres et ailleurs avec ce disque sans pochette (tous les renseignements sont écrits sur le disque même, en couleur) ■ Brian Davidson et Lee

Jackson ne semblent pas avoir manqué leurs débuts de leaders de groupes, avec deux LP qui marchent bien ■ Edgar Broughton a refusé de jouer à un concert où l'assistance lui parut dangereuse; pleine de skinheads, ivrognes et autres excités ■ Ian Matthews quitte son Southern Comfort ■ Alvin Lee:



d'un bassiste; le prochain album, « T. Rex », contient quelques bons moments passés en compagnie de quelques Mothers of Invention ■ Stills a racheté sa maison à Ringo Starr ■ Pink Floyd tourne un peu partout ■ Kooper (Alan) était à Londres où il a enregistré en vue de son prochain album; on parle d'une tournée au début de l'année prochaine ■ Bloomfield, lui, est également attendu en janvier ■ Family avait déjà fait le plein partout avant même de s'embarquer pour une tournée de treize jours, et « Anyway » montre à quel point ce groupe a la cote ■ Grand Funk Railroad descendu en flammes dans la presse locale, très agacée (ts, ts...) par cette mauvaise copie d'un autre trio — vous savez bien lequel ■ Une nouvelle boîte pas mal à Londres: « Bumpers » ■ Le Buddy Miles Express va écraser de son énorme masse swingueuse la triste Albion encore engourdie par The New Year! ■ Deep Purple aussi s'est vu refuser de jouer, cette fois à Manchester ■ Immense succès pour les Flying Burrito Brothers, que l'on aurait bien voulu voir, nous aussi, histoire de pouvoir compter les fans ■ Ils ont ressorti « Fresh Cream » sous un autre titre, « Full Cream » ■ Ça marche bien pour Kevin Ayers, un point c'est tout.

### ÉTATS-UNIS

Paul Kantner va pouvoir acheter tout ce qu'il faut à son enfant, qui s'appellera God, quel qu'en soit le sexe, grâce aux ventes de son disque, « Blows Against The Empire » ■ Ry Cooder (le guitariste-roi du bottleneck), en train de devenir une super-star ■ MGM et son président, Mike Curb, ne sont décidément pas des rigolos: ils ont viré de leur compagnie dix-huit groupes ■ On va entendre parler de Sky, un groupe de Detroit, qui enregistre chez RCA, pour la bonne et simple raison qu'il est produit par Jimmy Miller (Stones, Traffic, etc...) ■ Traffic, justement, sortirait son LP live chez Columbia, et non plus chez United Artists ■ Dennis Hopper (« Easy Rider »), s'est marié avec l'ex-Mama Michèle Phillips. ■ Le disque de Janis Joplin risque fort de s'appeler « Pearl », surnom que lui avaient donné ses amis ■ Chess pourrait bientôt sortir une collection de titres inédits de Muddy Waters, avant que ce dernier n'en enregistre de nouveaux ■ Santana en train d'enregistrer son troisième LP (vite, vite, pendant que ça marche!) ■ Idem pour Neil Young, d'ailleurs ■ Jethro Tull s'est définitivement imposé ici ■ Dave Mason et Cass Elliott se demandent toujours s'ils pourront se produire ensemble en Californie: Mason attend son permis de travail ■ Joe Cocker et Denny Cordell seraient à Muscle Shoals en train de faire un nouveau LP ■ Harrison à New York, a téléphoné à McCartney qui se trouvait lui aussi dans cette ville; bonjour, ça va, oui, et toi... deux minutes plus tard, ils s'engueulaient ■ Jim Messina a quitté Poco ■ Il paraît que l'évasion de Tim Leary aurait coûté vingt-cinq ou trente mille dollars à ceux qui l'ont organisée. « Sans doute des types qui fabriquent de la came » a-t-il dit, de sa retraite d'Alger ■ L'Airplane a un musicien de plus: Papa John Creach, 53 ans, qui joue du violon, sans faire comme les autres jeunes violonistes en vogue en ce moment: « Ils pincient trop les cordes, ça fausse le son » ■ Have a good 71 trip. — JACQUES CHABIRON.

## telegrammes

« ... je ne sais qu'en penser, ça me passe au-dessus de la tête. Dois-je dire que tout ce qui n'est pas en 12 accords, disons 16, par exemple, et je suis perdu? » (parlant d'un disque de Zappa) ■ Tyrannosaurus Rex, s'électrifiant, remporte un gros succès (« Ride a white man ») et le groupe va s'augmenter





léo ferré

(suite de la page 57)

cela. Mais si je pense à ça en écrivant, alors je n'écris plus. Il y a des gens qui applaudissent avant même d'entrer dans la salle. C'est bête, mais que veux-tu y faire?

— C'est qui, ton public?

— Je ne sais pas, et j'aime autant ne pas le connaître. C'est le trou noir, et ça me suffit. Un artiste ne doit pas connaître son public, pas plus qu'un écrivain ne doit savoir qui le lit. Mais j'en ai tout de même vu un peu de ce public, et je crois qu'il se compose en bonne partie de gens venus, même sans le savoir, voir de près la... le monstre. Ce qui n'exclut pas l'affection. Et puis il y a incontestablement une porte qui s'est ouverte en mai 68, et beaucoup de jeunes viennent m'écouter aujourd'hui qui ne venaient pas avant. L'autre jour, je parlais avec un bourgeois, et dans la conversation il laisse tomber « avant 68 ». Je lui ai dit « ah ! oui, je vous prends sur le fait. Qu'est-ce que vous venez de dire là ? »

Avant 68 ! On a l'habitude de dire que mai 68 ça a avorté, mais ça n'est pas vrai du tout. Ça a été grandiose, malgré tout. Ça ne pouvait pas réussir, bien sûr, car ce n'est pas avec des pavés et des inscriptions merveilleuses sur les murs qu'on fait la révolution. Pour faire la révolution, il faut convaincre les cons. C'est pourquoi ça n'est pas possible. Mais Mai 68 a changé bien des esprits.

— Convaincre les cons ou leur piquer leurs pouvoirs...

— Mais si tu prends le pouvoir, tu deviens fasciste toi-même, comme... Castro.

— L'éducation des masses?

— Mon cul.

— Tu as des problèmes avec la censure?

— Non, car j'ai beau jeu. Vraiment, en France, quand on censure les chansonniers, ça veut dire que le fascisme est installé. Je suis un chansonnier, donc je serai le dernier censuré.

— On commence à interdire les journaux : « La Cause du Peuple », « Hara-Kiri »...

— « Hara-Kiri »?

— Oui. Interdit.

— Ah ! c'est incroyable. Je n'en suis pas là, pour l'instant. Et ce dont j'aurais le plus à me plaindre, c'est l'auto-censure, celle des gens qui sont entre le pouvoir et moi : producteurs de radio, de télé, etc. J'ai déjà eu des histoires avec la radio l'année dernière, ils m'avaient coupé des trucs à l'antenne. Cette année ils sont revenus en me promettant que tout mon tour de chant passerait, sans une coupure. Le type. André Blanc, m'a

dit : « si ça ne passe pas intégralement, tu me gifies ». Des mots... Tu crois qu'ils vont passer mon tour de chant intégralement à la radio? A l'ORTF?

— Non.

— Alors je lui casserai la gueule.

— C'est pour quelle émission?

— Le Pop Club.

— Alors tu as une chance. Ils sont pas cons à l'ORTF : ils savent que si ça passe à une heure du matin, il y aura 0,3 % d'écoute. C'est comme ça qu'on s'offre un brin de libéralisme à peu de frais.

— Tu imagines qu'on puisse me faire des histoires pour mon tour de chant?

— Écoute : il y a six mois je t'aurais dit non. Aujourd'hui, je crois que tout est possible. S'ils veulent t'emmerder, c'est facile. Regarde l'exemple du concert Sun Ra. Oh ! ils ne censureront pas, mais ils découvriront tout à coup qu'il n'y a pas assez d'issues de secours, où ils enverront des provocateurs qui foutront la merde dans la salle. Bref, ils trouveront des prétextes. Pour l'instant, tu es encore dans les trop gros poissons, et ça ferait énormément de bruit qu'on t'empêche de nager. Mais c'est l'escalade, et ton tour pourrait bien venir un jour.

— Les flics. Il y a ceux qui portent un uniforme et ceux qui n'en portent pas. Les pires flics, ce sont les gens.

— Et dans ta maison de disques, la censure joue?

— J'ai eu des histoires avec Barclay. Politiquement il n'est rien, rien du tout. Mais en 47 j'avais écrit une chanson qui s'appelait « Mon général ». Elle était adressée par un soldat mort au général, au moment où il commençait ses manœuvres par en dessous pour revenir au pouvoir — il a passé son temps à revenir, ce type —, et quand je suis entré chez Barclay, je l'ai enregistrée. Elle n'est jamais parue. D'après Barclay, les ouvriers de l'usine de pressing étaient venus lui dire qu'ils ne voulaient pas presser ce disque ! Incroyable ! Plus tard, quand j'ai enregistré « Les Anarchistes », le directeur de la boîte se gargarisait — juriste et tout — en disant qu'il y avait dans cette chanson dix-sept chefs d'accusation. Il a retardé la sortie du disque pendant deux mois.

— Il s'est passé un truc à Europe 1, récemment avec Jacques Paoli, qui s'est ensuite excusé.

— Excusé? Auprès du public, pas auprès de moi. Et en me traînant dans la merde, encore. Ah ! Ah ! Je te raconte les faits précis : « Benoît Misère », mon livre, vient d'être édité — un peu malgré moi, car je l'ai écrit il y a quatorze ans —, et il n'a rien à voir avec le chanteur que je suis. Un jour j'ai été à Europe, à midi, interviewé par un type qui commence comme ça : « Voilà, Léo Ferré vient présenter son livre « Benoît Misère », Léo Ferré qui, comme chacun le sait, possède

une Rolls... » Alors j'ai mis les choses au point en lui disant que j'avais une DS break, qu'elle était devant la porte s'il voulait la voir, et que ce qu'il disait, il le disait avec un très sale esprit. Et je lui ai dit que j'avais les cheveux longs, comme ce petit mec de dix-huit ans qui s'est fait brûler devant son usine, dans la Sarthe. Une bonne femme est intervenue pour dire « mais Monsieur, c'était pour la sécurité », et je lui ai dit de la fermer. Et puis j'ai parlé du patron de cette usine en disant que dans PDG il y a PD. Bon, c'est grossier, et alors? Je suis parti en disant que cette histoire était de toute façon beaucoup plus intéressante que mon livre. Le lendemain Paoli s'est excusé auprès des auditeurs en disant que j'avais été très grossier mais que, hein, venant de qui ça venait... Tu vois le truc. Alors j'ai écrit au directeur d'Europe en lui disant que pour moi son poste n'existait plus, en lui demandant de ne plus jamais passer mes disques à l'antenne. Il continue d'en passer... Je ne mettrai plus jamais les pieds dans cette baraque.

— Et la presse?

— Tiens, une autre histoire récente : Michel Lancelot, qui essaie de se recycler à la télévision, m'appelle un jour pour faire une émission avec Brassens et moi. J'arrive, on me dit que c'est une émission de Michèle Arnaud. Je refuse donc de la faire, car il y a un cadavre entre cette femme et moi depuis dix-sept ans. Depuis 1953 exactement. Là-dessus, arrive Georges qui me dit que je dois avoir mes raisons et que le mieux c'est qu'on s'en aille tous les deux avant qu'elle arrive. Lancelot se pointe, Georges l'engueule. Michel se défend en disant que c'est sa séquence à lui, comme Bouvard a la sienne, et Chancel aussi, etc. C'était tellement vrai que « France Soir » annonçait en gros titre « Michel Arnaud présente le duel Brassens-Ferré » ! Je m'en vais, Georges reste pour ne pas laisser tomber Michel. Le lendemain dans l'Aurore : « Dès que Léo Ferré a vu Brassens, il est parti. » Voilà. Il y a des journaux avec lesquels je ne travaillerai plus jamais : le Figaro, l'Aurore, Paris-Jour, et même le Nouvel Observateur. Ils ne peuvent pas me blairer dans ce canard. Et pourtant ça s'appelle Le Nouvel Observateur ! Ah ! quand tu vois les journalistes, ils sont charmants, ils sont gentils, tu ne peux pas savoir. Quand je rencontre Monsieur Carrière du Figaro, il me dit « mon cher ami »... et c'est un sale type qui me poursuit de sa haine conne depuis vingt ans. Qu'est-ce que je lui ai fait? Ce type n'est pas capable d'écouter. C'est un critique musical sourd ! Pourquoi ne me laisse-t-il pas tomber? Pourquoi éprouve-t-il le besoin de parler de moi? Une seule fois, connement, il m'a rendu un grand service pour ma publicité : il a voulu être méchant dans son article de

l'année dernière, et il a fait un mot qu'on a repris nous-mêmes dans le programme tellement ça nous faisait marrer : il avait écrit « la clique de Nanterre est devenue la claque de Bobino ». Forcément, n'est-ce pas, à Nanterre il n'y a qu'une clique... pour le Figaro.

— On t'a déjà demandé de devenir le porte-parole d'un groupe politique, d'une idéologie?

— Une fois, des types qui s'occupaient d'un groupe vaguement anar sont venus me voir pour me demander d'en prendre la tête. Je leur ai demandé s'ils étaient fous. Voilà. De toute manière, même si je voulais le faire, je n'aurais aucun talent pour ça.

— Tu parles de choses réelles, pendant ton tour de chant, de choses qui dérangent.

— J'ai vu un type de la télé l'autre jour ; il venait de faire un reportage qui ne pouvait pas passer pour des raisons « techniques ». Les voilà, les raisons techniques : il avait été filmer une usine du côté de Puteaux, dans laquelle des jeunes filles de dix-sept, dix-huit ans — qui gagnent tu imagines combien — sont payées à la pièce pour attraper des morceaux de fer brûlants au sortir de la forme et les baigner dans l'huile. Elles ont des gants, évidemment, mais comme elles sont payées au rendement, elles les enlèvent ces gants. Elles sortent de là, le soir, avec des mains énormes, enflées comme des boudins. Elles ont dix-sept ans... C'est ignoble, ça, mais personne ne le sait. Et quand tu le dis aux gens, ça les emmerde ; ils t'en veulent de les avoir dérangés.

— De la musique sur ces choses-là, ça ne va pas trop bien. Je veux dire que faire une chanson d'une chose si terrible, ça se réduit à faire de la musique, quelque chose de joli qui dérange moins qu'une vérité crue. Les gens ont toujours tendance à prendre les chansons pour... des chansons, non?

— Si. Et c'est pourquoi quand je parle de ces choses-là, je récite bien plus que je ne chante. Ça a bien plus d'impact.

— Tu vis comment? Comme ces vieux anars dont tu parlais tout à l'heure? En ermite?

— Non, parce que j'ai des attaches. Je suis un sentimental. Mais je suis un type seul. J'ai été longtemps un chien en laisse et en collier. Un jour, j'ai enlevé le collier et la laisse. Je suis toujours un chien, mais libre. J'aime bien aller en Italie. C'est bon, de se dépayser. Mais, tu sais, là-bas ils sont encore plus cons qu'ici pour les cheveux longs. « Capelloni », ils disent. Alors moi, avec ces cheveux à mon âge, tu penses qu'on me remarque partout, même si on ne me reconnaît pas. Et comme ça m'énerve, à chaque fois que j'entre dans un endroit public, je gueule « capelloni ! ». Les gens regardent ailleurs, horriblement gênés. Ils ont honte pour moi.

— Tu vas écrire d'autres bouquins?

— Je ne sais pas. Peut-être un sur l'Anarchie, sur la solitude, ma solitude. Et puis j'aimerais bien écrire un bouquin qui soit complètement inventé. J'aime bien écrire à la machine, ça donne aux mots un caractère définitif qui convient à mon âme d'imprimeur. Je fais de l'imprimerie. Bon, alors je me mets devant ma machine et je tape, je m'arrête pour réfléchir et je recommence. C'est comme ça que j'ai écrit ce texte, « La violence et l'ennui » d'où j'ai extrait « Le chien » l'an dernier et, en complément, le début du « Chien » cette année. Le texte de « Comme si je vous disais », je l'ai écrit la veille de mon début à Bobino, dans une chambre d'hôtel. Parce qu'il fallait que je parle de ces choses-là, je le sentais depuis longtemps sans pouvoir le formuler. Un jour, c'est venu. Même chose pour « Quand je fumerai autre chose que des Celtiques ».

— On peut, un peu?

— « Quand je fumerai autre chose que des Celtiques, je veux être drapé de noir et de raison, battre de l'aile au bord de l'enfer démocrate et cracher sur Trotsky, sur Lénine et Socrate, et qu'on dise de moi « mon Dieu qu'il était con. Il n'aimait rien de ce qu'on lui fit aimer et marchait seul devant letroupeau utopique, il croyait que l'amour c'est comme la musique, alors que votre amour c'est immatriculé ». Moi je suis con ma foi, mais fleur noire à la face. Fini le temps des bombes, aujourd'hui on transige, on groupuscule, on parlemente et l'on exige d'un mec à cheveux longs qu'il crame ou qu'il s'efface. Quand je fumerai autre chose que des Celtiques, je veux mourir là-bas, tout seul au bout du quai, tiré à quatre chiens dans la nuit camarade, avec à son piano mon hinou-sérénade qui n'y voit que la nuit pour mieux m'accompagner. Alors nous fumerons nos dernières Celtiques. »

— Qu'est-ce qui t'émeut?

— Les gens intelligents. C'est merveilleux. C'est la seule chose qui m'émeuve, avec les chevaux fatigués qui vont à l'abattoir, avec les chiens aussi. L'intelligence, c'est l'amour.

— Tu fais un rapprochement entre les gens intelligents et les chevaux qui vont à l'abattoir?

— Oui. Tous réunis. Oui. Souvent, les gens très intelligents deviennent indifférents. Ça me travaille, ça, j'aimerais bien être indifférent, être assis dans un fauteuil, comme au théâtre, et attendre la mort.

— Qui vit avec toi?

— Peu de gens, très peu. Des frangins, qui me sont arrivés par hasard. On ne choisit pas ses frères, ça n'est pas vrai. Ils arrivent ou n'arrivent pas.

— Et les gens qui font le même métier que toi?

— Je n'en connais pas, je ne les vois pas. Ils sont « occupés », « affairés »,

ils sont « pris ». Et ils ne pensent qu'à eux-mêmes. Chaque matin ils se regardent dans leur glace en se disant « je suis le plus grand ». Comme si on ne venait pas toujours après quelques autres. Je sais bien, moi, que je suis le fils de quelqu'un, ou de quelques-uns. Mais je regrette qu'on ne puisse pas se rencontrer et discuter sans arrière-pensées, en se disant tout. C'est impossible. Et pourtant, je suis capable, moi, de faire ça. Et c'est peut-être parce que j'en suis capable que je trouve pas l'autre. Regarde Aragon : il est ce qu'il est politiquement, je m'en fous ; Aragon, c'est un anar dans le fond, il a été « drivé » par je ne sais quoi. Il est gentil, ce type, tu ne peux pas savoir, mais il a un grand problème dans sa vie : lui-même. Il faudrait pouvoir se mettre dans la tête des autres pour parler avec eux. Si je suis avec un maçon, eh bien je deviens maçon et je ne suis pas plus que lui, je ne le regarde pas avec des yeux d'intellectuel.

— Tu parles beaucoup de violence, dans ton tour de chant.

— Tu sais, la violence ça n'est pas forcément le coup de poing dans la gueule ou la mitrailleuse. Je crois que c'est avant tout une attitude intellectuelle. Dire non, mais en toute mauvaise foi, au fond, c'est ça. On parlait du général, tout à l'heure : eh, bien, même ses ennemis disent, « oui, quand même... ». Et moi je leur dis : « vous êtes marrons parce que moi, même si je pouvais penser « quand même », je m'en empêcherais. Parce que, mauvaise foi comprise, je ne suis pas d'accord ». Voilà, c'est ça la violence intellectuelle : l'emploi de la malhonnêteté pour une idée précise. Et puis, ça n'est pas important d'être malhonnête vis-à-vis de gens comme eux... C'est une attitude en face de ces gens-là, et Dieu sait si leur aplatissement devant cette mort somme toute parfaitement normale pour un vieillard me donne raison. Moi, je pleure en lisant un livre terrible, qui s'appelle « Les ouvriers ». C'est une somme d'interviews d'ouvriers ou de femmes d'ouvriers, et c'est tragique. Il faut le lire.

— Les ouvriers ne viennent pas à ton tour de chant.

— Je crois qu'ils ne peuvent pas. Mais je voudrais bien faire des choses pour eux. Je suis prêt.

— Va à eux.

— D'accord, mais comment? Le temps, je m'en arrangerai ; l'argent aussi, car je chanterais pour rien. Mais qui va organiser ça, des concerts dans les usines? Ce que j'ai fait à la Mutualité l'an dernier, j'ai essayé de le faire en province : personne n'est venu, ou presque. Les places à quinze francs étaient prises, celles à cinq francs vides. Alors? Les gens vont voir Mireille Mathieu. — Propos recueillis par PHILIPPE PARINGAUX.



**VENTES**

• V. Rickenbaker T. b. ét. 805.87.35.  
• V. tête Marshall 100 W 1.800 F.  
Télécaster (toute neuve) 1.600 F.  
Tél. 700.56.13.

• Constructeur matériel elec. -  
acoustique vd ampli guitare 100 W :  
1.480 F. - Sono 200 W : 2.480 F. -  
Tête d'ampli 100 W : 880 F. - Tête  
sono et guitare 200 W : 1.280 F.  
Tél. 964.93.69 - 752.75.43.

• H. Manierka, 35, rue Casseneuil,  
47 - Villeneuve-sur-Lot, a ou peut  
vous procurer tous les disques de  
Rock que vous recherchez - Sun -  
Fortune - Goldband - Vincent -  
Hawkins - R. Self - Cochran -  
Jackson..., etc.

• V. Guit. Fender Jag état neuf,  
prix intéressant. MED 92.44.

• V. Ampli Sound 45 W RT Et. nf.  
S. Gar. 1.600 F. Tél. 343.00.94.

• Vds Batter. Asba compl. 900 F.  
Tél. 242.42.98.

• V. 400 F. Talkie Walkie prof.  
ét. nf. Val. 950 F. Tél. 355.85.50.

• V. Guit. Fender Télécaster avec  
étui 1.400 F. Ec. M. Maslanka,  
14, r. G.-Clemenceau, 77 - Provins.

• Vds disques Rock'n'roll rares.  
Coupé, 29, bd d'Anjou, 35 - Rennes.

• Vds Amplis Vox « Defiant AC  
30 », guitare Hofner 2 micros Basse  
Burns-Baldwin. 660.32.91. Poste 381  
ou 337.

• URGENT vds Ampli Power 200 W  
ét. nf. Grinslaw GS 30 ét. nf. Tél.  
202.42.86.

• Vds batterie complète GARY  
ét. nf. Tél. Olivier NOYON. 528.06.42  
le soir.

• V. Guitare basse Elite Px int.  
Et. nf. Tél. 957.85.01 après 19 h.

• V. Basse Fender. Précision.  
Ampli. M.I. 100 W. Ec. au journal  
n° 25.

• V. batt. RKB 1.000 F. Tél.  
976.74.45 après 19 h.

• V. Hammond portable ét. nf.  
7.000 F. Ampli 75 W 750 F. Leslie  
50 W 1.500 F. 738.06.02.

• V. Guit. J. Bass Fender blanche  
1<sup>re</sup> main + étui 2.200 F. Lemerer, 48,  
pas. du Bureau, Paris XI<sup>e</sup>, après 18 h.

• Vds guit. Framus 3 micros état  
neuf. Tél. 958.58.69 après 19 h.

• Vente - Achat - Reprises de  
tout matériel. Tél. 700.00.62.

• V. Guit. Hofner 2 mic. vib. avec  
étui. 500 F. Tél. 968.76.68 après 19 h.

• V. Orgue « Panther » 2 cl.  
1.600 F. neuf + Ampli Fender 40 W  
neuf. Px à déb. Tél. ap. 19 h.  
706.41.62.

• Vd Ampli Fender Bandmaster et  
Guit. Gretsch HO 110 W body,  
1.600 F. chaque. Ch. Echo Echolette  
1.200 F. Tél. 970.17.00.

• Elka 70 W. Vib. Rev. 2 HP Celestion  
1.300 F. 782.17.03 Daniel.

• V. Batterie Pearl état neuf. Acc.  
Premier équipée peaux et caisse C.  
Ludwig Cymb. Zildjian. Val. 2.730 F.  
Prix de V. 1.350 F. complète.  
Michel Tél. 964.24.04 le soir.

• URGENT Collins B 200 neuf  
3.800 F. Grieu, Hôtel de Fécamp,  
76 - Bréauté. Tél. 31.86.09.

• V. sono Fender solid state 100 W  
état neuf 3.500 F. Mme Bracco,  
Tél. ALM 96.00, Poste 456.

• Vds cause départ, batterie com-  
plète Pearl, Etat neuf Cymbales  
Zildjian USA. Prix à débattre.  
A. Amar, 31, av. Cyrille-Besset,  
06 - Cagnes-s.-Mer. Tél. 31.30.65.

• V. guitare + ampli 20 W. Tél.  
606.13.70.

• URGENT. V. Ampli 80 W + 2  
baffles + reverb. Px 1.100 F.  
Tél. 655.07.90.

• V. MICROS SHURE peu servis  
+ cordons 450 F. Tél. 283.04.17.

• **ELECTRONIC - MUSIC**  
Au service des musiciens pro-  
fessionnels et amateurs, 18, bd  
Marx-Dormoy, LIVRY-GAR-  
GAN, Tél. 927.29.42.  
Amplis GUITARES, ORGUE.  
Percussion toutes MARQUES.  
Occasions révisées - Garantie.  
STATION SERVICE - DEPAN-  
NAGE - AMPLIFICATEURS -  
Toutes marques. Ouvert du  
mardi au DIMANCHE MATIN -  
PARKING ASSURÉ - 10 min.  
de PARIS par autoroute A 3.

• V. Ampli King Bass Dynacord  
60 W ét. nf. val. 3.200 F. Demande  
1.900 F. Tél. SUP. 42.46 de 17 h à  
20 h.

• Vds Batt. Ludwig compl.  
+ housses + access. Exc. état  
2.800 F. M. Dambre, 22/23, av. du  
Pt-Hoover, Lille.

• V. Collection Melody Makers  
1956-1960. J. Lhermie, 186, rue  
Nationale, 59 - Lille.

• Vds Ampli 200 W Collins B 200  
3.500 F. Tél. 222.43.83.

**ACHATS**

• R'n'B Achats, Ventes, Echanges,  
2, Fg Poissonnière, Paris 10<sup>e</sup>.

• Achète compt. matériel sonori-  
sation, amplis, instruments,  
orgues HAMMOND, et autres  
marques de clavier, etc...  
Tél. 023.64.08.

• Particulier achète piano. Droit.  
Tél. 920.24.04.

**OFFRES D'EMPLOIS**

• Cherche organiste galas suivis  
variétés. Dany Maurice. Tél.  
208.07.14.

• Cherche d'urgence Bassistes-  
chanteurs et batteurs. Tél.  
023.64.08.

• Orc. pop progressif Paris Ban-  
lieue Ouest ch. bat. Bon mat.  
envisage galas. Tél. 462.37.31 ap.  
19 h. 30.

• Société Spectacles MON-  
DIAL SHOW'S, 31, rue Brunel,  
Paris 17<sup>e</sup>. Recherche pour pro-  
motion chanteurs (es) de varié-  
tés. Facilités pour maquette  
disque.

• Mark Robson Agency cherc.  
groupe pop et variétés pour galas  
tournées. Ec. 10, sentier des hauts-  
Villénins, 94 - Nogent-sur-Marne.

• M. V. S. 13, rue des Chaufour-  
niers, 19<sup>e</sup>. Ch. Urgent musiciens  
chanteurs de variétés. Tél. 208.07.14.

• URGENT. dedale (pop semi-  
pro.) cherc. soliste et organ.  
(si poss. chant). Tél. BOL 63.77.

• J'ai 22 ans, je dirige un dancing,  
vous désirez tourner en province ?  
Groupes : écrivez-moi. M. Jean  
Godrey, 123, rte de Montcenis,  
71 - Le Creusot.

• Recherchons d'urgence  
chanteurs guitaristes et saxo-  
ténors. Tél. 023.64.07.

• Cherchons d'urgence orga-  
nistes et sonorisateurs preneur  
de sons. Tél. 023.64.07.

**DEMANDES D'EMPLOIS**

• B. batteur cherche orch. prof. ou  
semi prof. « Pop/Blues ». Ecrire :  
P. Martin, « Methez », St-Palais,  
33 - St-Ciers.

**DIVERS**

• Leçons particulières par mé-  
thode moderne de : Batterie -  
Piano - Orgue électronique -  
Solfège - Théorie - Répétitions  
de groupes - Etude de tous les  
rythmes actuels. Enseignement  
d'orchestre pour tous instru-  
mentistes. Préparation chan-  
teurs p<sup>r</sup> disques et maquettes.  
Francis Vetti, B. P. 29, Saint-  
Mandé - 94. Tél. 328.81.24.

• CHANT. Rééduc. voix, prép. aux  
disques, télé, Music-hall, mise en  
scène, formation complète. Breyer,  
WAG. 27.15.

• GALAS PARIS BANLIEUE  
début rap. form. début. (tes).  
CHANT-COMEDIE. Ecrire Galas  
Beaune 4 villa Montcalm, Paris-18<sup>e</sup>.

• Pour vos RÉUNIONS...  
pour vos BESOINS...  
**PUB-DISK VEND LOUE**  
**DISQUES TOUS PAYS**  
Danse/Rock/Blues/Jazz/Slow  
Sud-Américains/Disques rares  
etc... Liste et rend. c/4 timb.  
Ecrire à R. POPECA, Bte Ple  
363-02 à 75 - Paris-R.P.

# GARENORAMA

Informations Janvier

## GAREN

c'est une sérieuse fabrication  
française, régulière depuis 25 années

Notre service de vente regroupe :

pour la France : 300 revendeurs officiels  
pour l'étranger : 60 revendeurs officiels  
qui suivent notre matériel et en assurent la garantie.

### SAVEZ-VOUS

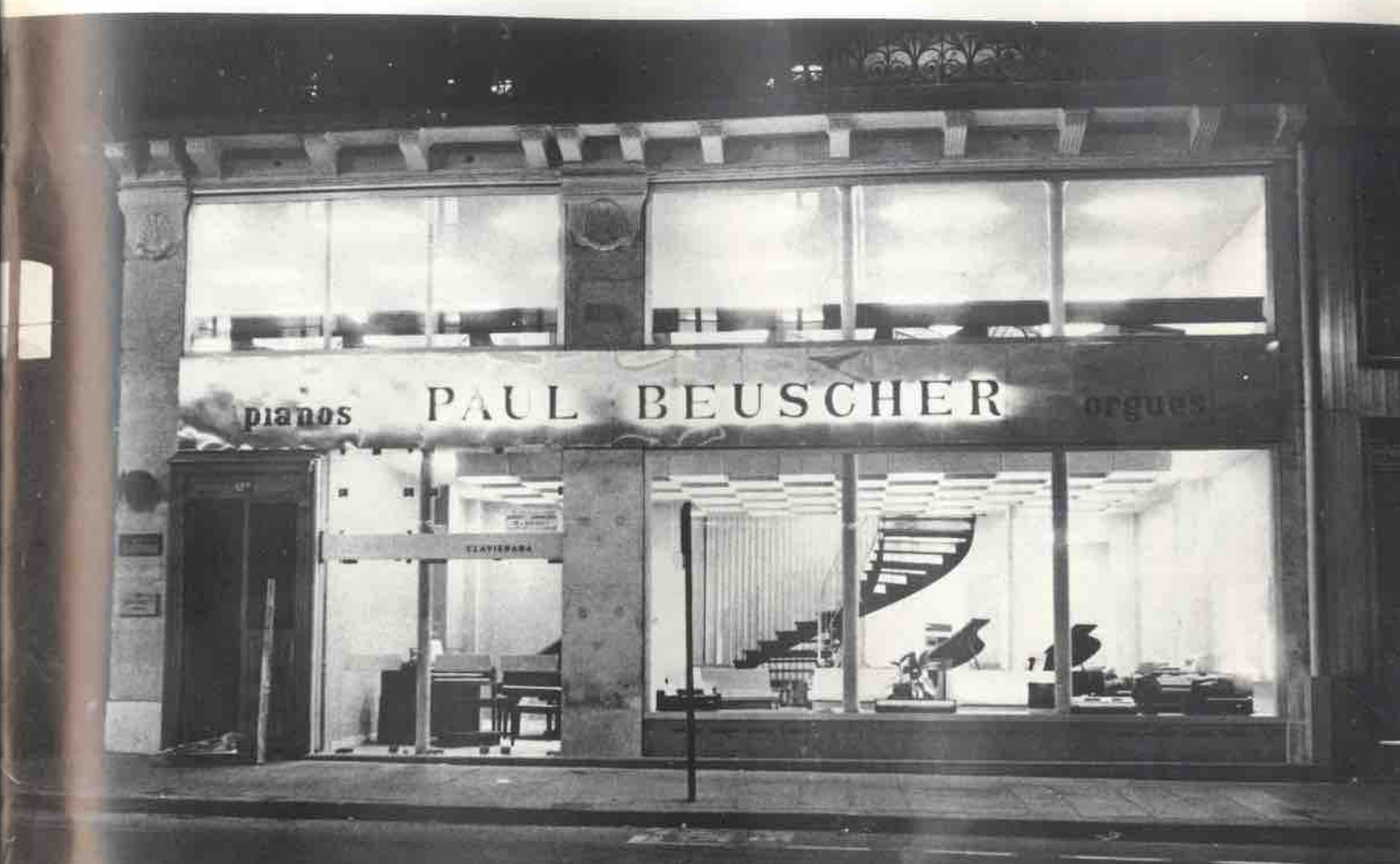
que tous les amplis GAREN sont équipés de haut-  
parleurs pouvant recevoir une puissance supérieure à  
la puissance de l'amplificateur, permettant ainsi la  
saturation de l'ampli sans fatiguer les haut-parleurs.

### SAVEZ-VOUS

que le modèle 3 corps est équipé, dorénavant, en plus,  
d'un inverseur guitare ou orgue permettant aussi un inver-  
seur basse ou guitare, avec ses 3 réglages de médium,  
de brillance, de saturation et un voyant de modulation.

Prix : 2.550 F. 2 corps  
3.550 F. 3 corps

# PAUL BEUSCHER



## nouveau magasin

Pianos CLAVIERAMA orgues

Paul Beuscher, 68 bis, rue Réaumur Paris-3<sup>e</sup> - Tél. : 272.30.72

Et toujours :

## PAUL BEUSCHER BASTILLE

le plus grand spécialiste d'Instruments de Paris vous propose :

un choix exceptionnel de batteries :

NOUVEAUX MODÈLES GRETSCHE - ROGERS - LUDWIG - PREMIER, etc...

Paul Beuscher, 25 à 35, bd Beaumarchais, Paris-4<sup>e</sup> - Tél. : TUR 09.03.